



1509
171
553
Library of
Dei
Sub Numine
Viget
Princeton University.
GUSTAVE BORD
COLLECTION



SOUVENIRS

D'UN

HOMME DE COUR.

II.

SOUVENIRS

D'UN HOMME DE COUR,

OU

MÉMOIRES D'UN ANCIEN PAGE;

CONTENANT des Anecdotes secrètes sur Louis XV et ses ministres; des Observations sur les femmes, les mœurs, etc.

SUIVIS de Notes historiques, critiques et littéraires.

ÉCRITS EN 1788;

PAR *****.

de la Gorse

« C'est ici purement l'essai de mes facultés naturelles : et
« qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moi;
« car à peine répondrois-je à autrui de mes discours qui
« ne m'en répond point à moi, ni n'en suis satisfait. »

MONTAIGNE.

TOME SECOND.

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 22;
Et au Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIII. — 1805.

SOUVENIRS

D'UN HOMME DE COUR.

LIVRE V.

Le voyageur, dans ses courses rapides, n'a que le tems d'admirer avec célérité l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis. Il touche d'une main incrédule le marbre animé; car il doute, à la vue de ces chefs-d'œuvres pleins de morbidesse, s'ils sont d'un ciseau habile ou de véritables divinités en extase. Il les touche, toucher, c'est jouir, s'augmenter: puis il part enchanté des idées qu'il emporte avec lui. De même le militaire, dans ses courses nombreuses, à peine a le loisir d'agiter le voile des beautés auxquelles il offre en passant le rapide hommage de sa tendre admiration. Voltiger d'un objet à l'autre; n'avoir aucune fixité; semer des goûts au hasard, sans être sûr de leur fructification; quitter souvent le connu agréable pour chercher celui qui ne l'est pas; telles sont les con-

dictions, les *désespérances* liées à sa vocation. Voilà pourquoi le proverbe, *rarement à courir le monde devient-on plus homme de bien*, semblerait beaucoup plus lui appartenir qu'au voyageur guidé par le seul amour des sciences ; cependant il est attesté qu'il convient également à l'un comme à l'autre, et que s'ils diffèrent en quelque point, c'est dans la manière de broyer les couleurs.

Une épizootie désastreuse désolait cette année une partie de la Guyenne. Le gouvernement y envoya des troupes. Le corps où je servais fut du nombre ; il me fallut le rejoindre et unir mes ennuis à ses corvées. On l'éparpilla en soixante-onze postes, afin d'établir un cordon capable d'arrêter l'émigration des bestiaux infectés de la maladie. Ses ravages devinrent si graves, que bientôt les travaux agraires furent en partie suspendus. On voyait dans plusieurs paroisses, des femmes attelées avec des ânes aux charrues, dirigées et poussées péniblement par leurs maris ; d'autres y exerçant leurs faibles bras au crochet, à la pioche, à la bêche ; d'autres serrant sur un sein flétri d'angoisses, le gage de leur amour, et y succomber sous le faix d'une

hôte chargée d'engrais destinés à féconder le sol ingrat arrosé de tant de sueur.

Pendant qu'une affreuse misère dévorait ainsi une contrée célèbre par de touchans ressouvenirs conservés à la mémoire du bon Henri IV (1); pendant que les pleurs de la détresse y imbibaient l'âtre de chaque chaumière infortunée, on songeait peu à Paris à la triste pénurie de ces peuples. La gazette n'en parlait que pour louer les discours de Vicq-d'Azir sur l'épizootie. Mais il eût beau démontrer qu'en Hollande, où ce fléau est endémique, comme la peste à Constantinople, on le combattait utilement avec des fumigations de soufre ou de poudre à canon, les publicains de l'état, suivant leur coutume ordinaire, n'en traitaient pas moins de bagatelle cette calamité locale et cernée. Ainsi la cour, également abusée par des rapports contradictoires, et par le baromètre d'une capitale où toujours le mouvement d'un faste trompeur étale le simulacre d'un excédant de prospérité; la cour, livrée aux renseignemens ministériels, ne réprima ni les rapines, ni les extorsions exercées en son nom dans un pays dont la ruine s'a-

chevait par la présence même des légions.

Chacun de nous eut, dans ce diminutif d'armée, son département particulier : le sort m'adjugea celui de Ner**, il ne pouvait m'être plus favorable. Cette ville, berceau du grand homme en faveur de qui l'inimitable Voltaire emboucha la trompette héroïque, impose à l'observateur. Là, vous voyez encore les limites de ses jardins appelés *la Garenne*, au milieu desquels est resté debout le pavillon rustique de la tendre Isabelle, fille d'un paysan, mais ses premières amours. Le château n'a rien de remarquable; on aime à y visiter les appartemens, dont la distribution, dénuée des recherches de l'art, suffisait aux besoins circonscrits du bon Henri. Sa chambre surtout est d'une simplicité philosophique, dont peu de gens s'accommoderaient aujourd'hui. Ce château fut assiégé par la reine Marguerite, première femme de Henri. L'empreinte des boulets de canon n'y est point encore effacée.

A une demi-lieue de Ner**, vous trouvez les moulins de la belle Barbaste, pour qui Henri les fit bâtir durant les jours de sa reconnaissance. Ce sont des tours capables

d'embarrasser l'ennemi en tems de guerre civile. Leur mérite ce borne là. Dans cette capitale du duché d'Albret, où l'on adorait un souverain renommé par son amour pour ses braves gascons, où plusieurs familles vous montrent encore comme des reliques précieuses les dons semés par sa bienfaisance, sans aucune acception de rang ni de classe, la tradition s'y plait à conserver le trait suivant :

Lorsque le duc d'Alençon vint y voir le roi de Navarre, son beau-frère, celui-ci l'engagea à s'aller promener seul sur le cours qui traverse la ville, afin qu'il jugeât par lui-même de l'extrême dévouement des habitans, dont l'affection était nécessaire à son bonheur. Le duc, après une demi-heure de promenade, rentra au château, plein d'humeur de n'avoir été salué par personne. « Ventre saint-gris ! s'écria le roi, il y a là, mon frère, quelque chose d'inconcevable ; venez, venez avec moi, vous verrez si je vous en ai imposé. »

Ils sortent ensemble. Par-tout où Henri rencontre du monde, il dit un mot à l'un, un mot à l'autre ; tantôt il ôte son chapeau le premier ; tantôt il ne fait que

rendre le salut. S'assied-il sur un banc de pierre, aussitôt la foule se presse autour de lui, et chacun d'en recevoir quelque propos gracieux. Il se lève, il s'en retourne, même affluence l'accompagne; des enfans suivent avec moins de plaisir un père tendrement révéré, que ce bon prince n'est reconduit au château par un tourbillon de sujets enivrés de sa débonnaireté.

« Eh bien ! duc d'Alençon, continua le roi quand ils furent seuls, vous ai-je menti? mes loyaux bourgeois ne sont-ils pas l'honnêteté même? — Ma foi, il ne leur serait guère possible d'être autrement, quand c'est vous qui faites presque les avances. — Ventre saint-gris ! mon frère, entre nous autres gascons, nous ne rompons jamais la paille; nous prévenir à qui mieux mieux, c'est notre plus grande satisfaction. Aucun ici ne calcule avec moi, ni moi avec aucun; la bonne franquette de l'amitié se mêle à toutes nos actions. »

Cette anecdote m'a été fournie par plusieurs personnes octogénaires de Ner**. Elles-mêmes l'avaient ouïe conter à leurs grand-pères.

Au surplus, Ner** a un site agréable et

des environs charmans. J'y fis connaissance avec le chevalier d'Acosta, qui avait résidé trente ans à la Haye, en qualité d'ambassadeur de Portugal auprès des Provinces-Unies. Les persécutions du marquis de Pombal, alors ministre de la cour de Lisbonne [1], l'avaient déterminé à se réfugier dans cette ville où il vivait ignoré, ne soupirant ni après les grandeurs, ni après les biens dont on l'avait dépouillé. Il s'y était particulièrement adonné à la société

[1] Il jouissait d'un si grand pouvoir, qu'il força nombre de portugais d'arracher leurs vignes, sous prétexte qu'elles les détournaient de tout autre genre d'agriculture. On n'eut plus la liberté d'en planter sans une permission du roi. Cet acte de despotisme déplut généralement.

Le commerce, sous son ministère, reprit de l'activité, la discipline militaire une existence plus réelle, et le Portugal une sorte de splendeur momentanée.

Ses coups d'autorité lui firent une multitude d'ennemis. Quelques grands du royaume, le duc d'Aveiro et le marquis de Tavora à leur tête, conspirèrent contre lui et le roi. La plupart des coupables furent arrêtés et périrent sur l'échafaud. Ce ministre ne pardonna jamais à personne; il suffisait d'en être soupçonné, pour s'attendre à des disgraces infiniment tyranniques.

de M. Romas, savant estimable à qui la France doit la première expérience du cerf-volant électrique, expérience faite positivement à la même époque où le docteur Francklin en essayait une semblable à Philadelphie; chose incontestablement prouvée par la correspondance de ces deux célèbres physiciens. C'est avec un tel homme, dont il se séparait le moins possible, que d'Acosta coulait des jours, sinon heureux, du moins sans nuages.

La découverte faite par M. Romas, lui attira la visite de plus d'un étranger. Lady Marie Worthley-Montague vint exprès d'Avignon assister à quelques-uns de ses essais sur l'électricité. Madame Romas lui offrit sa maison, la combla de prévenances, eut le bonheur de conquérir son amitié, et même celui d'obtenir d'elle la confidence de quelques-uns de ses secrets.

Cette illustre anglaise, si connue par sa philosophie, aimait de passion les sciences et les arts; elle causait de tout avec une facilité d'expression, faite pour surprendre de la part d'une femme, quand on a la sottise de vouloir que la raison ait un sexe. La sienne, affranchie de l'étau des préjugés,

souriait aux idées fortes. Sa nouvelle amie sut bientôt en obtenir l'entière confiance, et même la relation de diverses particularités qui lui avaient été personnelles pendant l'ambassade du lord Montague à la Porte ottomane. Elle lui en transmit une sur-tout, dont la singularité éveille mon indiscrétion.

Lady avait lu ce que Tournefort, Grelot, et d'autres voyageurs racontent du harem [1] du grand-seigneur. Curieuse de vérifier par elle-même si leur rapport était exact, elle entreprit de corrompre un des principaux eunuques, chargés de la garde des femmes. L'esclave rejeta avec dédain l'or de l'ambassadrice, en lui témoignant sèchement son peu d'envie d'accéder jamais à ses projets criminels. Lady, après avoir échoué dans ses tentatives, s'abstint de les renouveler; se croyant même corrigée à cet égard, elle trouva peu dangereux d'en instruire son mari. Le lord improuva l'inconséquence d'une démarche si hasardeuse, et lui fit promettre de ne plus récidiver. Lady se soumit à tout ce qu'il voulut, se

[1] Ce mot signifie le *défendu*.

réservant mentalement le droit d'y déroger; si l'occasion devenait plus propice.

Quel malheur que ce ne soit pas un péché de boire à la glace, s'écriait une femme accablée des chaleurs de l'été, les choses défendues ont tant de prix ! L'ambassadeur venait de s'embarquer pour l'île de Candie, appelée anciennement *Crète,* et maintenant par les turcs, *Ghirit-Adassi ;* sa tournée devait finir à celle de Cérigo, jadis Cythère, où Vénus eut un temple si fameux. Lady, profitant de l'absence de son mari, revint à la charge auprès de l'incorruptible eunuque. Deux bourses payèrent son apparente infidélité ; je dis apparente, car elle ignorait pour lors que ce dernier ayant rendu compte au grand-seigneur des premières propositions de lady, en avait reçu l'ordre précis de se laisser gagner si elle les réitérait. L'ambassadrice tomba donc dans le piége, au grand contentement du maître et de l'esclave.

Introduite dans cette magnifique prison, elle fut menée d'appartement en appartement, jusqu'à celui où, contre son attente, elle trouva sa hautesse mollement étendue sur un riche sopha et y fumant une très-lon-

gue pipe, au milieu d'un cercle composé de la presque totalité des odalisques les plus en faveur. Dès que l'empereur l'aperçut, il l'accueillit d'un signe de main et fixa sur elle son choix.

Cette préférence inattendue, peu desirée, mais néanmoins si flatteuse, lui fut officiellement signifiée, selon l'étiquette, par le kislar-aga, ou chef des eunuques noirs. Les odalisques la complimentèrent aussitôt, puis la conduisirent au bain, où elle fut parfumée, et où une femme exercée dans l'art des toilettes orientales, la rendit promptement digne de passer dans les bras du sultan. Cette préparation indispensable terminée, le grand-seigneur, c'était Achmet III, prince qui aimait à vivre à l'européenne, se fit précéder par le présent impérial d'usage; ensuite il vint dans son appartement lui débiter, avec l'air le plus aimable, cinq à six phrases turques, incompréhensibles pour elle, mais dont le sens devait être bien passionné, à en juger par l'onction de sa physionomie et les miracles que fit le croissant. La séance levée, Lady rougit une seconde fois de sa situation étrange; et, baissant les yeux, sollicita la permission de quitter cet asile

du mystère. Le sultan la lui accorda. Il fit plus ; ses tendres adieux semblèrent lui dire : « Que je vais être malheureux » !

Lady Montague s'en retourna sous les auspices de son premier introducteur.

Arrivée chez elle, un murmure intérieur précéda ses tardifs repentirs ; mais à œuvre consommée nul remède applicable. Vainement chercha-t-elle à s'étourdir sur les suites d'un écart dont les traces délatrices ne pouvaient disparaître qu'au bout d'un certain tems. Accablée de ses propres remords, elle forma le souhait que le lord, son mari, réalisât le projet qu'il avait conçu, de parcourir l'Archipel, connu des anciens sous le nom de mer Egée, et des turcs, sous celui d'*Adalat-Denghisi*, la mer des Iles ; espérant, si ce voyage avait lieu, que la nature et le cours des choses effaceraient insensiblement les effets trop prononcés de sa réception au harem. Mais son vœu fut stérile, l'ambassadeur revint à Constantinople vers la fin de la semaine.

On ne dénoncera point plus clairement les signes remarquables qui trahirent à ses yeux l'inconduite de sa femme. Quoiqu'elle ne fût que le résultat d'une pure étourde-

rie, sa jalousie et ses principes sévères lui défendirent de passer l'éponge sur une faute si grave. A la douce intimité qui régnait entre ces deux époux, succéda, depuis ce jour d'infortune, une aversion réciproque, dont rien ne put atténuer le pénible sentiment.

Quelques années après leur retour en Angleterre, lady obtint de M. Worthley une pension de cinq mille livres sterling, avec la permission d'aller vivre sur le continent où bon lui semblerait.

D'après cette liberté, elle partit de Londres pour se rendre au mois de juillet 1739 à Venise ; ensuite elle alla à Rome, puis à Naples. En courant ainsi de ville en ville, celle de Louvère, située sur les bords du lac d'*Isco*, dans les états vénitiens, lui parut mériter quelques préférences, qui l'engagèrent à y fixer son habitation d'été.

Cependant le beau ciel de la Provence, celui du bas Languedoc, et particulièrement le site d'Avignon, attirèrent ses regards vers le sud de la France. Elle séjourna même assez long-tems dans cette dernière ville, où elle conquit aisément le suffrage

et la considération des personnes les plus distinguées.

L'étonnement cessera sur l'exorbitante pension qu'elle recevait de son mari, quand on saura qu'il jouissait de quarante mille livres sterling de rente; fortune énorme pour un simple particulier.

Quelques jours plutôt, j'aurais eu le plaisir de voir cette femme, à laquelle le public croit devoir des lettres estimées [1]; mais au moment où j'arrivai, elle venait de partir pour les eaux de Bagnères, emportant avec elle les regrets touchans de l'amitié.

Madame Morg**, nièce de madame Ro-

[1] Lady Bute*, fille de lady Worthley-Montague, dit à qui veut l'entendre, que les lettres attribuées à sa mère ont été composées par Pope et quelques autres écrivains. Elles n'ont été publiées que du consentement de la famille, à qui elles ne pouvaient qu'être agréables. Le fond de quelques-unes est pris de la correspondance qu'entretenait lady Montague avec ses amis de Londres; mais au total, c'est une production pseudonyme, intéressante sous le rapport des connaissances exactes dont les auteurs l'ont enrichie.

* Lady Bute, morte à Londres il y a peu d'années, était femme du lord Bute, qu'on a vu ambassadeur en Espagne, vers la fin du siècle dernier. (*Note de l'éditeur.*)

mas, chez laquelle je descendis le jour de ma prise de possession du commandement de Ner** , voulut bien, quoique exempte du logement des gens de guerre, m'accorder une entière hospitalité. Il n'est sorte de bontés dont elle et son mari ne m'aient comblé pendant mon séjour dans leur ville. Le publier long-tems après, c'est moins m'acquitter envers ce couple aimable, que continuer de sentir.

Je tardai peu à inspecter les postes des environs de ma résidence. Mes courses me firent connaître madame Duh****r, dont le château n'en était distant que de trois lieues. La Parque lui avait enlevé depuis quelques mois un époux adoré. Toute sa consolation actuelle reposait sur les douces vertus de Sophie, sa fille, âgée de dix-neuf ans, dont l'esprit infiniment orné avait encore bien plus d'âge.

La conversation de cette jeune personne pétillait du feu des idées les plus neuves. Sa mère ne se lassait, ni de l'admirer, ni de s'applaudir de l'avoir sagement préparée à braver le choc des atteintes capables d'étonner l'inexpérience. Je ne lui parus nullement dangereux ; du moins son accueil



gracieux me fit croire à cette opinion bienveillante.

Plaignez-moi, si vous me soupçonnez à la veille d'être séduit encore, ou plutôt mettez votre indulgence en harmonie avec mon sort, si rien n'en peut corriger la tendance vers les plaisirs tributaires de quelques soins légers. Nous sommes nés tous fragiles, tous pétris du limon des erreurs. *Les modes, les préjugés changent, non les essences vraies.* L'amour est une de ces essences; s'il n'était pas tel, charmerait-il autant nos ennuis ?

J'allai voir souvent madame Duh***r. Notre liaison prit insensiblement le caractère du besoin. Sa confiance en mes bulles, celle de sa fille, analogues à l'idée avantageuse conçue de moi, m'avancèrent dans leur intime familiarité. Le goût studieux de Sophie, m'aida encore à nourrir ces heureuses dispositions. Je me dévouai, non à l'instruire, car son savoir était supérieur au mien, mais à la soulager dans ses recherches historiques. Sa mère protégea mon zèle, le doubla même, en m'honorant du titre de Mentor de sa fille. Quel titre! que de devoirs il imposait! Satisfaite

de ma conduite, toujours mesurée envers Sophie, elle me pria d'accepter sans façon la jouissance d'un pavillon près du château, pour y déposer mes livres et les objets qui seraient propres à me délasser des fatigues occasionnées par mes tournées fréquentes. Je tairai combien je fus sensible à cette attention délicate, combien elle secourût mes penchans, en me rendant de plus en plus nécessaire à deux personnes qui tenaient mes goûts enchaînés. Hors de leur présence, je m'absentais de moi-même; ame, cœur, pensée, ces excédans du matériel de la vie, je ne les trouvais qu'auprès d'elles.

Sophie avait une de ces têtes à larges conceptions, qui saisissent avec un extrême bonheur le diamètre des circonférences de la pensée du génie. Tacticienne de l'imagination, ses galeries de tableaux annonçaient toujours en elle une pléthore d'esprit surprenante.

Vers les commencemens, elle se comporta à mon égard comme ces navigateurs qui, sur des mers inconnues, ont continuellement la sonde à la main. Tantôt elle m'essayait sur un point, tantôt sur

un autre. Quand mes faibles lumières s'éteignaient avant de sortir du cercle donné, elle posait un *mémento* sur les limites de ma science, pour juger de combien elle s'accroîtrait par la suite. Si, au contraire, je résolvais avec clarté ses questions, un éloge m'en récompensait. Elle avait pour principe, que nous jugeons de tout d'après le sens impératif de notre caractère. Cette espèce d'examen quotidien me jetait souvent dans un embarras inextricable. Par exemple, elle voulut une fois connaître mon sentiment sur l'éloquence : en vain me récusé-je, comme incapable de traiter cette matière, il me fallut condescendre à sa volonté, au risque d'être un des imitateurs d'Icare.

Puisque vous me condamnez, lui dis-je, à vous tenir le langage d'un pédant dont l'ignorance égalerait la présomption, je m'armerai de l'orgueil des bancs de l'école, pour tâcher de vous expliquer tout ce que moi-même je n'entends pas.

L'éloquence est, selon moi, l'art de persuader, de toucher, d'émouvoir, d'élever l'ame : elle n'a aucune règle fixe ; son mérite est tout d'opinion locale. Tel

discours fait verser des larmes à Londres ; qui exciterait le rire à Pékin. Les tatars mansours ou mantchous, ces conquérans du Catai, nommé par nous la Chine, trouvent la répétition d'un même mot une grossièreté ridicule. S'ils entendent lire quelques-uns de nos livres, les mots *que*, *qu'ils*, *quoi*, *quand*, *car*, *mais*, *et*, les font rire aux éclats.

La langue arabe ne tombe jamais dans les inconvéniens d'une telle cacophonie. Indépendamment de son extrême douceur, elle a une richesse qu'aucune langue européenne ne saurait atteindre. Souvent elle offre plus de cinq cents mots pour énoncer une seule et même chose. Ses tropes hardis, ses brillantes métaphores augmentent encore son excessive abondance. Cette langue doit donc être celle de la véritable éloquence, à qui il faut des leviers de toutes les dimensions, et une mine inépuisable d'images.

Nous avons latinisé presque toutes nos constructions oratoires. Ce tort, maintenant irréparable, accuse sévèrement la pauvreté de la langue française. Les romains, dans le beau siècle d'Auguste, hélénisèrent

les leurs ; même faute, même aveu tacite que nous. Les grecs empruntèrent toutes les beautés de leur langue de celle des égyptiens ; la dernière était donc plus riche, plus éloquente. L'hébreu, ou le patois de Memphis, parlé si long-tems en Judée chez la petite horde de lépreux, transmigrée des rives du Nil à celles du torrent pierreux de Cédron, prit ses mots harmonieux dans les idiomes chaldéen et phénicien. Où irez-vous chercher une langue mère, abondante de son propre fonds, qui, jamais emprunteuse, crée les termes à mesure du besoin, et par-là même, soit peut-être exclusivement celle de la vraie éloquence, si l'arabe, dont la pureté a résisté au cumulement des siècles, n'est pas une des langues primitives remplissant essentiellement cet objet ?

Vous ne voudrez certainement pas recourir à la langue celtique, faiblement indiquée aujourd'hui par le jargon du pays de Galles ou celui de la Basse-Bretagne ; ni à la slavonne, ni à la teutonne, deux autres jargons fugitifs du centre de l'Asie. Vous leur préférerez, je pense, les langues grecque et latine, parce qu'elles

ouvrent leurs trésors à toute langue aussi quêteuse que la nôtre. Mais vous conviendrez en même tems, qu'en puisant à de telles sources, l'éloquence doit éviter le style d'imitation, et une foule de tournures exotiques, admirées par convention, quoiqu'elles étouffent la sève du génie national (2).

En fait de langage, je hais souverainement les trophées fabriqués avec les dépouilles de celui qu'ont parlé quelques anciens peuples. J'aime à voir posséder au mien une physionomie légitime, une éloquence toute à lui, une solvabilité épurée de dettes envers l'étranger.

Les romains, entachés de la plupart de nos défauts, eurent nombre d'écrivains d'assez mauvais goût pour trouver leurs ouvrages composés en grec, supérieurs à ceux écrits en latin; ou plutôt c'était devenu parmi eux une affaire de ton de mépriser sa langue maternelle.

Favorin le Philosophe, natif d'Arles, disait plaisamment : « Je suis gaulois, et ne parle bien que le grec, c'est ma langue par excellence; je suis eunuque, et l'on m'accuse d'adultère; je suis peu agréable à



l'empereur Adrien, et il me laisse vivre ». La première de ces antithèses suffit pour désigner l'usage du tems. Aussi Julien n'écrivit-il qu'en grec, le latin lui paraissant peu propre à rendre ses idées; et certes il en avait beaucoup. En effet cette langue ne fut jamais réellement celle de la philosophie ni celle des sciences; quelques exceptions ne sauraient invalider une assertion appuyée de faits.

D'ailleurs, quoique tous les scoliastes, tous les savans de l'Europe, ayent travaillé de concert pour nous donner les véritables œuvres de Cicéron, de Virgile, d'Horace, etc. etc. etc., nous sommes certains que les textes ont souffert une grande altération en passant par les mains de tant de commentateurs. Il faut ou douter de l'intégrité de ces ouvrages, écrits en langue dont il nous est impossible de sentir toute la délicatesse, tout le sel, toute la véritable éloquence; ou les lire avec des yeux assez prévenus en leur faveur, pour leur assigner les beautés de composition consenties par les préjugés des siècles imitateurs.

Ce que nous disons à l'égard des auteurs

latins, s'applique avec encore plus de raison aux auteurs grecs. Avons nous vraiment les œuvres d'Homère, d'Aristote [1], de Platon, de Plutarque, d'Athénée, d'Aristophane, de Sophocle, d'Euripide, de Lysias, d'Isocrate, de Démosthènes, d'Eschyle, de Thucydide, de Xénophon, etc. etc. ou enfin ce que nous avons est-il bien d'eux. Le père Hardouin en doutait; à l'en croire, les moines des premiers siècles passaient leur vie à compiler, à coudre ensemble les morceaux épars de la littérature grecque et de la littérature latine. Non contens de tronquer le texte, ils y interpolaient encore les productions de leur propre génie (3).

Malgré le flottement de nos incertitudes, rassemblons divers témoignages sur le style de quelques écrivains latins. Caligula appelait celui de Sénèque du sable sans ciment; cette critique, quoique exagérée, n'est pas absolument sans justesse. Diderot, éditeur de l'élégante traduction des œuvres de ce philosophe par la Grange,

[1] On trouvait dans la bibliothèque d'Alexandrie quarante volumes différens d'analytiques sous le nom d'Aristote, quoiqu'il n'en eût composé que quatre.

en vante l'éloquence et la morale; mais bien des gens ne sont pas de son avis.

En général, l'érection d'esprit nuit à Sénèque; le ton fabuleux, à Tite-Live; la pompe des expressions, à Lucain; une véhémence trop uniforme, à Juvenal; l'enjouement trop prodigué, à Ovide; une négligence orgueilleuse, trop sûre de plaire, à Horace. Si cette remarque était un jour goûtée par des savans célèbres, la renommée de ces écrivains baisserait tout-à-coup. Cela seul devrait dès-à-présent nous dissuader de les ériger en modèles inimitables.

Il n'en est point pour la véritable éloquence. Elle est toute de caractère naturel, l'apprendre est impossible. On naît éloquent, comme spirituel ou inepte; les circonstances seules font éclore ce talent; l'étudier, l'affaiblirait: les règles sont presque toujours les entraves du génie.

Voulez-vous des traits d'une éloquence ingénue, la seule vraiment estimable, lisez le discours de réception de Thomassin à l'académie d'Angers. Parmi les beautés dont il fourmille, vous distinguerez la concision de ce passage : *Le caractère des*

preux antiques était dur jusqu'à la tyrannie ; leur valeur aveugle jusqu'à la férocité ; leur religion superstitieuse jusqu'au fanatisme ; leur conduite ridicule jusqu'à l'extravagance, et licencieuse jusqu'à la turpitude. Vous y remarquerez encore cette fin de période : *Que le véritable héroïsme, au contraire, est modéré ! c'est un zèle intrépide, mais humain ; ardent, mais raisonné ; sublime, mais modeste . . . ; qui cherche à vaincre, non à détruire.* Ici vous trouvez une entre-distinction d'idées analogues, qui n'ayant rien de forcé, produit un bel effet. Point de paroles vaines, de prolixités emphatiques, point de ces expressions de luxe propres à ne farder qu'un objet terne, ne tourmentent ces locutions si simples, si énergiques ; l'art y cède tout au raisonnement.

Désirez-vous une éloquence de situation, qu'aucune autre ne saurait remplacer utilement. Anaxarque, philosophe d'Abdère, favori d'Alexandre-le-Grand, vous en fournira l'exemple. Une tempête le jette sur les côtes de l'île de Chypre, on le mène devant Nicocréon, tyran de cette

île, dont il avait dit du mal du vivant d'Alexandre. Le tyran le menace dans un accès de colère, de lui faire couper la langue. « Tu n'en feras rien, lui dit-il, petit efféminé », Il s'en coupe aussitôt lui-même une partie, et la lui jette au visage. Nicocréon irrité, le fait broyer dans un mortier avec des pilons de fer. Alors même, Anaxarque bravant ses bourreaux, leur crie : *Pilez, pilez, barbares, l'étui d'Anaxarque, vous ne pouvez rien sur son ame.* Voilà le trait de force; voilà l'éloquence du courage et du mépris.

Toute éloquence fondée sur des idées tendues, quelque déclamation qu'on emploie, ne saurait jamais produire l'effet entraînant de celle uniquement reposée sur le sentiment ou sur la noblesse d'une pensée entière. Quand Balzac disait à madame Desloges : « Vous m'avouerez que « l'absence qui sépare ceux qui vivent de « ceux qui ne vivent plus, est trop courte « pour mériter une longue plainte; » il exprimait un sentiment philosophique dont la vérité saisit toute notre attention. Quand le même avançait encore : « Il n'y a que la première mort non plus que la première

« nuit qui ait mérité de l'étonnement et de « la tristesse; » il émettait une pensée éloquente, parce qu'elle est nombreuse en sujets de méditation. Aussi Gessner s'en est-il emparé avec succès dans son poëme de la mort d'Abel.

Si vous voulez sonder l'énergie de certaines maximes, vous verrez qu'elle dérive toujours de l'éloquence du sens. Lui seul peut leur valoir une faveur soutenue. « L'argent, disaient les sauvages du Canada, est le serpent des français, nous ne voulons pas le connaître ». On n'est pas plus laconique ni plus expressif que ces sauvages.

Le langage maximaire est serré, poétique et imposant. Le Brun dit : « Le travail est l'enfant du crime et le père de la « vertu. » Duclos : « Les vertus ne don- « nent point d'orgueil. » Pope : « L'opinion « n'est que l'intérêt en masque. » .... : « Le « bonheur n'est que le songe de la jeu- « nesse. » Démocrite : « La parole est « l'ombre du fait. » Dupaty : « L'humanité « est une lumière. » Frédéric II, roi de Prusse : « La vertu rarement a le bonheur « pour elle. » Le père Castel : « La vie



« n'est qu'une épigramme dont la mort est « la pointe. » Hume : « L'impudence et « l'opiniâtreté sont compagnes de l'erreur. » Sapho : « Si la mort était un bien, les dieux « n'en seraient pas exempts. » Montaigne parlant de l'ame : « L'agitation est sa vie et « sa grace. » Toutes ces sentences ou préceptes qu'on retient aisément, parce que le sens en est clair, sont empreints de ce naturel attachant qui constitue seul la véritable éloquence.

On dira peut-être que mes citations tendent à établir un système tout opposé aux règles admises dans nos académies, et que, raisonnant plus en homme du monde qu'en professeur habile, je ne devrais pas être si tranchant. Sur cela je cède, en ajoutant néanmoins que dans toute nouveauté quelconque, il existe la partie du malentendu, et celle de l'imagination, qui tiennent long-tems en échec la plus utile comme la plus simple vérité.

Il me semble qu'on doit à Marmontel d'avoir dit : « Quand l'hypocrisie veut « prendre le langage de l'honneur et de la « franchise, on s'en aperçoit à l'instant à « une sorte de discordance et de mal-

« adresse, à ce caractère de fatigue qui « accompagne un rôle, à cette exagération « qui est le signe certain d'un sentiment « composé; parce qu'on sait que les véri- « tables vertus se développent sans effort « et paraissent comme les épanchemens « d'une belle ame. »

Qui oserait refuser à cette définition de l'hypocrisie le cachet de l'éloquence du sens, revêtue de la plus juste précision.

Il est aussi une sorte d'éloquence exclusivement dévolue aux guerriers. Son mérite se tire de l'à-propos. Elle est succincte et très-adroite, cette allocution d'un général français [1], qui, avant d'engager le combat avec l'ennemi, dit aux troupes à ses ordres: « Braves compagnons, vous n'aurez au- « jourd'hui d'autre aumônier que moi. Le « ciel, la gloire, l'honneur, tout vous prédit

[1] M. de Chevert, lieutenant général, officier du plus grand mérite, et parvenu du rang de simple soldat au commandement des armées. Le bâton de maréchal de France lui était promis quand il mourut. Il allait tous les deux ou trois ans à Verdun, sa ville natale, y voir ses parens, les rassembler et leur prouver que son élévation n'avait point altéré l'affection qu'il leur servait dès son plus tendre âge.



« que les *lâches* seuls [1] seront damnés..... « Marche..... » La ligne s'ébranle, on charge l'ennemi, et la bataille de Lutzelberg est gagnée.

« Dérar est tué ! s'écriaient les arabes éperdus de frayeur d'avoir vu tomber leur général. *Qu'importe que Dérar soit mort*, leur répond Rafi, l'un de leurs chefs, *Dieu est vivant et vous regarde.* Il les ramène au combat et remporte la victoire. »

Le commandant d'un assez faible détachement, chargé par le maréchal de Villars de s'emparer d'une redoute, vient lui rendre compte de l'impossibilité de réussir avec si peu de monde. *Quel est ce langage ?* lui réplique Villars ; *vous n'êtes donc pas français, monsieur ?* Cette apostrophe électrise le courage de l'officier ; il rejoint son détachement et la redoute est emportée d'assaut.

La magie de l'éloquence, appropriée aux circonstances, les façonne à son gré. L'enthousiasme, les objets lui obéissent ; on en est dominé ou on les domine selon

[1] Il employa une expression beaucoup plus énergique, dont le mot *lâche*, que l'on a substitué à la place, est à-peu-près le synonyme.

ses caprices ; son art puise ses ressources dans l'intérêt du moment. Un ligueur va tuer le cardinal de Retz d'un coup de pistolet. *Ah ! malheureux, si ton père te voyait !* s'écrie le cardinal. Ces paroles, inspirées par le génie de la nécessité, désarment l'assassin. Gardons-nous de ne pas admettre une telle improvisation au nombre de celles enfantées par l'éloquence. Toute manière de parler ou d'écrire produisant un grand effet, et sur-tout l'effet attendu, a indubitablement le caractère requis de l'art.

Les anglais, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, disent qu'il a de grandes parties, *great parts*, par conséquent de cette éloquence analogue à toutes les matières qu'il entreprend de traiter *ex abrupto*.

Les réparties ont encore une espèce d'éloquence particulière. « Haroun-al-Raschild, « à la tête de son armée, est abordé par une « femme, qui vient lui porter des plaintes « de quelques vexations commises par les « soldats, en passant sur ses terres. Aaroun « répond à cette femme : N'avez-vous pas « lu dans le Koran que les princes désolent

« les lieux par où passent leurs armées ?
« — *Oui ; mais j'ai lu aussi que les mai-*
« *sons des princes seront détruites à cause*
« *de leurs injustices* ».

Le dommage fut réparé.

« Un brutal donne un soufflet à Abou-Hainfa, chef de la secte des Hanifites. Ce célèbre docteur musulman retient un premier mouvement, et d'un ton tranquille lui dit : *Un homme emporté vous punirait, un délateur vous accuserait, un vrai islamiste vous pardonne et prie Dieu pour vous* ».

Nous ne parlerons pas du style figuré ou plutôt oriental, et presque par-tout celui du peuple. Dans le pays des helviens, où l'on s'exprime encore en langue romance, un paysan du riant vallon, abrité des vents impétueux du sud par le mont Sampson, rencontre sur son chemin la dame du lieu. Aussitôt, d'ôter son chapeau et de s'incliner. La dame s'arrête, s'informe des nouvelles de l'honnête villageois. « *Que vous êtes*
« *bonne, madame*, lui répond-il en son
« langage, *toujours la boule de mon obéis-*
« *sance roulera dans la vallée de vos*
« *commandemens* ». Je ne sais si l'on sera

de mon avis ; quant à moi, je trouve dans cette phrase, toute bizarre qu'elle paraît d'abord, un sens fini, original, un sens plein d'éloquence asiatique.

Le style lapidaire a aussi son genre d'éloquence ; sans cela, il ne serait qu'une manière froide d'étiqueter les tombeaux. L'épitaphe faite par Pope pour être mise sur celui de Newton : « La nature et ses « lois étaient ensevelies ; Dieu dit : Que « Newton soit, et soudain tout devint « lumière, » remplit éloquemment son objet. Cependant cette inscription sublime ne fut pas préférée à la latine, qu'on lit sur son mausolée à Westminster : « Mortels, « réjouissez-vous d'avoir possédé ce bel or- « nement de l'humanité [1]. » Qu'il est sec, cet éloge, en comparaison du précédent ! Il faut savoir que l'on est devant le tombeau de ce grand homme, sans quoi la clef de l'inscription échappe. La première, au contraire, peint en deux mots l'ame du monument ; mais il est en tout pays des Pradon, remportant la palme sous les yeux même des Racine.

[1] Voyez le *Tableau de l'Angleterre*, par Archenholtz.

Le mausolée de l'inimitable Shakespeare a pour toute inscription ce beau passage d'une de ses pièces, intitulée *la Tempête*. « Les nuages menaçans, amoncelés sur nos « têtes, ces superbes palais, ces temples « majestueux, ce globe que nous habitons, « tout ce qui est périssable enfin périra, « comme l'édifice d'une vision qui s'évanouit « sans laisser la plus légère trace après « elle [1]. » Quel mouvement d'idées, quelle beauté d'images, que de philosophie dans ce peu de lignes!

L'épitaphe du tombeau du fabuliste Gay, inférieur à notre Lafontaine, mais son égal aux yeux des anglais, n'est pas non plus dénuée de philosophie : « Cette vie « n'est qu'une plaisanterie, tout le prouve; « je le disais jadis, j'en suis maintenant « convaincu. »

Parmi d'autres inscriptions remarquables, on se plait à recueillir celle du tombeau sans faste du fameux prince de Baden : *Sta viator, heroem calcas*. Arrête, voyageur, tu foules un héros.

Il suffit d'être un peu versé dans l'histoire pour se rappeler qu'Alp-Arslan, khalife

[1] *Voyez* la note précédente.

de la dynastie des Seljukides, mérita, par ses grandes conquêtes, qu'on mît sur le sien, à Méru, dans le Korasan, où il mourut en 1072, l'épitaphe : « Vous qui « avez vu la grandeur d'Alp-Arslan éle- « vée jusqu'aux cieux, venez à Méru, « vous la verrez ensevelie sous la pous- « sière. » Il serait superflu de louer ces deux inscriptions, dont la belle simplicité se pare de toute l'éloquence du sujet ; toute autre manière est de la pure charlatanerie, bonne seulement pour flatter les sots.

Sélis, dans ses notes sur Perse, qu'il a si bien traduit, parlant de Licinius, barbier et affranchi d'Auguste, lequel avait acquis une fortune immense, dit : « Après sa mort on lui éleva un magnifique cénotaphe de marbre ». Varron, indigné, fit cette épitaphe épigrammatique : « *Licinius repose dans ce monument de marbre : Caton n'a qu'un chétif tombeau, Pompée n'en a point, et nous croyons qu'il y a des Dieux !* »

« Les thraces, selon le même écrivain, marquaient avec des pierres blanches les jours où ils croyaient avoir été heureux ; et avec des noires, ceux où ils avaient

éprouvé quelque malheur. L'année finie, ils comptaient toutes ces pierres ; le nombre des blanches servait seul à déterminer leur âge, comme s'ils n'eussent réellement vécu que lorsqu'ils avaient été heureux. On reconnaîtra une allusion à cet usage dans cette épitaphe ancienne, si ingénieuse et en même-tems si désespérante : *Ci gît, qui dura quatre-vingt-dix ans, et en vécu six.* »

Tous ces différens exemples démontrent que la clarté, la netteté, la précision, l'emploi des termes propres, suffisent pour donner à l'énoncé des choses, même les plus dramatiquement lugubres, la teinte d'éloquence nécessaire. Je ne l'affirmerai point dogmatiquement ; mais il me paraît, à moi, guidé par l'instinct des comparaisons et l'habitude de l'effet, il me paraît, dis-je, que l'éloquence persuasive ne saurait, sans danger, s'écarter du vrai style de la pensée active, ou de celui du sujet adapté aux circonstances. Je la conçois, et, comme un intermédiaire positif, séparant toujours *le trop du pas assez*, et comme la langue de l'à-propos le plus adroitement saisi. Or, l'à-propos s'étend à tout ; on le

trouve rempli même dans ce passe-port accordé par un empereur romain à un philosophe : « S'il y a quelqu'un sur terre ou « sur mer assez hardi pour inquiéter *Pota-* « *mon* , qu'il examine s'il est assez puissant « pour faire la guerre à César. » Peu de paroles, éloquence et grand effet.

Je ne vous entretiendrai ni de la verve ni du sublime de la poésie ; mes goûts profanes s'y opposent ; je laisse aux Shakespeare le soin d'en essayer l'éloge. « Ce poëte , observe Jaucourt , était si bien né « avec toutes les semences de la poésie , « qu'on peut le comparer à la pierre en- « châssée dans l'anneau de Pyrrhus , qui , « à ce qu'affirme Pline , représentait la « figure d'Apollon avec les neuf Muses, « dans ces veines que la nature y avait « tracées elle-même sans aucun secours de « l'art ». Des hommes de cette élévation de génie ont seuls le droit de faire estimer quelque chose , le commerce des Muses ; mais non ces monotones versificateurs dont l'esprit nain aligne froidement des mots , surpris de se trouver ensemble. Volcans de rimes , ils sont poëtes comme Alcestis , lequel se vantant, en présence d'Euripide ,

d'avoir fait cent vers en trois jours, tandis que ce dernier n'en avait fait que trois dans le même laps de tems, en reçut la réponse: « Oui, vous avez enfanté cent vers, mais « ils ne vivront que trois jours, au lieu « que les trois miens ne mourront pas. »

C'est spécialement dans la poésie qu'il existe des beautés de convention, dont le charme s'éclipse presque toujours devant une sévère analyse. Ce vers :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

est-il bien français ? Le second membre de la phrase, *et non pas l'échafaud*, ne doit-il pas s'entendre grammaticalement ainsi : *Le crime ne fait pas l'échafaud?* Or, au contraire, le poëte a voulu dire que l'échafaud ne fait pas la honte, mais que le crime seul la fait. Tout le monde comprend de la sorte cette pensée mal rendue.

On exalte encore le *qu'il mourût* des Horaces de Corneille, comme s'il était possible de mourir à volonté.

On s'extasie de même sur le *moi* de Médée, quoiqu'à la rigueur ce soit une pure rodomontade ; quoique, pour être

enclavé dans un vers, ce monosyllabe, ce pronom, n'acquière pas plus d'intensité que si la pensée était prosaïquement rendue.

Les colombes de Vénus font leur nid dans le casque de Mars. Voilà, dit-on, une charmante idée pour exprimer la paix; et moi, dût-on m'appeler barbare, je dis : Voilà bien des mots pour tenir lieu d'un seul. Les broderies de l'amplification déguisent tout au moins l'étoffe, si elles ne la gâtent pas. La vraie éloquence ne compose jamais avec le faux clinquant d'un écolier tourmentant une pensée, et la croyant améliorée en raison de l'enflure.

Vénus errant dans les forêts à la recherche d'Adonis, fut égratignée par une épine; la goutte de sang qui jaillit de sa blessure colora la rose. A la bonne heure; j'accorde à cette image un sens non moins précis que fini, non moins agréablement que succinctement présenté. L'effort y mollit sous la fraîcheur de l'idée, et le goût jouit d'autant plus que la critique ne saurait y mordre.

Si donc la poésie trompe ou séduit le plus souvent l'oreille par un simple heureux choix

de mots, rarement à la hauteur d'une prose mâle ou hardie, gracieuse ou attachante, c'est que la plupart des gens prisent la bordure du médaillon, sans s'occuper si l'idée encadrée a conservé l'embonpoint qu'elle avait en prose. Toute masse d'illusion cadencée difficilement avec une certaine pompe métrique, leur procure le plaisir d'une satisfaction brute, où le raisonnement n'entre pour rien. Mais comme j'ai exposé ailleurs mon sentiment sur la même matière, je n'y reviendrai pas.

On me permettra seulement de dire encore en faveur de la prose, que la littérature de presque tous les peuples a commencé par la poésie. La Scandinavie, l'Estlande eurent leurs scaldes, dont les chefs, appelés *Allamhrédan*, et en langue cambro-bretonne *Ben-bairdhe* (docteurs en poésie), avaient chacun trente scaldes ou bairds sous leur direction. Les germains, les gaulois, les bretons, eurent aussi leurs *bardes* ou *bairds*, mot celtique signifiant *chantre*, et des *vaciés* ou *faids*, qui faisaient de tems à autre des vers où ils prédisaient les événemens d'une manière encore plus positive que les bardes. Tous

s'occupaient également à mettre en chansons guerrières les hauts faits de leurs nations.

Sage et *poëte*, furent dans l'antiquité deux noms synonymes. Les sept Sages de la Grèce étaient tous poëtes. Il est même à remarquer que de leur tems, *Pharéida* transporta à la prose tout ce qui auparavant avait été du domaine de la poésie ; innovation heureuse, constatant victorieusement, et la précession de l'art d'écrire en vers sur celui d'écrire en prose, et les progrès faits insensiblement par l'esprit humain (4).

Je n'ai point parlé de l'éloquence de la la chaire, dans laquelle excellèrent les Bossuet, les Bourdaloue, les Fléchier, les Massillon, etc. (5).... ni de celle du barreau, si dignement professée par les Talon, les Séguier, les Cochin, les Gerbier, etc.... Hors ces deux genres, il me semble que j'ai à-peu-près indiqué ceux dont on fait plus ou moins généralement cas.

L'insuffisance ne doute de rien ; je l'ai assez prouvé en me hasardant sur une matière traitée à fond par les Cicéron, les Longin, les Quintilien, les le Batteux,

les André, les la Harpe, etc., etc. C'est à de tels maîtres qu'il faut renvoyer tous ceux qui croient l'éloquence soumise à des règles obligées. Mais on doit aussi leur conseiller de former une classe particulière d'auditeurs capables de les comprendre couramment, et même d'applaudir à leurs efforts, comme applaudissent à ceux de quelques virtuoses, un petit nombre d'élus.

Quant à moi, j'ai l'opinion intime que l'éloquence est à l'esprit comme l'ovale à la physionomie : on ne se donne pas plus l'un que l'autre. Mille pitoyables contrefaçons déposent en faveur de cette assertion. D'ailleurs, il reste à savoir encore si l'éloquence régularisée de l'école n'est pas une de ces premières nuances de la charlatanerie des fourbes dont il faille se défier avec soin. Un guerrier s'exerce à l'escrime, afin de pouvoir se défendre contre un spadassin ; mais celui-ci ne s'y livre qu'avec l'intention d'acquérir assez d'adresse pour attaquer sans risque les jours d'autrui. Y aurait-il une semblable escrime pour l'esprit ? Si cela était, ma cause serait gagnée.

Il est quelquefois agréable pour l'homme peu disert, d'être écouté comme le serait un professeur émérite distingué : mais aussi, combien souvent Sophie et son aimable mère évaluaient-elles beaucoup trop quelques élans de mon imagination! Mes succès m'eussent fait prendre les couleurs d'un Saint-Preux dogmatisant avec sa tendre élève, si la conscience de ma délicatesse ne m'eût constamment ramené à une conduite pure ; quoiqu'intérieurement influencé par des sentimens que ceux de Sophie encourageaient, j'eus la prudence de respecter ses vœux, de modérer les miens, d'attendre tout d'elle-même et du tems.

Madame du H****r voulait la marier, et ne s'en point séparer. Il lui fallait trouver un gendre à qui ces dispositions convinssent. Me croyant peu éloigné de les accueillir, elle s'habitua à protéger mes soins envers sa fille. La liberté dont elle et moi nous jouissions, tirait son principal agrément de cette confiance estimable, qui m'imposait sans cesse une circonspection préservative.

Cependant Sophie, agitée par des vou-

loirs indiscrets, s'efforçait en vain de réprimer leur véhémence. Chaque jour la surprenait avec des projets nouveaux, et proférant avec complaisance quelques-unes de ces douces expressions regardées de tout tems comme les transfuges d'un secret pénible à retenir.

Dix-neuf ans, la curiosité, les sens, le cœur, la nature, tout provoquait en elle une fermentation neuve et troublante. Le moyen d'appaiser une crise entretenue par tous les desirs à-la-fois ! Tantôt elle cherchait à me faire lire au fond de son ame, en tâchant de deviner l'état de la mienne ; tantôt ses questions avaient une volubilité tendre, à laquelle je ne répondais qu'avec le langage d'un homme tyrannisé par sa probité. « Je ne crains pas, lui répétais-je souvent, d'avouer mon adoration pour Sophie, parce que je n'abuserai jamais de sa vertueuse innocence, ni ne corromprai la candeur de mon espoir ».

Obligé de me prémunir contre l'ascendant des charmes de la beauté, je n'eus bientôt plus d'autre moyen pour en affaiblir la puissance, que celui d'adopter un rôle absolument inverse à ma position. Mais ce

rôle, où mes épanchemens dénonçaient une séduction passive de mon côté, blessait son enthousiasme, sans suspendre les aimables reproches dont elle accablait ma dissimulation.

Qu'une jeune femme pleine d'ingénuité, aimant pour la première fois, a de pouvoir sur nous! Sophie ne calculait point les chances de son inclination, d'après le protocole trivial de la société : elle me faisait mille déclarations empreintes d'une sensibilité contre laquelle mes résolutions pâlissaient, sur-tout quand elle les armait du mépris des prérogatives de son sexe. « C'est « à l'opulence à dépenser le plus, me di« sait-elle dans certains momens passion« nés ; or je suis incontestablement la plus « riche en affection de nous deux, puisque « j'aime franchement celui qui tremble de « m'avouer toute l'étendue de ses sentimens. « Rien n'avilit l'amour comme d'être hon« teux d'en ressentir la flamme vivifiante. « On s'élève jusqu'au ciel quand on sait en« gager toute son existence dans celle de l'ob« jet de son culte. L'aimer et en convenir, l'ai« mer et combler ses vœux, dût-on même tôt « ou tard éprouver son ingratitude, n'est-ce

« pas encore une volupté céleste » ? — Ame sublime! lui disais-je à mon tour, pourquoi presser mes penchans d'être tout-à-fait indiscrets. Je leur résiste, parce que vos intérêts l'emportent sur les miens, parce que je veux rester pur à vos yeux. Point de feu qui tôt ou tard ne s'éteigne sous ses propres cendres. Estimez donc en moi l'ami assez généreux pour ne penser qu'à vous soustraire aux revers, aux peines, aux cruelles agitations de l'amour. Vous me prêchez la félicité, et moi je vous accable de mes prévisions. Elles seraient vaines, sans doute, si.... O fille ravissante! pardonnez à mes faibles vertus un effort qui décèle le degré de mon tendre attachement pour vous.

Ces barrières érigées par ma circonspection ne convinrent bientôt plus à l'impatiente Sophie. Un jour, nous étions seuls, elle m'accusa de tiédeur, et de m'être créé des négations mortifiantes pour elle, dont l'ardeur, transgressant les règles usitées, se complaisait à faire tous les frais d'un vif attachement si mal partagé. En achevant son élégie, elle se laissa tomber dans mes bras. Ce subit et tendre abandon déconcerta ma sagesse; il ne me fut plus alors possible

de préférer une rébellion désobligeante à l'ivresse de mon sort....

Communément après la dispensation de ces premières faveurs, dont les délices ont soulevé jusqu'aux nues un amant adoré, on voit sa timide et jeune maîtresse, entremêler de quelques légers remords, l'ivresse de son contentement. Du conflit de sa douce sensibilité avec l'espèce de scrupule qui la poursuit, nait la nouvelle modification de ses regards à demi-langoureux, et payant un dernier tribut à la pudeur. Mais Sophie, orgueilleuse de ses actions, en eût cru faire la satyre, si elle se fût permis l'emprunt d'une attitude incertaine.

Je la trouvai le lendemain assise auprès de sa mère, la joie peinte dans ses yeux: ils cherchèrent tout de suite si les miens répondaient à leur langage. Sa mère, observatrice de notre émotion réciproque, la regarda comme un signe infaillible de l'accroissement de nos goûts l'un pour l'autre. Enchantée de ce progrès silencieux, elle voulut y aider encore en se livrant à quelques-unes des perspectives qui déjà faisaient affluer dans son esprit

les rayons d'un avenir heureux; jouir idéalement par anticipation, est la manie de bien des gens. Sophie nourrie des mêmes espérances, doubla, ce jour-là, l'empire des témoignages, en remerciant madame du H****r de ses procédés délicats, des preuves nombreuses qu'elle lui donnait sans cesse de sa religion maternelle. Mon ame abonda aussi en expansions non moins douces, non moins probantes; de sorte que madame du H****r joua, sans s'en douter, la scène de l'amitié, encensée par la plus tendre gratitude.

Les heures consacrées à notre instruction, étaient précisément celles où cette excellente mère nous quittait peu. Mais à peine étaient-elles écoulées, qu'elle disparaissait momentanément pour aller vaquer à ses affaires domestiques. Alors les instans de tête-à-tête avec Sophie, quoique infiniment rapides, me semblaient n'avoir aucune affinité avec mille autres instans connus. Sa collection de moyens de plaire les rendaient inappréciables. Elle y montrait tour-à tour, et l'ame de sa sensibilité, et l'ame de son esprit: on vivait une vie entière dans un quart-d'heure passé près d'elle.

Tant d'amabilité devait lui valoir, et lui valait en effet la considération de tous ceux qui l'approchaient : mais je ne m'étendrai point à ce sujet ; les romanciers seuls ont le privilége exclusif de faire de chaque personnage de rencontre, un acteur essentiel dont le rôle ne finit qu'avec la pièce. Ce qui m'est direct m'emporte nécessairement au-delà des actions d'autrui qui n'ont aucun rapport aux miennes.

D'Acosta, qu'on ne saurait confondre avec la foule d'insignifians dont on est presque par-tout circonvenu malgré soi, manquait rarement de venir une fois la semaine au château du H****r. On aimait à l'y recevoir ainsi que M. Romas. Sophie, surnommée par ces deux philosophes, l'*admirable*, s'entretenait avec eux de l'économie rurale, de la politique des gouvernemens, des sciences, de la littérature, etc. On eût dit d'une séance académique, quand ils étaient engagés tous trois dans une discussion un peu sérieuse.

Sophie entamait souvent des questions hors de la portée ordinaire de l'esprit des femmes ; je l'entendis un soir raisonner sur la meilleure maniere d'étudier l'histoire

naturelle, et présenter son opinion comme il suit :

« Ne pensez-vous pas, messieurs, nous dit-elle, que pour s'identifier avec un sujet dont on veut bien apprécier toute l'importance, il faille préalablement connaître la topographie des avenues qui y aboutissent ; que si l'histoire naturelle est ce sujet, on doive, d'après un tel principe, débuter par lire celle de Pline, qui renferme des morceaux de la plus grande beauté, à côté desquels on trouve, il est vrai, quelques erreurs hardies, mais non sans lumières. Cette histoire, archive d'idées neuves au tems où elle fut écrite, nous montre Pline ébauchant à grands traits la route tenue depuis par ses successeurs. Il semble y annoncer la venue de Buffon. Buffon, plus grand dessinateur encore, dégrossit d'une main habile le bloc de l'univers ; c'est le Phidias de la nature. Quel écrivain pour la majesté du style ! connaissez-vous une touche plus modeste et plus orgueilleuse, plus simple et plus magnifique que celle de ses riches tableaux ? Ils vous forcent d'admirer jusqu'au roman de ses systèmes, toujours

tissus avec la naïveté attrayante des probabilités les moins récusables. Avant lui ils n'avaient été que très-confusément esquissés par Thalès, Leibnitz (6), Maillet, etc. etc.; à Buffon était uniquement réservé la gloire de débrouiller ce chaos, d'en vivifier les masses inertes, de pénétrer le mystère de sa composition, d'en retrancher jusqu'au conjectural, par de nouvelles conjectures si adroitement liées entre elles, qu'on penche à les admettre au rang des démonstrations inexpugnables. C'est surtout à la lecture de ses écrits, qu'un intellect exercé est souvent obligé de s'arrêter au milieu de sa course : étranger à l'organisation de ce globe, autrefois incandescent, comment pourrait-il, sans la dose de génie nécessaire, hasarder de rester seul aux prises avec ce grand naturaliste. Il faut savoir la réclame originale de l'éditeur des œuvres secrètes de la haute chimie de la nature, pour en mesurer, comprendre et saisir parfaitement l'immense travail (7).

« Ce serait peut-être bien fait aussi pour mieux remplir mon idée, de jeter un regard sur ce qu'Aristote, Tournefort, Linnæus,

Calm son élève, Bernardin-de-Saint-Pierre, ont écrit de particulier dans divers genres, ayant tous quelque connexion avec la même matière. Chacun d'eux arbore la livrée de ses notions exclusives. Le premier roule dans son système des germes fécondés très-long-tems après lui. Les trois suivans se partagent la création de la botanique, science perfectionnée depuis par Jussieu et la Marck. Enfin, le dernier émet des doutes ingénieux sur la cause du flux et reflux de la mer, qui lui ont acquis quelques partisans.

« Je n'oublierai pas non plus le traité des météores de l'abbé Richard, qui malgré sa fatigante prolixité, renferme un certain foyer de connaisances nullement à mépriser. Quant à l'histoire des insectes par Réaumur, la recommander, c'est en proclamer le juste mérite. Nous avons sur la minéralogie et la conchyliologie, plusieurs excellens ouvrages qu'il est important aussi de connaître. Cependant, comme les différentes branches de l'histoire naturelle se subdivisent à l'infini; comme quelques-unes même n'ont été que légèrement tracées, il me paraîtrait

urgent ; vu la brièveté de la vie, de se fixer à celles pour lesquelles on a le plus d'aptitude.

« Ne déclarerez-vous pas mes exigences bien minutieuses, si j'attache à mon plan, nullement identique avec le compassé rigoureux de la science même, la nécessité indispensable d'entreprendre un cours de sphère. Mais ne serait-il pas honteux au naturaliste d'ignorer le système de Ptolémée, qui vivait sous l'empereur Adrien; le système de Copernic aujourd'hui en faveur, et le système de Tyco-Brahé, qui n'est pas sans spéciosité. Quoique l'avant-dernier ait maintenant pour nous tout l'ascendant d'une vérité prétendue incontestable, il a déjà un air de vétusté, qui semblerait présager sa chute peu éloignée. Marivetz nous a offert un nouveau système qui, plus mûri, renversera peut-être un jour tout-à-fait celui de Copernic. Il contredit aussi, avec non moins de vraisemblance, toute la théorie de Newton sur les sept couleurs primitives; d'où je conclus qu'une seule innovation majeure dans cette partie, enfantera insensiblement d'autres systèmes, diamétralement contraires.

en expositions, mais presque toujours semblables dans certains résultats ».

L'astronomie réclame encore quelques-uns des loisirs du naturaliste. Son étude lui paraîtra moins fastidieuse, s'il commence par lire la pluralité des mondes de Fontenelle; ouvrage ingénieux, à portée du commun des lecteurs, et devenu un véritable traité d'astronomie; grace aux notes savantes de Bode, fameux astronome de Berlin. Je n'exigerais pas toutefois que l'amateur d'histoire naturelle s'engageât inconsidérément dans l'étude de cette science, parce qu'elle exige une trop sévère application, si l'on aspire à rivaliser les Cassini, les Delambre, les Lalande. Les élémens composés par ce dernier sont au nombre des classiques, pour ceux destinés à fournir une carrière si difficile. Mais, de quelque faiblesse que l'on soit à cet égard, on ne saurait se dispenser de parcourir l'histoire de l'astronomie ancienne, celle de l'astronomie moderne, celle aussi de l'astronomie indienne et orientale, de Bailly; toutes écrites avec un style si consciencieux, une érudition si facile, que l'instruction y filtre à travers la toile du plus vif intérêt.

« Je vous prie, messieurs, d'observer que mes opinions sur cette matière, sont celles d'une femme dont la raison, à peine éclose, doit être sujette à bien des faux pas, et par suite, manquer souvent d'une certaine justesse d'idée qui constitue la perfection de l'esprit ».

Vous me pardonnerez donc encore de penser qu'il est utile au naturaliste d'avoir une teinture de cosmographie, et de savoir à fond la géographie. Sans celle-ci, arrêté à chaque minute, il ne juge plus par lui-même ; il s'en rapporte forcément aux décisions d'autrui, quand il s'agit de climats, de latitudes, de la propriété des sols sous différentes zônes, des pays convenables à certains animaux, où les uns réussissent, les autres dégénèrent, les autres sont confinés par la nature. La géographie de Busching, réputée la meilleure, [1] l'enrichira

[1] Celles de Guthrie et de Pinkerton ont paru depuis ce tems-là. La dernière prévaut à juste titre sur toutes les géographies qui l'ont précédée. Elle est riche en connaissances nouvelles et puisées dans les voyages modernes qui ont ajouté aux lumières de l'Europe. L'introduction en a été faite par M. *S. F. La Croix*. C'est un chef-d'œuvre où brillent l'exactitude des calculs et la plus profonde érudition. (*L'éditeur.*)

au besoin de toutes les notions requises. Détails soignés, exactitude scrupuleuse, indication et des auteurs à consulter, et des cartes, soit chorégraphiques, soit topographiques, qui ont paru jusqu'à nos jours : telle est cette géographie, conçue avec une méthode infiniment précieuse ».

« La physique générale et particulière doit être aussi du ressort de l'observateur des facultés de la nature. Si l'esprit humain pouvait s'élever assez haut pour embrasser l'immense chaîne de tous les êtres, et assigner à chacun sa place, son caractère, son pouvoir, ses qualités, les nuances de son tempérament, il participerait de la divinité. Dans l'impossibilité de gravir cette inaccessible éminence, il faut se borner aux fouilles du terre-à-terre. La chimie, par cette raison, appelle de même à ses laboratoires tout génie formé pour s'occuper de la métallurgie. Ces deux sciences s'entr'aident ; elles sont les flambeaux du naturaliste : sans leur secours, il ne marcherait bien souvent qu'à tâtons ».

« Je serais tentée d'en vouloir à Langlet-Dufresnoi, de ce que dans ses tablettes chronologiques, il s'est avisé de tracer un

plan d'études, dénué de choix et de goût. Il y désigne, non en vrai philosophe, mais en pitoyable régent, les auteurs à rechercher pour apprendre l'histoire, et n'y dit mot de ceux qui traitent de la morale, des sciences et de l'histoire naturelle, objets intimément liés à l'histoire de l'esprit des nations. Certes, quand même l'insertion d'une pareille note dans ses tablettes, eût été une espèce de disparate, ce qui n'est pas absolument démontré, personne n'aurait osé lui en faire un crime. Il y a tant de gens dont le besoin d'instruction réclame des guides ! Faire des livres remplissant la promesse du titre, c'est beaucoup ou pas assez : beaucoup, si le sujet est manié avec une assez heureuse intelligence pour repousser l'intrusion de toute hétérogénéité ; pas assez, si le sujet, quoiqu'isolément bien rendu, souffre qu'un plus grand nombre d'accessoires puissent se placer autour de lui sans défigurer un seul de ses traits ».

« Rien encore ne semble mieux se coordonner avec l'étude de l'histoire naturelle, que la lecture des voyages (8). Le privilége d'offrir des matériaux à l'historien, des idées nouvelles au philosophe, des notions

confirmées au géographe, des observations utiles à l'astronome, des modèles plus frais à l'artiste; des renseignemens, des découvertes, des preuves au naturaliste, paraît leur être expressément réservé. Ils ont en outre une variété récréative, égale en mérite au charme du roman. Les fleurs répandues çà et là y sont comme autant de reposoirs où le lecteur peut reprendre haleine, s'il a été trop péniblement exercé par une longue suite d'assertions contradictoires. De cette manière il mesure sans ennui la véracité de chaque relateur, se confirme dans le degré de confiance qui lui est dû, et ne considère avec les naturalistes comme certains, que les points sur lesquels une infinité de voyageurs sont d'un accord unanime.

« Mais il est tems de mettre des bornes à mes remarques, sur une science dans laquelle je suis encore trop faiblement initiée pour n'user pas d'une hésitation salutaire. Il me suffit de dire avant de finir, que les allemands nous ont beaucoup dépassé dans cette partie des connaissances humaines. En attendant que l'on traduise leurs chefs-d'œuvres, servons-nous de nos dé-

couvertes particulières, comme de fils conducteurs propres à nous introduire dans le vaste labyrinthe des conceptions de la nature, et à nous y procurer quelques-unes de ses confidences.

« Là, messieurs, se terminent les rêveries de mon ignorance. Son parler creux impose, mais le vide est au bout [1]. »

D'Acosta et Romas engagèrent Sophie à persévérer dans ses opinions; ils en auraient bien pu fronder quelques-unes, si en société l'approbation n'était une de ces formes polies auxquelles on se livre avec le moins de regret.

Pope a raison de comparer la joie à une bulle d'eau qui rit dans la coupe de la folie. Ici-bas peu de choses ont plus de consistance. Nos passions même n'y sont qu'en pélerinage. Au moral comme au physique, souvent l'homme, hier le plus riche, accuse aujourd'hui son triste bilan.

[1] Nous avons conservé dans toute leur intégrité, les opinions de mademoiselle du H****r, sur la manière d'étudier l'histoire naturelle. Il y aurait beaucoup de choses à reprendre; mais on pardonne volontiers quelques erreurs en matière aussi profonde, à une personne âgée de dix-neuf ans. (*L'éditeur.*)

Si l'éclair du plaisir étanche quelques larmes; si de doux frémissemens brillantent quelques momens prospères, par-tout le chagrin pourchasse l'hilarité, et la douleur s'ajoute à la douleur : d'où le désespoir, ce tombeau de l'ame. Quelquefois aussi, après l'accès d'affliction le plus intense, il s'opère en nous une heureuse crise qui rétablit tout dans sa première intégrité, à quelques frais d'escompte près. Sophie et moi, nous l'éprouvâmes; notre mutuelle satisfaction était à son comble, une foule d'incidens fortunés renouaient sans cesse nos liens, quand tout-à-coup les ordonnances du comte de Saint-Germain vinrent alarmer notre quiétude.

Cet officier-général français, passé à la paix de 1762 au service du Danemarck, ensuite rentré en France pour cause de quelques désagrémens essuyés à la cour de Copenhague, ne songeait, depuis son élévation au ministère de la guerre, due aux intrigues de M. de Sartines et de l'abbé Dubois, ex-jésuite, ne songeait qu'à des réformes étroites, mesquines, décourageantes. Il semblait vouloir monachaliser l'armée à l'instar de celles du Paraguai.

Peut-être y eût-il insensiblement ressuscité toutes les pieuses momeries, toutes les capucinades qu'on vit régner parmi les troupes du tems de Charles IX (9), si une cabale plus puissante encore que la sienne ne l'eût culbuté à-propos. On sait que le prince de Montbarey, son adjoint, lui succéda. Ni bigot, ni rigide comme son prédécesseur, mais plus homme de cour, il eut au moins le talent, à force de graces dispensées adroitement, d'imposer silence à ses détracteurs. Je m'abstiens d'en dire davantage, de peur d'anticiper sur les époques.

La refonte générale des corps me fit changer de cantonnement. Je pris congé de Sophie et de sa tendre mère, en conservant la douce espérance de les revoir souvent, mon nouveau quartier n'étant qu'à cinq lieues de distance du château de H****.

Tylord, capitaine en second, me releva à Ner***. Trois mois de solitude, expiés dans une espèce de désert, lui rendirent plus sensible le plaisir d'y être fixé. Il ne tarda pas à en reconnaître les environs.

Lorsqu'il eut vu mesdames du H****r, ses pensées n'eurent plus qu'une tendance pro-

noncée, celle de leur plaire. Tout ce que la renommée en publiait d'avantageux, lui parut bientôt infiniment au-dessous de la réalité. Mon intimité avec Sophie, toujours cachée sous des formes respectueuses, n'en avait point terni la réputation : il la crut intacte, par conséquent digne de l'hommage de son cœur. Ses démarches, calquées sur cet aperçu, flattèrent aisément madame du H****r ; mais sa fille, se comportant avec plus de méthode, ne compromit aucune des nuances réservées à ses affections particulières.

Gracian soutient que la béquille de l'attente est plus puissante que la massue d'Hercule. Tylord, riche de son espoir, ne se rebutait pas. Il prenait les froideurs de Sophie pour un ton de dignité ; ses politesses de pure cérémonie, pour des marques d'éducation. Espérant vaincre, à force d'adresse, cette résistance factice, il se reposait d'avance sur les découvertes de sa prétendue perspicacité.

La jeunesse s'en fait souvent ainsi accroire ; elle travestit volontiers ses jugemens présomptueux en arrêts souverains, dont les circonstances rappellent toujours.

Tylord, avec moins de vanité, eût ménagé plus habilement ses prétentions auprès de celle qu'il voulait conquérir, et se fût moins déçu.

Les femmes tolèrent tout, hors les maladresses. Il faut savoir leur défiler l'entière modestie des plus naïfs sentimens, si l'on aspire à l'orgueil d'en triompher avec une certaine gloire. A leurs yeux, tout début a le charme de l'enfance; mais s'il manque de candeur, elles le trouvent déjà trop vieux pour être agréé.

Sophie devina les intentions de Tylord, sans pouvoir s'y accoutumer. Ne voulant ni se déguiser, ni l'humilier, elle se maintint dans un *mezzo termine* qui laissa le pour et le contre également indécis. En langage théologique, cela s'appelle un balancement de la faible raison, et dans celui des gens du monde, une réticence jésuitique.

Rien de plus ennuyeux que d'être incessamment aux prises avec l'obstination d'autrui. Ne cédez pas, elle s'augmente; cédez, l'accroissement devient encore plus redoutable. Sophie, fatiguée des persécutions de Tylord, essaya de les soumettre à

ma censure. C'était exiger adroitement l'explication de ma conduite ; je le sentis, et en fus affligé.

Comment, avec une sagacité telle que la vôtre, lui dis-je, a-t-on besoin d'être aidée pour scruter les vues d'un nouvel admirateur ? Me consultez-vous comme on consulte son ami, ou bien cherchez-vous des conseils analogues à vos intérêts, abstraction faite de la priorité d'un goût peut-être fugitif ? — O le plus injuste des hommes ! s'écria-t-elle en croisant ses bras sur sa poitrine ; voilà donc comme on interprête mon innocente démarche ! comme l'on feint d'oublier la facilité avec laquelle ma mère se laisse surprendre par tous les dehors de quelque apparence. L'envie d'établir sa fille ne peut-elle donc pas lui faire trop estimer ceux de Tylord, et ce dernier s'arranger en conséquence ? Est-elle certaine d'avoir raison de compter sur mon ami, quand il ne montre aucune inquiétude, quand il est impassible témoin des tentatives d'un concurrent ? Oui, cette excellente mère conservera toujours à mes yeux un caractère de divinité ; ses droits sur mon cœur ont une influence absolue. Mais pen-

dant que mes pensées les plus chères s'honorent de leur élévation, pendant que j'attache un grand prix au titre d'amante de l'homme dont elles reçoivent la loi, l'ingrat refuse de m'enseigner à combler l'abyme où l'inexpérience peut me précipiter!.... — Arrêtez, Sophie, vous allez trop loin. Mes devoirs, et non mon intérêt particulier, vont dicter les vôtres. Si Tylord n'a d'autre but que celui d'obtenir votre main; si, cédant aux volontés d'une mère estimable, vous l'acceptez pour époux........... je souffrirai, sans doute, de cet acte nécessaire, mais n'en murmurerai pas. Reportez-vous aux premiers momens où ma franchise ne vous dissimula point combien serait invincible l'opposition de mes parens, si je voulais former de nouveaux nœuds. L'aveu de ma probité vous plut; loin de tourmenter votre pensée, il accéléra mon bonheur. Quoi! vous m'en estimâtes davantage, et cette estime gagna ma cause.... — Assez.... répondit Sophie, assez; je vois à présent toute l'horreur de ma position. Ne vous flattez plus de faire contribuer désormais ma faiblesse. Des flots de lumière viennent

de restituer à ma raison une énergie suffisante pour être désormais en garde contre la loterie des événemens. O leçon cruelle, donnée à la bonne foi, vous ne sortirez plus de ma mémoire !

Envain tâchai-je alors d'adoucir ses amertumes par le commentaire du mal-entendu qui avait causé notre altercation ; envain me représentai-je comme non moins opprimé qu'elle, si jamais un tel mariage s'effectuait. Le coup était porté, rien n'en pouvait guérir la blessure. Son air glacé m'en convainquit jusqu'au moment où je sortis consterné, déchiré par mes trop tardives réflexions.

Tylord, quoique de jolie figure, avait le défaut commun à bien des jeunes gens, d'étendre une ridicule couche de suffisance sur les avantages qu'il tenait de la nature. Toutes les femmes lui paraissaient devoir être flattées de ses regards, ou se punir elles-mêmes en y résistant. Sophie n'endura pas long-tems les effets d'une telle fatuité ; elle revint à moi, plus corrigée par l'esprit de comparaison que par celui de l'amour-propre ; enfin, elle oublia mes torts comme j'oubliai ma disgrace passagère.

Tout individu a un côté digne d'éloge, un autre d'indulgence, un autre de censure. Ces trois côtés forment le triangle inégal de sa constitution morale. Sophie méritant d'être dirigée à son unique avantage, je fis valoir près d'elle, non-seulement les bonnes qualités de Tylord, l'aisance de sa fortune, son aimable naturel, sa constante douceur envers ceux qui le fréquentaient journellement, mais rangeai ses bluettes de vanité dans la cathégorie des imperfections peu graves. Ce genre désintéressé mit ma délicatesse en évidence, et convainquit Sophie que mon bonheur ne formerait jamais obstacle au sien. Reconnaissante de mes motifs, elle fit serment de conserver sa liberté jusqu'au jour où sa mère lui en ordonnerait le sacrifice. Je l'engageai alors à se conduire avec Tylord comme si elle ne m'eût point connu, et à essayer d'animer sa confiante crédulité par une adroite simplesse; chose facile à pratiquer si elle savait le voir venir à travers l'obscurité de ses propres desseins. L'art de cacher certains ressorts du caractère sous le rideau de l'esprit, lui dis-je à cette occasion, force sou-

vent un nouvel aspirant de fournir lui-même la somme des ombres et le trait de clarté utiles aux intérêts de celle qu'il recherche. L'objet paré de ces heureux dehors, tend d'imperceptibles retz, où les desirs se laissent prendre sans que personne ait le droit de s'en formaliser. La plupart des hommes passent ainsi leur vie à la pipée; tout est gluaux parmi ceux doués de quelque politesse ou de l'envie de plaire. Se négliger sur ce point, c'est trop estimer son mérite, et pas assez celui des autres. Vous me comprenez, je le vois, car mes avis ne vous choquent plus. Sophie, je suis content de moi.

Toute espèce de conduite assise sur des principes à deux fins, ne lie jamais indéfiniment la volonté; d'ailleurs, elle s'entoure alors de marges disponibles, où peuvent s'appliquer à-propos les couleurs harmoniques du moment. Sophie l'éprouva d'abord avec assez de succès. Tylord séduit par le ton de sa bienveillance, en augmenta de considération pour elle. Cependant novice encore dans l'art de calculer les égards d'après la valeur réelle des objets, il recourut mal-adroitement à quelques-unes

des ruses de boudoir, dont l'obliquité gendarme toujours la vertu. On lui en fit des reproches ; il voulut se disculper méthodiquement. Deux mots l'eussent excusé, il leur préféra une réponse écrite, où aucune aimable confusion n'attestait la sincérité des expressions sentimentales dont elle était pleine. Tout y avait l'alignement soigné d'un orgueil jaloux d'arriver à la conclusion. L'échafaudage de ces lieux communs fut aisément renversé dès le premier essai. Tylord déconcerté, s'en tira comme il put, en se raccrochant à ces explications verbeuses, qui égarent l'intention sans équivaloir au plus modique redressement.

Durant ces entrefaites, le carnaval m'attira à Ner**. Sophie prit plaisir à m'y reproduire dans les sociétés, comme son ancien mentor. Elle souriait en m'y intitulant de ce nom ; on le lui faisait quelquefois répéter en souriant aussi, mais la glose demeurait silencieuse.

Si la gaiete du cœur est la fête de l'ame, la mienne vers ces tems sereins en goûtait le prestige. J'accompagnais par-tout Sophie comme un vrai Cicisbée ; ses pas réglaient

les miens. Tylord en ressentit quelque inquiétude, et son imagination malade, un accès de jaloulie. Cependant sa confiance en lui-même trouva un allié dans ce courtisan secret, dans cet instinct toujours apte à nous bercer de notre prétendue supériorité sur les autres. Épris de la persuasion que la sienne ne pouvait être mise en problême, il se borna à soupirer un léger mécontentement : ce murmure lui valut de Sophie la déclaration formelle, qu'en aucun tems elle ne serait d'humeur à flatter l'exigence de personne, ni à régler ses démarches sur le caprice d'autrui.

En société les préférences sont toujours le profit de l'amabilité : Tylord avait foncièrement des droits à en obtenir. Déjà même les réflexions, le besoin de plaire, l'accroissement de son amour, l'avaient singulièrement changé à son avantage. Il comprenait enfin qu'un cœur s'obtient, se donne, mais ne s'exige pas, et qu'une jolie femme est un don du ciel fait à la terre pour y répandre la félicité.

Amélioré de la sorte, ses actions commençaient à décrire un cercle moins stérile, quand un nouvel incident vint subitement

déranger nos habitudes. L'épizootie, malgré toutes les précautions imaginables, se propagea jusqu'auprès de Bordeaux ; il fallut prolonger le cordon des troupes. Ce mouvement innovateur nous éloigna, à notre grand regret, de Ner**. Je dirais combien nous en fûmes affectés, si les chagrins de la sensibilité étaient capables d'inspirer quelque compassion à quiconque sait qu'ils ne sont pas sans plaisir; mais ceux dont le bonheur consiste à faire durer un sentiment ami de toutes les facultés morales, prédisent déjà le retour des deux partisans de Sophie.

Nous revînmes, en effet, peu de tems après ce déplacement, à Ner***. Les oisifs, peuple frondeur, défigurant tout par habitude, abondèrent en conjectures sur notre retour : les uns nous jugèrent deux êtres entièrement subjugués, et dont la rivalité alimenterait la chronique du jour; les autres nous prirent pour de nouveaux Amadis, lancés de bon accord dans la même arêne, avec le projet d'y lutter en courtoisie. Au milieu de cet essaim d'inquisiteurs, un de ces claque-dents, rapporteurs-nés des *on dit*, m'assomma de questions. En politi-

que, ouvrir franchement sa pensée, est souvent le meilleur moyen d'embarrasser la pénétration de l'agent chargé de vous deviner. Je me défis de mon homme en usant de cet expédient. Tout ce qu'il croyait avant cet indiscret entretien, il ne le crut plus, parce que je le lui avais confié.

Tylord, me supposant mû par des intentions semblables aux siennes, se pressa de remettre furtivement à Sophie une promesse de mariage; il l'adjura, par la même occasion, de prononcer son arrêt d'éconduction ou le mien, selon que cette promesse lui serait plus ou moins agréable. Sophie eût bien voulu ne pas la recevoir; mais Tylord, à qui il importait de réussir, ne lui donna pas le tems d'y réfléchir; il se sauva même brusquement de sa présence, afin de la laisser plus libre dans ses décisions. Obligée de lui répondre cathégoriquement, elle lui écrivit :

« Je ne saurais consentir, Monsieur, à
« disgracier notre ami commun. Ma mère
« condamnerait, avec juste raison, un si
« malhonnête procédé; vous-même finiriez
« par en avoir des regrets. N'est-ce donc
« pas assez de l'emporter sur un concurrent;

« faut-il encore l'humilier par des formes
« inusitées, en se privant du respect de
« soi-même, pour offenser qui ne nous
« offense pas!

« Garder votre promesse, c'est suspendre
« vos doutes. Ma résolution ultérieure sera
« l'œuvre des circonstances. Aucune ne me
« fera oublier que tout homme frustré de
« ses prétentions, bien ou mal fondées, a
« le droit d'accuser quiconque dédaignerait
« l'art d'en ménager l'orgueil irrité.

« Au reste, Monsieur, si en définitif un
« même nœud nous unissait, tout alors vous
« convierait d'adoucir le mécontentement
« de votre ami. Mademoiselle de S.-Evy,
« ma parente, nouvellement arrivée de
« Bordeaux, où elle a reçu une brillante
« éducation, serait bien capable de fixer ses
« goûts, s'il en connaissait les aimables qua-
« lités. De l'esprit, des grâces, de la figure,
« des talens, tout en elle est recommanda-
« ble. Son amitié pour moi donnerait aussi
« quelque poids à mon entremise, dans le
« cas où elle serait réclamée. Faire valoir
« ces aperçus auprès de votre camarade,
« dont la conduite louable ne s'est jamais
« démentie, ce serait le servir avec loyauté.

« Ces ouvertures faites, s'il y répugnait ou
« se congédiait lui-même, il n'aurait plus
« d'irrégularité à nous reprocher, ni aucune
« plainte plausible à former. Celui-là pos-
« sède le mieux la science des égards, qui,
« dans ses actions, évite soigneusement de
« blesser l'amour-propre d'autrui.

« Je finis, Monsieur, en vous priant de
« regarder ma lettre comme une espèce de
« circulaire, qu'on pourrait également
« adresser à M. de M***. En agir de la sorte,
« c'est presque déclarer mon indécision;
« mais c'est aussi me fier à votre estime, et
« m'en croire appuyée dans cet acte de
« prudence. »

La raison est peu amusante, elle ne copie ni mode, ni coutume; son archétype, date de l'âge du monde, d'où, une infaillibilité qui par-tout la rend imposante et sévère. Tylord en éprouva l'influence, il ne put s'empêcher d'applaudir au contenu de la lettre de Sophie. L'idée de soupçonner qu'elle fût le résultat d'une conférence tenue entr'elle et moi, ne germa point dans sa tête, parce que le langage naturel de la raison est le seul qui ne paraît jamais suggéré. Enfin, voulant accélérer son mariage,



il pria d'Acosta d'en être le négociateur: celui-ci n'accepta cette charge qu'après avoir acquis l'assurance de ne pas me désobliger. Ses propositions furent bientôt agréées. La mère et la fille me demandèrent quelques renseignemens sur la fortune de Tylord. Je les donnai, dans le genre le plus bienveillant et aussi le plus vrai. N'y ayant plus aucune difficulté à surmonter, on dressa les articles préliminaires du contrat.

C'est le jour où Sophie les signa d'une main tremblante, qu'elle eut bien l'air d'une victime sacrifiée. Oh, comme ses regards furtifs peignaient le désespoir d'avoir été engagée contre son vœu ! comme elle était abattue, taciturne, close en elle-même ! J'en fus tellement interdit, que je sentis défaillir en moi les sources de toute espèce de contentement.

Tylord, dans la joie de m'avoir supplanté, ne songea plus après sa victoire qu'à mes intérêts particuliers : il m'entretint de Mlle. de S.-Evy, et du crédit de Sophie sur l'esprit de sa cousine. Cependant, l'inquiétude de sa pensée se laissait découvrir à travers ses discours ; la crainte de ne pas être assez persuasif l'alarmait, je le vis. Entraîné par

cette observation, j'en acceptai les offres et la médiation de Sophie auprès de sa cousine. L'amour-propre, lui dis-je, après ce consentement de ma part, est la clef de plus d'une vertu; dès qu'on le heurte, il se fanatise; il violente nos passions: voilà pourquoi l'alliage d'une affection équivoque ne saurait entrer dans son régime. J'ignore si mademoiselle de S.-Evy me traitera mieux que Sophie; si les bons offices de ses parens l'étourdiront sur la médiocrité de mon mérite; si nos caractères sympatiseront: mais malgré mes doutes, je hasarderai bien volontiers, avec votre secours, mon avenir sur le sien.

Réjoui du parti auquel je me résolvais, il me félicita d'avance sur mes succès futurs; mademoiselle de S.-Evy, selon lui, laissant déjà entrevoir à Sophie combien mes soins la flatteraient.

Je n'eus besoin d'aucun détour pour brûler mon encens aux pieds de cette seconde Claire. Au moyen de quelques fragmens d'amitié, greffés les uns sur les autres, j'éblouis tellement ses préventions, qu'à la troisième visite, elle me crut la huitième merveille du monde. Mon but n'était pourtant pas d'alimenter plusieurs feux à-la-fois;

mais l'obligation de couvrir mes intelligences avec Sophie, me rendit moins scrupuleux sur la nécessité de prodiguer mes attentions à sa cousine.

Ce serait une folie de vouloir m'excuser sur une légèreté très-commune à l'âge où nos passions ont un flux et reflux qui souvent submergent la sagesse, à l'âge où peu de gens bravent impunément le bruit de leur jeunesse et l'émeute de leurs sens. Tel à son dixième lustre, s'érigeant en Caton, censure le principe d'après lequel je me conduisis, qui peut-être à trente ans fut un Lovelace. Il n'est pas rare aujourd'hui de rencontrer forces personnes, habiles à s'absoudre elles-mêmes de toutes leurs sottises, quoique sans graces pour celles d'autrui.

Mais il est tems de marier Tylord, de l'unir avec Sophie, devant l'hyérophante chargé d'en bénir les liens. Le premier jour, celui de leurs sermens sanctionnés par la formule sacrée de l'autel, le nouvel époux fut tout radieux; le second, ses réflexions, sinistrement travaillées, s'inscrivîrent déjà en secret contre des nœuds surpris à sa bonne foi; le troisième, éclatèrent des scènes scandaleuses, et une si grande, si brus-

que mésintelligence entre les deux époux, qu'ils se brouillèrent tout-à-fait.

Instruit de leur dissention, je courus vite chez eux, croyant pouvoir les réconcilier. Tylord était seul dans son appartement; je l'abordai avec le ton sérieux de sa situation. Aucune de mes paroles ne fut indiscrète; toutes prirent la teinte de sa pensée captive. Son maintien silencieux, son regard farouche, sa respiration syncopée, trahissaient trop clairement l'énigme de sa douleur, pour que j'osasse, sans imprudence, m'enfoncer dans cet abyme. Par malheur, il m'échappa un mot d'éloge sur sa femme; ce mot le fit éclater: « Loin de moi, s'écria-t-il, le souvenir d'une femme, dont le crime sait trop bien usurper l'extérieur de l'innocence! O honte! je temporiserai avec mon ennemie, afin de mieux décevoir la malignité d'un public toujours versatile dans ses jugemens. Mais.... je me tais: se taire à propos est la grande science du monde. » Après cette explosion, il tomba dans une espèce de sombre recueillement.

De crainte que ma présence n'irritât encore plus ses peines, ou ne lui devînt trop importune, je le quittai, non moins désolé

que lui de ses poignantes anxiétés ; car, si le remords commence la punition du coupable, la vue de sa victime en achève le supplice.

Ce funeste incident accabla Sophie, changea le tempérament de son ame, en inversa toute la consistance.

Quand je passai chez elle, pour m'informer du sujet de querelle qui divisait les deux époux, mon apparition la troubla, son visage blême, flétri par l'insomnie, par une trop grande effusion de larmes, se couvrit soudain d'une moiteur livide. « Hélas, me « dit-elle, les yeux baignés de pleurs, le « jour où j'épousai Tylord, il fut tout amour, « tout enthousiasme ; cent fois il prit le ciel « à témoin qu'il m'adorerait éternellement. « Combien ne regrettai-je pas de ne pou- « voir lui apporter un cœur plus digne de « sa tendresse ! O fatale lucidité !.. Que de « reproches concentrés oppressèrent mes « sentimens à cet instant critique ! Toutefois « la nécessité d'égaler mes témoignages à « ceux de Tylord, réveilla mon intelligence, « et déjà même, à force d'art, je reprenais « les tons de la vertu, quand les heures ame- « nèrent la nuit. La nuit... Dieu !.. eussé-je

« pu jamais prévoir, qu'au lieu de verser « sur moi les faveurs de l'hymen, elle me « plongerait dans un océan de tribulations « et de cuisans regrets ! Oui, rien pour moi « ne saurait être comparable à la catastrophe « qui dévora les momens de l'amour, ni à « l'éclat inconsidéré de Tylord, à l'instant « où, me repoussant dédaigneusement de « ses bras, il s'écria furieux : Pourquoi, « Madame, m'avoir si horriblement abusé ?... « La foudre, tombant sur ma tête, m'eût « moins attérée que cette virulente apos- « trophe. Je conservai néanmoins, malgré « la confusion de mes idées, assez de pré- « sence d'esprit pour récriminer. Qu'en- « tendez-vous, Monsieur, lui répliquai-je « vivement, par ce terme odieux *abusé* ? « l'outrage vous est, ce me semble, bien « familier ! ! — Il s'en faut beaucoup, Ma- « dame ; mais quand les signes d'une erreur « infiniment grave la rendent sa propre dé- « latrice, c'est le métier d'un sot de s'abais- « ser aux condescendances envers l'objet « qui l'a commise. = Après m'avoir lancé « cette dure invective, il disparut brusque- « ment de ma chambre. »

« Ecartons les détails de sa conduite à

« mon égard depuis ce jour infortuné. En
« attendant que je puisse regagner son esti-
« me, promettez-moi de ne venir me voir
« que très-rarement : mon repos exige de
« vous cette marque d'intérêt. J'ai la con-
« fiance, que s'il était en votre pouvoir de
« suspendre le cours des maux dont vous
« êtes le fauteur involontaire, vous vous y
« emploieriez avec zèle. Une telle persua-
« sion, j'en suis sûre, n'est point indifférente
« à votre délicatesse.

« Maintenant l'adversité va obscurcir mes
« moindres pensées. Je vivrai d'un simula-
« cre de bonne réputation, au sein des tra-
« casseries que l'on me suscitera. Hélas! tout
« dépose à mes yeux contre le tort irrépa-
« rable d'avoir flétri mon avenir par une
« faiblesse chérie un moment. Souffrez cette
« cruelle réflexion, je l'aurais conservée
« pour moi seule si, confident de mes mal-
« heurs, vous n'eussiez pas eu le courage
« de la partager.... Adieu.... le chagrin
« me consume; ne me fuyez pas, mais lais-
« sez-moi vous fuir, me cacher à tout le
« monde, à moi-même; je ne m'inspire que
« l'horreur : adieu .... à jamais adieu ... »

Cet aveu me navra; je me reprochai amè-

rement d'avoir, malgré sa répugnance, entraîné Sophie à épouser Tylord. Ainsi, non moins apitoyé sur sa position que sur la mienne, il m'arriva d'être si mortellement atteint de sa propre blessure, que je ne savais trouver aucune consolation à mes maux.

Oh! que les inductions d'une fausse délicatesse sont dangereuses! de combien de calculs bizarres, de démarches incohérentes, d'actions irréfléchies, ne sont-elles pas l'origine!

Je n'allai plus chez madame de Tylord; sa cousine me tint au courant de tout ce qui s'y passait. Sophie, à l'affût des moyens de plaire à son mari, et l'accablant d'attentions recherchées, n'admettait dans sa société que les personnes liées avec lui. Sa conduite réservée, ses complaisances soutenues, ses soins toujours naturels, conspiraient si efficacement contre les froideurs de Tylord, qu'on le surprenait quelquefois éludant moins les inspirations de l'amitié que celles de la haine. Peu-à-peu la tendresse de sa femme le restituait à ses penchans. Enfin, si à cette époque l'obligation de partir avec son régiment n'eût

interrompu l'ouvrage de sa sensibilité, la réconciliation des deux époux n'eût guère tardé à s'opérer; mais les objets perdent bientôt leur influence, lorsque éloigné d'eux on revendique le droit de s'en plaindre. L'examen des torts sur lesquels on revient sans cesse, donne à l'oisiveté de l'humeur, une activité infatigable. L'absence de Tylord déconstitua ses dispositions améliorées, elle lui acquit un genre absorbé, nébuleux, fatigant pour lui comme pour Sophie.

Que de fois les entraves nées des professions embrassées dans la seule vue d'imiter ses voisins, nuisent ainsi au repos des familles et à celui des particuliers! mais l'ambition étourdit presque toujours les hommes sur leurs plus véritables intérêts. Peut-on cependant espérer obtenir par elle, des dédommagemens proportionnés aux sacrifices continuels qu'elle exige. Dispensa-t-elle jamais le bonheur? Le lord Clive, à son retour de Madras, où il avait commmandé avec quelque gloire, disait: « J'ai une brillante fortune, je suis heureux « en liaison, heureux en alliances, heureux « dans ma famille, heureux en amis, heu-

« reux en tout, hors en santé, que j'ai « perdue au service de l'état, et que je ne « recouvrerai jamais [1] ».

Lorsque Tylord eut fui le lieu de ses chagrins domestiques, madame du H*****r, affligée de l'état morose continuel de sa fille, employa toute la finesse imaginable pour en arracher des demi-confidences jusque-là refusées. Sophie, attendrie par les instances de la meilleure des mères, lui ouvrit à la fin son cœur. Quand elle en connut les tribulations, elle lui conseilla de se réfugier dans un couvent, où elles demeureraient ensemble le tems nécessaire pour amener Tylord à résipiscence. Sophie approuva l'idée de sa mère, et toutes deux ne pensèrent plus qu'à la réaliser.

Madame du H****r avait une tante établie à Lyon; elle feignit de s'être engagée à l'aller voir avec sa fille pendant l'absence de son gendre. Cette tournure donnant à leur départ un air naturel, personne, le jour

[1] Il finit par se brûler la cervelle, laissant après lui une fortune dont le produit annuel s'élevait à deux millions de livres tournois, et une femme chérie à laquelle il légua de plus beaux diamans que ceux de la reine d'Angleterre.

de son exécution, n'en mésinterprêta le motif: elles suivirent la route de Lyon jusqu'au pont du Saint-Esprit; là elles prirent celle de Marseille. Rendues à cette dernière ville, elles y choisirent l'asile convenu. Sophie écrivit alors à son mari, dont elle n'avait reçu aucune preuve de souvenir depuis deux mois, les lettres qu'on va lire.

LETTRE PREMIÈRE.

Sophie à Tylord.

Marseille, le ....., à l'abbaye de Saint-Benoît.

> La vie est comme un fragile écheveau de fil, qui trompe toujours sur sa longueur celui qui le dévide.

« Il est tems, Monsieur, de terminer le scandale de notre position respective; de se presser, moi d'obtenir la justice due à l'extrême régularité de mes mœurs, vous de me la rendre avec un sentiment d'estime préférable aux épanchemens même de l'amitié. Nous sommes

tous nés mobiles, changeans, réfractaires. L'homme du soir n'a déjà plus la pensée du matin ; peut-être s'ensuit-il un bien pour lui comme pour ses entours. Mais quoique par cette raison, l'abri de mon propre suffrage me garantisse assez de vos injurieux soupçons; quoique je coule des jours, sinon pleins de satisfaction, du moins sans aucun remord, je suis venue ici avec ma mère chercher une retraite où règnent la paix et l'absence des intrigues de la corruption; les ordres supplians de la tendresse auront seuls le pouvoir de m'en faire sortir.

« Je persiste plus que jamais, Monsieur, à ranger vos bizarres procédés à mon égard dans la classe des plus ridicules. Rien ne les autorise, ils sont vos propres ennemis, puisqu'ils défigurent les titres de votre considération. Cependant, comme il y a peu d'inconvénient à parcourir la kirielle des futiles probabilités sur lesquelles ils se fondent, je vais m'abandonner un instant au roulis de vos préjugés, pour voguer avec vous sur la mer des hypothèses les moins admissibles.

« Supposons donc que j'aie commis, à

l'âge où l'impéritie excuse le défaut d'à-plomb, une de ces fautes, toujours si capitales aux yeux d'un casuiste jaloux ; hé bien, s'ensuivra-t-il moins que ce ne soit une solution paradoxale d'affirmer qu'une femme, livrée au repentir de ses torts précoces, n'en puisse effacer la tache imaginaire. Dites, homme intolérant, si quelque idiot voulait fronder à ce point la raison, seriez-vous des derniers à le cribler de vos persifflages ? Mais si au contraire, au lieu de l'écart pour lequel il eût fallu avoir un complice, vous découvriez que des lectures trop animées ont pu induire une jeune personne à tenter sur elle-même quelques essais mystérieux ..... Je m'arrête. Non, vous n'exigez pas que l'on s'abaisse à douter de ses droits particuliers. Cependant, Monsieur, convenez-en ; les traces muettes de cette expérience isolée, conserveraient encore de quoi troubler le cerveau d'un époux à sphère rétrécie.

« Or, si maintenant nous abandonnons ces deux puériles hypothèses, pour en appeler aux jeux de la nature, si capricieuse dans les conformations (10), que penserez-vous de votre persévérance à m'in-

culper ? L'axiome, *il vaut mieux absoudre un coupable que risquer de condamner un innocent*, dicte à l'inclémence même le devoir de borner son acharnement.

« C'est assez m'être expliquée ; en attendant que mes peines éprouvent une diminution, j'aimerai à compter sur la droiture, sur l'honnêteté, sur la noblesse d'ame faite pour les actions d'un homme comme vous, dont le cœur ne saurait être sans esprit. Adieu..... » S.

Quoique Tylord fût singulièrement refroidi par l'absence, le nouvel assaut donné à sa sensibilité n'en eut pas moins d'efficacité. La réclusion volontaire de sa femme l'émut, et l'éloquence d'une démarche si probante, fit épanouir des traits de satisfaction sur sa figure. On va mieux encore apprécier les vœux réciproques de ces deux époux, dans leur correspondance suivie, dont mademoiselle de Saint-Evy me procura l'extrait fidèle.

Réponse de Tylord.

« Je reçois, non sans quelque surprise, Madame, la lettre par laquelle vous m'ap-

prenez votre subite arrivée à Marseille ; où vous et madame votre mère, faisant cause commune, vous avez choisi un couvent pour y demeurer jusqu'à ce qu'il y ait un changement dans ma manière de juger le passé.

« D'abord, commençons par renvoyer à un moment plus opportun, tout ce qu'il y aurait à reprendre sur cette marche irrégulière, inattendue, et faite pour jeter du louche sur la bonté de mon caractère. Intervertissant donc l'ordre de mes idées, je me livrerai avant tout aux explications sollicitées par votre impatience. Peut-être sera-ce m'écarter des règles de la discussion, mais non de celles de mon empressement.

« Nul doute que le système des ames fortes ne soit l'antipode moral de tout préjugé. Le sage sait estimer la vestale coupable devenue épouse vertueuse, quand elle a eu le talent de se restituer à-peu-près l'éclat dont elle brillait avant sa chute. Mais pour atteindre à ce degré de gloire, elle a dû, ce me semble, faire précéder à tout engagement avec un mortel plein de confiance en elle, l'aveu naïf de ses an-

ciennes faiblesses. Si cet aveu n'en a point effrayé l'indulgence, elle devient certaine alors de son affection; si au contraire il en a déconcerté les timides projets, qu'a-t-elle perdu? Rien; un tel homme ne lui convenait point. C'est de la stupidité confirmée sur laquelle aucune vertu n'a d'empire.

« Tout ceci, Madame, n'a nul besoin de commentaire. L'obstiné silence gardé sur vos erreurs, quand il vous importait de les confesser à l'amitié, a trop grièvement humilié ma bonhomie, trop ravalé ma position. En agir autrement, eût fourni à votre probité un courage honorable pour nous deux; car je ne suis pas de ceux qui s'éteignent en vains regrets sur l'effeuillement d'une fleur en elle-même peu signifiante. L'esprit sait pétrir la matière, sans jamais en être subjugué.

« Quant à la lecture de certains écrits hasardés, ou plutôt infiniment trop licencieux, si l'on admet qu'elle invite quelquefois à des écarts muets, il faut avouer aussi que la sécheresse de leur brute modification les rend très-reconnaissables.

« Les femmes sont, dans chaque fa-

mille, le sanctuaire d'une postérité pour laquelle on se passionne, on se sacrifie d'avance. Il le faut pur, ce sanctuaire, sans quoi nulle tranquillité domestique, nulle foi aux conventions sociales, nulle douceur à se transporter vers l'avenir d'une filiation dont la légitimité resterait en problême.

« Deux tendres époux ne doivent avoir que la religion de leur félicité, que la bannière de leur franchise, que le crédit d'une confiance réciproque. Quand de tels principes meuvent leur intelligence, ils n'empruntent aucune argutie à la dissimulation pour signaler leurs sentimens. Fidèles à l'expression ingénue de l'amitié, ils en font la vie de leur attachement. C'est-là tout l'esprit du bonheur, et le seul, Madame, dont je voudrais vous voir faire usage. »

T**.

LETTRE II.

Sophie à Tylord.

Toute prévention est une excroissance d'idée souvent pernicieuse ; tout système, un trophée d'incertitudes retranché sous l'égide des probabilités ; tout préjugé, le signe d'une cécité fatale à l'entendement humain. Mais la vérité, fille du ciel, est le flambeau de la sagesse.

« Je l'ai lue, Monsieur, cette réponse à-la-fois altière et sensible. La plus inique prévention l'a dictée, la plume des préjugés l'a écrite, un système d'amour-propre mal digéré l'a conseillée. Je l'ai lue. Hé bien, quoiqu'elle soit en partie une sorte d'arrêt prononcé contre l'innocence, j'ai la simplicité de glisser sur ce qu'elle renferme d'injuste, et d'y saisir avec avidité tous les témoignages couverts.

« Discuter encore avec vous un point où, en dépit de l'évidence, vous persistez à me soupçonner coupable, ne vous semblerait que l'effet d'une subtilité consommée. Il faut donc, pour aduler le nou-

veau genre d'infaillibilité dont vous vous arrogez le privilége, renoncer à mes titres justificatifs, et faire le plus étrange aveu.

« Comment ne réfléchissez-vous pas que si, par malheur, j'étais forcée de payer un si singulier tribut à la vérité, le cinisme même de ma désobligeance m'élèverait en vous abaissant ?

« L'imagination est une folle ; nos sens, comme notre esprit, ne cessent d'en être dupes. La vôtre vous égare, vous corrompt ; elle vous fait plus appréhender de vous tromper sur l'existence réelle des torts allégués, que sur une fable d'absurdes conjectures. Quelle extravagance !

« Oh, combien il me serait facile, avec moins de candeur que de souplesse, de controuver une imposture de votre goût ! Mais tant de bassesse discorderait avec ma fierté. Je n'irai point, courbée sous la plus servile complaisance, abjurer les élémens de la saine raison. Si vous en écoutez les accens, elle vous dira qu'une femme, avant d'avoir engagé sa foi, n'a pu être soumise à plus de responsabilité qu'une multitude d'hommes dont la licence s'autorise de

mille préjugés créés autrefois dans les orgies des chevaliers errans. La vraie vertu est une; elle est l'héritage infaillible des mortels bien nés : sans cette équitable répartition, il y aurait deux morales, par conséquent une antithèse de façon de penser et de se conduire, capable de désespérer deux sexes formés l'un pour l'autre, et non pour se dissembler. Toute loi, toute convention, toute maxime contraires au sens de la nature, sont de droit grevées de nullité absolue.

« Ce n'est qu'au moment où des nœuds solemnels purifient à jamais deux époux dans la coupelle de leur propre bonheur, qu'ils peuvent s'imposer des obligations réciproques. Le serment consolidateur de leur traité, devient alors la pierre angulaire de l'édifice de leur mutuelle confiance : celui des deux qui le premier y déroge, affranchit l'autre de toute espèce de servitude (11).

« Je tirerais encore une infinité de conséquences de ces principes incontestables, s'il ne me semblait oiseux d'épuiser la matière. Contentons-nous de reconnaître, vous, que l'estime publique m'est fidèle,

moi, que la vôtre me sera précieuse quand l'indulgence vous apprendra comment on doit mériter la mienne.

« Adieu, Monsieur, plus de modestie ne me siérait pas ; on dédaigne trop ceux qui se font pauvres. » S***.

Réponse de Tylord.

« Ce n'est point un pardon que je propose à Sophie, il offenserait trop sa délicatesse ; un oubli, il ressemblerait trop à une grace déguisée ; un éternel silence sur nos anciens démêlés ; oui, voilà ce que j'en veux obtenir.

« De quelque manière que le désordre se présente aux yeux de la philosophie, jamais celle-ci ne permet aux passions haineuses ou déprisantes, d'altérer le cours d'une salutaire modération. Le calmant des distances, l'éponge du tems, la reprise du sang-froid, interposent leur heureuse médiation, quand des vues pacifiques dirigent les partis en opposition momentanée. Alors s'efface le souvenir des averses, des tempêtes qui ont un instant affligé la sensibilité, cette seule vie de l'ame, faite pour

nous élever au-dessus de l'uniformité de nous-mêmes.

« Tout vous invite maintenant à fuir le lieu de votre retraite. Le chérir plus long-tems nous ferait tort à tous deux. Apprenez-moi, Sophie, très-incessamment, que la surveillance de votre réputation ne saurait être confiée à des grilles inventées par la tyrannie pour opprimer la timidité craintive, ou punir la facilité coupable. Toutes mes vieilles opinions désertent mon entendement; les vôtres les en chassent par l'empire de la raison. Soyez bien sûre que je ne nourrirai plus désormais contre vous, contre moi, contre l'amitié, aucun préjugé ennemi de nos plus doux intérêts. Non, non, les nuages de l'ineptie ne décomposeront plus mon cœur. Il s'est tû quand il s'est trouvé seul interrogateur au milieu du silence de vos sentimens. Qu'eussent alors produit de vains discours, sinon l'aveu de l'exiguité de ses droits. A présent il se régénère; de suaves inflexions, fruit de vos aimables qualités, rétablissent sa ferveur primitive, et le replacent à l'aurore de notre intimité.

« Ne doutez pas de mon empressement

à vous revoir : j'ai demandé un congé ; il ne me sera pas refusé, on m'en a donné l'assurance. J'ai aussi celle de la guérison parfaite de mes maux, si votre vive amitié continue de s'en charger.

« Pardonnerez-vous à votre ami un reste de susceptibilité ridicule, et dont il ne peut se défendre, puisqu'il ose vous prier d'éloigner M. de..... de chez vous, si par hazard il retourne à N****. Adieu, ma Sophie, vous triomphez de moi ; c'est mon bonheur qui recommence, etc... »

LETTRE III.

Sophie à Tylord.

La saillie de l'homme extérieur est presque toujours une fausse enseigne. L'œil de l'estime n'en fait nul cas, c'est du dedans seul qu'il s'occupe.

« Félicitez-moi mille fois de vous avoir reconquis ; félicitons-nous de ma victoire. Votre tendresse, mon ami, me vaut en ce moment tous les plaisirs, toutes les délices d'une ame enivrée de contentement. A vous désormais permis de me commander

en despote, d'exercer sur mes actions une censure jalouse; à moi, de m'en réjouir.

« L'amour profondément senti a une surabondance d'élémens soumis à une fermentation continuelle, qui entretient la vie des amans. C'est n'exiger rien de Sophie de lui demander de ne plus revoir M. de .... Privation légère ne fut jamais un sacrifice. Ah! pourquoi, cher Tylord, ne lui ordonnez-vous pas plutôt quelques-uns de ces véritables efforts qui éprouvent le caractère, les goûts innés, même les habitudes vieillies. Avec quelle ardeur ne remplirait-elle pas de si agréables injonctions! Oui, depuis vos derniers aveux, Sophie devenue brûlante de zèle, n'aspire plus qu'à extraire toutes ses volontés des vôtres. C'est pour s'y conformer déjà, qu'elle va abandonner le bienfaisant refuge, d'où la pureté de son tendre attachement a su, malgré la barrière des distances, pénétrer jusqu'à votre sensibilité. Ne lui eût-il rendu que cet important service, elle doit le bénir, le signaler dans les fastes de sa reconnaissance. En attendant, cher Tylord, votre heureux retour, la plaintive Sophie cherchera vainement à tromper ses pénibles ennuis et à croire son existence quelque chose loin de vous. S***. »

Réponse de Tylord.

« Quoi, séduisante Sophie, je pourrai donc goûter encore d'aimables consolations près de vous ! Restituée à la candeur des premières conceptions de vos penchans, vous essayez de jurer votre asservissement scrupuleux à la loi de nos devoirs, si par malheur celle de l'amour cessait de nous être chère. Certes, il est impossible de déployer une adresse plus estimable, plus rassurante.

« Toutefois, tel dit : mon heure est venue, à qui peut-être elle n'arrivera jamais. Est-ce bien enfin la mienne, est-ce celle de votre meilleur ami qui sonne ? Ses espérances ne s'entourent-elles pas de quelques illusions mensongères. Ah ! si la chaleur de vos expressions doit son origine à ce sentiment tout imprégné d'ame, dont la durée agrandit la pensée du cœur, alors la plaie de mes anciennes douleurs, qui furent trop longtemps poignantes, se cicatrisera avec l'unique secours de l'amitié.

« De près, nous étions en guerre ; de loin, nous faisons la paix. La faible raison

humaine est pleine de ces contre-sens énigmatiques : j'en abhorrerais les dislocations fréquentes, si nous étions destinés à essuyer une seconde fois ses effets capricieux.

« Adieu, Sophie, comptez autant sur ma philosophie, sur ma vive tendresse, que je compte sur la religion de vos douces assurances. Adieu, votre meilleur ami jusqu'au tombeau. T. »

LETTRE IV.

Sophie à Tylord.

Notre esprit prend sans s'en apercevoir le pli de nos habitudes et presque toujours celles-ci n'ont que l'instinct de nos passions dominantes.

« La vue seule de la suscription de votre dernière lettre m'a fait tellement tressaillir de joie, que le dedans aurait pu en être jaloux. Venez, mon bien-aimé, venez promptement chercher dans vos paisibles foyers le remède à toutes nos afflictions. Oh, comme mon cœur, depuis que je vous ai retrouvé, humilie mon esprit ! Celui-ci cultivé de bonne heure, vieillissait avec une confiance trop hasardée de lui-même ; l'autre, conservé au contraire dans sa première

naïveté, s'ignorait encore au moment où il s'est donné. Ses inspirations, soyez-en convaincu, jamais ne seront jouées; aucune teinte d'hypocrisie n'en corrompra l'abandon volontaire; il aime, non par fantaisie, par vanité, mais par goût; il sera fidèle, non par crainte, par nullité ou par imitation, mais pour son plus grand intérêt.

« N'examinons plus de quel côté penchèrent des torts déjà oubliés : les avoir eus tous ou n'en avoir eu aucun, est aujourd'hui un de ces passés éteints, dont l'indulgence a déchiré le feuillet de notre histoire. Chacun des deux époux, actuellement dépositaire consciencieux du bonheur de l'autre, doit avoir l'infatigable sollicitude d'en féconder les moindres rapports : tous ont un charme particulier pour qui sait en jouir. Hâtez-vous de rejoindre l'épouse qui vous a dédié son sort, en vous consacrant sa vie et sa tendresse. Adieu, mon adorable ami. S. »

Réponse de Tylord.

« Les lettres des vrais amans, dit J.-J. Rousseau, sont des hymnes. Je commence

à me persuader, chère Sophie, qu'incessamment nous en composerons sans nous en douter. Devais-je m'attendre à une séduction épistolaire de votre part, à ce style apostolique de la vertu, qui provoque l'envie d'imiter en paroles et en actions l'objet aimé!

« Non, jamais aucun artifice n'émanera de l'ame sublime de ma Sophie; jamais elle ne s'abaissera jusqu'à vouloir m'inoculer un sentiment dont elle-même ne serait pas électrisée. Inaccessible à la duplicité, elle dédaignera toujours l'art odieux d'abuser celui qui n'est ni un tyran domestique, ni un époux sottement entiché de ses droits; car, à l'expérience du contraire, elle joint celle de ses pouvoirs sur moi.

« Vous le savez, Dieux immortels! si en m'éloignant des lieux qu'embellissait sa présence, j'emportai avec mes peines d'autres opinions subversives de notre félicité commune, que celles nées d'une tristesse corrosive, voilée du plus profond silence.

« Rien n'obligeant donc ma Sophie à se retrancher dans une sorte d'ingénuité négative, je dois lui déléguer aveuglément le soin de vaincre jusqu'au moindre doute

rebelle, si par surprise un semblable incident tourmentait jamais le zèle de notre amitié.

« Voilà comme je raisonne en me parlant de la moitié de moi-même. Quand je l'aurai revue, quand je l'aurai pressée dans mes bras, ces idées acquerront une toute autre valeur; elles s'étendront, elles deviendront l'ame de nos plus tendres effusions, et la quiétude parfaite de ma Sophie en sera la récompense. Adieu. T. »

LETTRE V.

Sophie à Tylord.

« Enfin je suis la plus heureuse des femmes, depuis, cher Tylord, que je m'attends à vous revoir bientôt près de moi, dépouillé de toutes les préventions, jadis si funestes à notre repos. Vous êtes cette portion de moi-même, sans laquelle l'autre ne peut vivre. L'instant d'une réunion si désirée approche; il sera celui de mon entière résurrection. Jusque-là je soupirerai trop longuement encore mes tristes ennuis. Pardonnez ce murmure de ma louable impatience.

« Il m'est bien doux néanmoins de trans-

porter déjà ma pensée au moment où vous pourrez à loisir sonder les replis de mon ame, et y lire ses titres de propriété sur la vôtre. « La vertu, dit le philosophe que vous avez invoqué, est un état de guerre, et pour y vivre, on a toujours quelques combats à rendre contre soi. » L'orateur génevois veut sans doute nous avertir par-là que la vertu est un effort. Si elle était telle, elle serait à coup sûr contre nature. Or, ce qui a ce défaut ne saurait jamais constituer la véritable vertu ; c'en serait plutôt une des frauduleuses contre-façons, dont il faudrait proscrire l'usage pour la tranquillité des hommes. Quant à moi, Tylord, lorsque je songe à ma manière franche de vous aimer, je suis bien plus tentée encore d'infirmer l'assertion de J.-J. Cet écrivain, occupé de charmer l'oreille de ses lecteurs ou d'en agiter les fibres intellectuelles, se souciait peu d'accroître les connaissances de l'homme instruit. Il s'amusait à retravailler avec goût d'anciennes pensées : semblable en ce point aux compositeurs d'Italie, qui reprennent de vieux opéra oubliés, sur lesquels ils appliquent le vernis d'une nouvelle musique, propre à les ressusciter. C'est un des écrivains

qui m'ont le plus enchanté et le moins converti, même quand je courais en enfant, après l'harmonie des mots, ou après l'étincelle réservée à l'esprit de contradiction. Quicónque a beaucoup lu, beaucoup médité, trouvera mon opinion juste et ne refusera pas de l'accueillir.

« Je vous écris de.....; j'y suis de retour avec ma mère depuis avant-hier ; tout m'y semble reprendre de la grace, de la fraîcheur, un ton plus agréable : le seul espoir de vous y posséder bientôt, est l'auteur de cette magie. Jugez combien y seront bienfaisantes les nuances ingénieuses de notre imperturbable accord. On ne m'y surprendra plus, me disant à moi-même : *Réfroidir ses amis est un tort difficile à réparer, mais sa maîtresse, c'est irréparable.* Sûrs à jamais l'un de l'autre, cet aphorisme sera pour nous dénué d'application ; et l'exemple de Philémon et Beaucis, notre modèle éternel.

« Si ma bien bonne mère voulut s'unir à mes chagrins, elle veut aujourd'hui s'unir également à mes satisfactions. Vous le certifier de sa part, en vous assurant de ses plus tendres affections, c'est déférer à ses

ordres. Partez-donc vîte avec des ailes pour venir faire des heureux ; si j'en avais, vous ne recevriez plus de mes lettres, la main qui les écrit serait posée sur votre cœur ; vous devinez le reste. S. »

Quoique la suite de cette correspondance ne m'ait pas été communiquée, je sus dans le tems que la réunion des deux époux s'était faite avec un égal empressement. Depuis lors, rien n'a suscité la moindre vacillation dans la solidité de leurs aimables habitudes. Madame de Tylord est aujourd'hui révérée de ses sociétés, comme le type des perfections les plus rares. L'éducation mâle et philantropique donnée à ses enfans, augmenterait encore sa considération, si bien supérieure à Julie de Volmar, et non moins faite pour charmer par une ingénue gaité que la naïve Claire, elle pouvait être surpassée en mérite.

Quel allégement pour mes remords, d'avoir acquis la presque certitude que les égaremens même de Sophie ont servi a purifier ses principes, et à l'élever à ce degré d'expérience d'où elle impose à ses entours !

Plusieurs seront tentés de se récrier sur le peu de vraisemblance qu'une jeune femme, déviée d'abord en secret par l'impériosité de ses premiers goûts, puisse ensuite corriger aussi facilement leur impression, et devenir avec une sorte d'esprit, fanatique de ses devoirs. En effet, cette assez brusque transition des erreurs à une conduite géométrique et sage, semble comporter quelque chose d'extraordinaire; mais la défiance du lecteur s'évanouira bientôt, si on lui apprend que Sophie, à l'occasion de son nouvel état, répétait souvent à mademoiselle de Saint-Evy, que lorsqu'on a eu la faiblesse d'engager à jamais sa foi, sans consulter ses véritables inclinations, il faut savoir justifier cet acte irréfléchi par des dehors raisonnés, et toujours louangeurs de la position où l'on s'est mise. Imbue de cette maxime, elle se naturalisa peu-à-peu avec le rôle utile à ses intérêts, et finit par aimer sincèrement son époux.

Après une telle aventure, je ne voulus plus reparaître dans un pays où ma présence eût infailliblement causé quelque nouveau schisme nuisible au repos des

deux époux. Le bonheur d'autrui, ne l'oublions jamais, est une espèce d'arche sacrée que le moindre contact de la subornation ne saurait souiller sans crime. Indépendamment de ma croyance à cette vérité, assez sévère pour devoir contenir l'élan d'une tête peu assise, mais non déréglée, j'étais influencé par un autre motif tout aussi déterminant. Je connaissais l'énergie, la fermeté de Sophie : armée de ses résolutions invincibles, c'eût été trop inconsidéré de vouloir chercher à les affaiblir. Il était beaucoup mieux de me retirer en paix ; je le fis.

Quoiqu'à cette époque, deux cents lieues d'intervalle me séparassent du midi de la France, je ne perdis pas entièrement de vue le sort des deux cousines. Mademoiselle de Saint-Evy me fit part quelque tems après, de son mariage avec M. de P*****, dont le caractère jovial, la bonté des procédés, la fortune considérable, n'ont pas peu contribué à rendre leur union comparable à quelques-unes de celles souvent citées parmi les gens de bien.

Le lecteur a dû facilement se convaincre par la série de faits offerts jusqu'à présent

à sa curiosité, que ce n'est ni dans les garnisons, ni dans les lieux où des militaires dissipent leurs trop longs loisirs aux dépens de la fragile innocence, qu'il faut aller choisir l'*Eve* de sa postérité.

Nulle part le dialecte persuasif des hommes dont la galanterie est l'unique métier, n'est mieux parlé que dans les repaires de guerriers. Là, les femmes ont une imagination si singulièrement remuée par le concours des objets, qu'elle est presque toujours leur premier amant secret, celui dont les attentats silencieux préparent les voies à des jouissances moins équivoques. Là aussi, mainte beauté exercée, y professe les grâces de l'indécence avec une sorte d'effronterie autorisée par des succès constans. Il en est même quelques-unes à masque levé, dont la dépravation y fronde toutes les convenances. Celles-là, sans doute, seraient peu dangereuses si leur exemple n'en pervertissait d'autres ; car l'effet contagieux de l'imitation se propage en baissant toujours de principes chaque fois. Une des femmes de ce genre dont le messalinisme étonne encore bien des gens, c'est madame de G****.

Roulée par le torrent de ses propres écarts, elle copie exactement le cinisme de Ninon, sans en avoir néanmoins ni le ton ni l'esprit. Toutes ses matinées sont employées à écrire des lettres passionnées à vingt absens, qu'elle suppose convaincus de l'avoir fixée. Si par hasard l'amant de jour la surprend expédiant son courrier, elle en détourne les soupçons, en s'écriant soudain : « Bon Dieu, N****, quel service vous me rendez, de m'interrompre un moment! Voyez la quantité de lettres d'affaires dont je suis accablée : n'est-ce pas, au vrai, du plomb jeté sur les roses de mon existence? » Puis souriant, elle lui tend une main fatiguée; il la baise, et aussitôt elle réitère pour la millième fois à cet ami, qui n'est pas sa dupe, la promesse de lui être à jamais fidèle.

Plaisante fidélité que celle de madame de G**** ! Un soir elle rencontre chez la présidente de Bec****e, un nommé B*******, aide-major du régiment de Harcourt cavalerie : elle ne le connaît pas; n'importe, elle s'en approche insensiblement, engage la conversation avec lui, et finit par l'inviter à s'asseoir près d'elle à souper. Le

jeune homme, flatté d'une avance si positive, y répond avec le langage de l'empressement. L'on annonce qu'on a servi : B******* offre le bras à sa conquête, passe avec elle des premiers, et se place selon l'ordre donné.

Quand un jeune cavalier est assis à côté d'une jolie femme, peut-il consentir à laisser paralyser tant de bonheur, à moins d'en accuser sa pénible insuffisance? B***** cause donc avec gaité; ses idées, quoique sans suite, ont un négligé qui les fait valoir; d'ailleurs, on lui sait gré d'ébaucher des perspectives, et c'est déjà beaucoup; que dis-je? les réponses de madame de G**** sont à-peu-près du même ton. Un air de réserve enveloppe cependant quelques aperçus trop précoces; mais cette contenance change bientôt. Le dialogue devient si animé, les deux interlocuteurs s'émancipent à tel point, qu'ils nouent par un embranchement de questions prématurées, leurs esprits légers, et donnent à l'imposture de leurs attentions réciproques, l'agréable nuance de leurs vœux indiscrets. L'envie de se plaire l'un à l'autre, les obligeant de pelotter ainsi en attendant partie, ils se

livrent sans y penser à la licence des cœurs assortis. On les regarde, on les surprend très-occupés d'eux, ignorant même qu'ils s'affichent. Mais que leur fait, au bout du compte, la glose des observateurs ? leur roman file, il n'est interrompu que parce qu'on se lève de table. La société commence alors à se dissoudre peu-à-peu en détail; et quoique les deux nouveaux amans soient des plus tardifs à s'évader, ils n'emportent chacun que le blanc-seing de l'espérance.

Le lendemain, madame de G*** passant en voiture sous les fenêtres de B******, arrête pour envoyer demander s'il aurait la complaisance de l'accompagner chez madame de M****, sa mère. Cet officier ne répond pas, il descend, il se précipite, il est en voiture auprès d'elle, avant d'avoir écouté la fin du message. Tant de zèle lui vaut d'interminables remercimens, auxquels il riposte avec toute la confiance de son bonheur. Huit minutes, trouvées longues, suffisent à la visite indiquée, ensuite on se rabat chez la pressante conductrice.

Elle est presqu'une seconde Putiphar; mais non lui un second Joseph : aucun manteau d'abandonné. Cette séance, improvisée

comme par hasard, s'ouvre par les tâtonnemens de l'irrésolution, suivis du trouble des demi-vouloirs. Tout ce qui rehausse le charme d'une résistance, conçue avec finesse, succède promptement à ce début artificieux; rien n'en contrarie la marche rapide; et l'on arrive au dénouement de la pièce, chose remarquable, sans avoir violé la règle des trois unités, d'action, de tems et de lieu. Quoi, sitôt? Oui. Madame de G****. un peu honteuse de la célérité avec laquelle les acteurs ont débité leur rôle, essaie envain de louer son opiniâtre défense. B*******. ne lui conteste rien; mais s'énonçant en vainqueur, il s'écrie: « Plus courte ou plus longue, elle eût été le comble du ridicule: les dieux ne nous accordent que le loisir de brûler l'un pour l'autre d'une ardeur éternelle. »

Chab****, l'amant en titre, était depuis trois jours à la campagne: depuis trois jours, y pensait-il? Quel siècle d'abstinence pour la vertueuse beauté dont il nourrissait la flamme! Mais que va-t-il devenir quand il saura..... Oh! il ne saura rien du tout. B******* est la discrétion même: d'ailleurs ils se connaissent d'ancienne date; liés autre-

fois en Flandres de plaisirs et de goûts, ils papillonnaient alors, comme aujourd'hui, autour des belles, sans se laisser fixer par aucune. Soyons donc sans inquiétudes sur le sort des deux amis.

En effet, cinq jours après, ils se rencontrent à la comédie. Grande surprise et douce joie réciproquement de s'y revoir. « Je vous cherche depuis mon arrivée ici, dit B****** à Chab***. — Si je n'eusse été forcé de m'absenter le lendemain de celle de votre régiment, j'aurais, mon cher, lutté avec vous de témoignages empressés ; vous n'en doutez surement pas. Puisque nous sommes réunis, nous ferons, je l'espère, communauté de folies aimables ; disposez de moi à votre ordinaire : je m'offre de vous mener dans les meilleures maisons de la ville, et d'abord chez la marquise de G**** sur laquelle j'ai quelque influence. Elle est charmante : un ange n'a pas plus d'esprit. L'avez-vous déjà aperçue quelque part ? — Oui, un instant chez la présidente de Bec***e — Ah ! fort bien : avez vous envie de souper ce soir avec elle ? — Souper, ce serait trop délicieux ! — Vous verrez la réception qu'elle vous fera. — Sous vos auspices, le

moyen de n'en pas éprouver d'agréables !

Au sortir du spectacle, les deux amis se rendent chez l'adroite perfide. Chab**** lui présente B*******; celui-ci s'incline dans le sens d'une première visite, et lui fait un signe aisément compris. A l'air de ne pas le connaître, madame G**** ajoute le semblant d'être ravie de le recevoir en qualité d'ami de Chab****, d'où mille honnêtetés, suivies de l'invitation pressante de passer avec lui la soirée chez elle. Il l'accepte.

Le trio s'égaie progressivement au milieu d'une dissertation sur l'épicurisme des la Fare, des Chaulieu, de ces modernes Anacréons, si difficiles à imiter. Le luxe des idées voluptueuses déploie alors sa gaze; bientôt maint objet en réclame quelque pli, bientôt aussi mille nudités se sauvent sous les transparences qui multiplient leur valeur. Pendant que les heures s'écoulent avec tant d'agrément, minuit sonne à la pendule. « Quoi, déjà si tard, sécrie Chab**** ! » Hélas ! oui, réplique B*******, le tems fuit ici plus vite qu'ailleurs. A ces mots, feignant de croire sa présence indiscrète, il se lève, prend congé, et s'en va.

Moment d'un tête-à-tête importun, com-

bien souvent êtes vous le désespoir d'une infidèle ! La marquise s'efforce à trouver des raisons pour éconduire Chab****, dont la présence est une contrariété : mais tantôt il contrefait la sourde oreille, tantôt il en appelle à ses privilèges particuliers. Le va-et-vient de cette singulière contestation altère le sang-froid des esprits, l'humeur les gagne. La marquise veut s'enfermer dans son cabinet ; Chab**** s'y oppose : elle s'en venge par des épigrammes et un ris moqueur ; il méprise ce flux de paroles, son obstination défie les obstacles d'attiédir ses volontés. La marquise, fatiguée de ce trop long débat, en obtient subitement la fin, par l'aveu que B*******, réfugié dans le boudoir d'à coté, d'où il ne doit rien perdre de leur interminable discussion, s'y morfond d'ennui. A cette étrange confidence, Chab**** prend son chapeau, sa canne, et se sauve en courant comme si des alguazils le poursuivaient.

Dès que B******* a la possibilité de remplir ses fonctions de maître du palais où respire son héroïne, il la félicite sur son adresse et sur la déception de l'amant expulsé. « Ne nous en occupons plus, lui dit-elle, profi-

tons des instans pour ériger un temple à notre bonheur; vous en serez le grand-prêtre, et moi.... « Et vous la divinité, ajouta B*******.

Laissons les construire ce temple merveilleux, où B******* saura bien faire fumer l'encens d'une foi hypocrite. Car, il est comme ce jésuite qui, après avoir échappé aux bûchers qu'on lui préparait au Japon pour cause de religion, répondit à un de ses amis, trop ardent à le blâmer d'avoir couru le risque de mourir : « Ah! tu ne parlerais pas de la sorte, si tu pouvais concevoir le plaisir qu'on goûte à persuader aux autres, ce que souvent l'on ne croit pas soi-même. »

Le jour d'après, Chab**** vint congratuler son heureux rival sur les résultats de la facétie de la veille, et l'exhorter à tirer parti de sa propre expérience. « Mon ami, lui répliqua B*******, c'est un vrai tour de maraudeur, ne vous en fâchez pas : je ne redoute aucune catastrophe, même celle des restitutions. Réclamez-vous votre poule; je vous la rends. Chose acquise sans peine, se perd sans regret. — N'imitez donc pas, cher B*******, les amplificateurs de collége;

ils donnent les noms les plus brillans aux choses les plus ignobles. Jamais poule n'eut autant de coqs que celle dont je vous cède avec joie l'entière propriété.

B******* fut chargé de la remonte de son régiment. Avant de partir pour la Normandie, il crut devoir essayer de fixer son inconstante maîtresse par le sceau des sermens. Mais serment de femme galante, serment de joueur, serment d'ivrogne, serment de prodigue, serment d'ambitieux ne furent jamais que le cliquetis de la parole. Sur quoi donc tabler dans cette courte vie, où tout est intrigue, agiotage, charlatanisme, dissimulation, cupidité, duperie, etc. etc. Hélas! presque sur rien, à moins que nos songes ne soient des réalités.

La marquise, sur la demande de B*******, lui fit un billet semblable à celui que Ninon remit à la Châtre ; on y lisait :

> « Foi d'amante brûlant d'amour, je jure d'être
> « fidèle à B****** pendant son absence. S'il
> « m'arrive de fausser un si doux engagement,
> « je lui permets de me diffamer, en publiant cet
> « écrit. »

Laïs, toute affranchie qu'elle était de préjugés, n'eût jamais consenti à compromettre

sa fierté, en provoquant l'usage de pareilles armes fournies contr'elle. Mais la marquise, partisane outrée des variations sensuelles, eut à peine recouvré une liberté passagère, qu'elle considéra le billet fait à son adorateur, comme une véritable extorsion, surprise à sa simplicité. Bientôt un nouvel objet, saisi dans ses rêts toujours tendus, devint l'occasion de mainte glose. B******* en rit de loin, et envoya à son successeur le billet de l'infidèle, avec un endossement original par la forme et le fond. L'oisiveté des cercles releva cette maligne plaisanterie; par-tout on en jasa librement. Quelques-uns même disaient : pourquoi cette femme corrompue ne va-t-elle pas demeurer au Calicut? là du moins elle aurait un harem d'hommes, et son matériel s'y nourrirait de jouissances autorisées par l'usage du pays. [1]

[1] On a vu à Landau une femme non moins galante que celle dont nous parlons; elle était fille du lieutenant de roi d'alors. De jeunes officiers de la garnison ayant eu à se plaindre de ses infidélités, trouvèrent plaisant de faire mettre une lettre à la poste de Strasbourg pour son père. L'intérieur était en blanc, mais la suscription portait : A M. de ....., comman-

Telles sont beaucoup trop souvent les suites du relâchement de nos mœurs actuelles. Il faudrait, pour obvier au mal, les refondre en entier ou les faire rétrograder au tems de la chevalerie. Alors, on verrait les femmes se respecter davantage, les hommes reprendre le ton noble de l'antique courtoisie française, et s'intituler les défenseurs d'un sexe aimable, souvent persécuté à tort. Mais cette religion des preux a eu un si terrible frondeur dans Miguel Cervantes, qu'on n'oserait peut-être en ressusciter les dogmes, de peur qu'on ne comparât tout chevalier au héros de la Manche, et toute beauté préconisée à la robuste Dulcinée du Toboso.

dant de Landau, *beau-père général de l'infanterie française.*

NOTES

DU LIVRE V.

(1) Tout le sud occidental de la France, où Henri IV passa sa jeunesse, se le rappelle encore, comme la Grèce se rappelait Hercule; la Calédonie [1], Ossian; la Swérige ou Suède, Odin. Sous le ministère de Colbert, les habitans de Pau voulurent ériger une statue à Henri. Colbert, auquel ils en demandèrent la permission, leur écrivit que puisqu'ils avaient des fonds pour cet objet, il serait plus opportun de les employer à un monument consacré à la gloire du monarque régnant. Les béarnais, regardant ce conseil comme le synonyme d'un ordre tacite, érigèrent une statue à Louis XIV, avec cette inscription au-dessous : *Voici le petit-fils de notre grand Henri.*

(2) On ne s'imaginerait jamais, dit un écrivain estimable, que *fouler les étoiles aux pieds*, renferme l'idée d'un *grand bonheur*. Pour exprimer un doute, on se rendrait sûrement inintelligible par une image d'*eau suspendue*. Ces sortes de locutions étaient cependant très-familières aux latins. On désignait à Rome un ignorant, un imbécille ou quel-

[1] Ce pays s'appelait anciennement encore *Cœeldock*. C'est de là que vient le nom *calédonien*, usité chez les romains. La langue des écossais était le *cœelic* ou *galic*. (Busching, t. 13, p. 459.)

qu'un pour lequel on avait un grand mépris, par ces mots : *asinus ad lyram,* un âne qui écoute le son d'une lyre. Ils étaient aussi passés en Grèce et y avaient la même signification. Porter envie à une personne, *morem gerere alicui,* ne saurait être compris en français, si l'on se bornait à le traduire mot à mot par *porter la coutume à quelqu'un,* observe du Marsais. Qui croirait aussi qu'à Athènes, *tableau de fleurs* signifiât vulgairement les sociétés où la jeunesse des deux sexes passait les jours et les nuits dans les fêtes et la débauche.

(3) Le père Hardouin soutenait que presque tous les auteurs profanes avaient péri dans le naufrage des lettres, et que la plupart des ouvrages que nous avons sous les noms d'Homère, d'Anacréon, de Cicéron, etc., avaient été composés dans le douzième siècle par une société d'athées.

Quelques critiques ont douté qu'il y ait jamais eu un Homère. Cette pensée, dit Saint-Aubin, leur est venue de ce que l'Iliade et l'Odyssée sont des chansons détachées : ce qui fit donner à ces poëmes le nom de *rapsodies.* — Rapsodies en grec signifie des chansons cousues. On nommait *rapsodes* ceux qui les chantaient.

(4) Selon Hérodote, Strabon et Pline, les premiers écrits en prose parurent en Grèce six cents ans avant l'ère vulgaire : on en fut redevable à Cadmus de Milet et à Phérécide de Scyros. Appius, l'aveugle, qui vivait environ trois siècles après Cadmus, fut le premier qui, chez les romains, employa la prose dans ses ouvrages, et la fit connaitre à ses conci-

toyens. Les gaulois n'adoptèrent l'usage de la prose dans leurs écrits qu'environ deux siècles avant J. C., après avoir reçu de Marseille et d'Italie des instructions propres à agrandir leurs connaissances.

(5) L'éloquence de la chaire a quelquefois de singuliers mouvemens. D'Arnaud dit : « Quand un missionnaire veut frapper les esprits, voici le tableau « qu'il expose : au premier coup-d'œil il paraîtra « ridicule; au second, il sera sublime et remplira « l'ame d'une image imposante.

« Il y a dans l'enfer une grande pendule dont le « faîte se perd dans l'immensité de l'espace, et les « extrémités dans un abyme sans fond : auprès de « cette pendule est un démon qui a les yeux toujours « attachés sur le cadran : les damnés se lèvent tous « à-la-fois du milieu d'un vaste étang de flammes, et « demandent d'une voix gémissante : Quelle heure « est-il ? quelle heure est-il ? — L'éternité ! leur ré« pond ce démon.... l'éternité !.... Et aussitôt tous « ces malheureux se replongent avec des rugisse« mens et disparaissent dans ce lac de feu pour repa« raître encore. »

(6) Voici comme s'exprime Leibnitz dans sa cinquième lettre à M. Bourguet, t. 6, part. 1, p. 213 :

« Je crois que notre globe a été autrefois dans un état semblable à celui d'une montagne ardente ; c'est alors que les minéraux qui se découvrent aujourd'hui, et qu'on peut imiter dans nos fourneaux, ont été formés. »

« Les rochers, qui sont, pour ainsi dire, les ossemens de la terre, sont des *scoriæ* ou vitrifications

pulvérisées par le mouvement. L'eau de la mer est comme un *oleum per deliquium*, fait par le réfroidissement après la calcination. Voilà trois matières très-étendues sur la superficie de notre globe, savoir, la mer, les rochers et le sable expliqués assez naturellement par le feu, dont il ne sera pas facile de rendre raison par une autre hypothèse. Cette eau a couvert un jour tout le globe, et y a causé bien des changemens avant le déluge de Noé. Je penche donc assez vers le sentiment de Descartes, qui juge que notre terre a été autrefois une étoile fixe, ou, vers le mien, qu'elle pourrait avoir été une pierre fondue, ou une grande macule jetée hors du soleil, dans lequel elle tâche toujours de retomber. »

(7) Si Sophie eût à cette époque connu Lacépède, elle n'eût pas manqué d'ajouter à ses observations, que ce disciple de Buffon surpasse à bien des égards son maître, particulièrement pour la véracité et la plus sévère exactitude. Elle aurait en même tems reproché à ce digne continuateur de l'histoire naturelle, de balancer ses grandes lumières par une trop rare modestie. « Les gens d'esprit, dit J. J. Rousseau, se mettent toujours à leur place, la modestie chez eux est toujours fausseté. » Chez Lacépède elle est une réticence honorable qui retarde sa marche en le diminuant trop à ses propres yeux. Buffon, vers les derniers tems de sa vie, le consultait sur ses ouvrages : il ne les livrait à l'impression qu'après en avoir recueilli les observations. C'était un de ses élèves dans lesquels il soupçonnait le plus de moyens pour perfectionner l'histoire naturelle, personne en Europe

n'étant meilleur zoologue. Platon, dans un autre sens, jugea de même d'Aristote. Mais Aristote, changeant tout-à-coup de principes, éleva à côté de l'académie de son instituteur, une école de controverse; il devint infidèle sans néanmoins cesser d'admirer, même au sein du lycée, les causes de son infidélité. Lacépède ne l'imitera pas, sa célébrité le privera toujours du besoin de faire ressortir ses talens par une antithèse d'opinion.

(8) J. J. Rousseau aimait beaucoup à lire des voyages. Il écrivit le 21 février 1764, à Pankoucke : « Tout ouvrage de raisonnement m'ennuie à la mort; « des romans ou des voyages, voilà désormais ce que « je puis souffrir. »

(9) Sous Charles IX, on faisait dire aux soldats la prière du matin et celle du soir. On les menait en règle à la messe fêtes et dimanches. Ils récitaient à midi l'*Angelus*, et tous les jours à une heure après minuit, on battait un appel pour les éveiller, afin qu'ils élevassent leur ame à Dieu.

(10) Les caprices de certaines conformations secrètes du corps humain, varient à l'infini. En voici une singulière.

Il existe, dit-on, à Florence une femme jeune et jolie, qui, après deux années de mariage, ignorait encore les béatitudes annexées aux douceurs de ce sacrement. Un os indiscret, trop singulièrement fixé, causait cette privation. Son mari invoqua le secours de l'art de la Peyronie. Elle garda le silence jusqu'au moment où parut un élève du célèbre frère *Cosme*, armé de scalpels et d'une scie. A l'aspect de ce redoutable

appareil, elle s'écria : « Je vois très-clairement que les opérateurs sont gagnés par mon mari ; il me semble juste de les lui renvoyer, il en devinera la raison. Quand mon valet-de-chambre arrange les candélabres de mon salon, si par hasard les bougies se trouvent trop disproportionnées d'une manière ou d'autre, ce sont toujours elles qui en souffrent et jamais les candélabres. »

(11) « Si vous êtes sans péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien ; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire enfermer et de m'emparer de votre fortune. En fait de justice, les choses doivent être égales. » (Voltaire, *Dict. Phil.*, t. 36, p. 100, édit. de Kell, in-8.°) Voilà ce que bien souvent pourrait répondre la femme adultère ; à plus forte raison celle qui, avant son mariage et non depuis, s'est livrée à quelques faiblesses.

LIVRE VI.

Nul repos ! toujours courir, toujours changer de place ; rien de fixe : tourmens d'affaires, de situation, d'intérêt, d'état ; ne savoir où sera notre dernier gîte : ô démence humaine !....

Ainsi parlait seul, en cheminant à pied, un homme âgé, derrière lequel je marchais à la distance de quelques pas. Je m'en approchai, et lui dis : Bon vieillard, d'où vous vient la sombre mélancolie dont vous faites retentir les plaintes ? — Jeune homme, qui paraissez voyager comme moi, me répliqua-t-il, quand vous aurez de même erré pendant soixante ans sans nul avantage, sans avoir pu saisir une des ramifications du bonheur, idée abstraite, vous gémirez probablement à votre tour sur le triste don que vous firent les dieux en vous dispensant *la vie*. — Vous souffrez. Quelle est donc votre profession ? — Question d'esclave. — Pourquoi ? — Parce que celui qui la fait ne saurait ignorer qu'avec l'idée de profession se lie celle de servi-

tude ; toute profession comportant l'absolue nécessité d'engager son indépendance naturelle, moyennant une rétribution ou un salaire quelconque. Aussi, depuis long-tems, n'en exercé-je plus aucune, à moins que vous ne donniez ce nom même à l'art du cultivateur. Mais travailler ses terres, soigner son bien, sa maison, sa famille, son propre individu, tout cela est loin d'en être une particulière ; c'est se plier à sa destinée. — Avez-vous toujours vécu de la sorte ? — Hélas ! non ; il fut un tems où je me louai pour tuer des hommes. — Pour tuer des hommes ! — Oui, sans doute, puisque je m'enrôlai sous les drapeaux de Mars ; je crus même alors devoir m'honorer de ma vocation. — Vous ne vous trompiez pas ; c'est sans contredit la plus belle de toutes. — Peut-être.... Le service, école de l'obéissance la plus passive, altère souvent les vertus innées de l'homme, en le forçant de composer avec son propre cœur, dans mille circonstances où il serait bon s'il suivait le premier mouvement de ses penchans. — Voilà bien le revers de la médaille : mais ne comptez-vous pour rien la gloire ? — La gloire !

En célébrer l'éclat, n'est-ce pas afficher l'unique moyen de s'étourdir sur ce qu'elle a coûté? .... — Je ne suis nullement de force à raisonner avec vous. — Si, parce qu'il ne faut pas raisonner; il suffit de juger sainement des objets. J'ai beaucoup vu, moi; voilà pourquoi je suis dégoûté à jamais des sottises pompeuses. Que de recherches stériles n'ai-je pas faites pour acquérir la science de ma misère! Ah! c'est en épuisant la coupe de l'expérience, qu'on s'éteint peu-à-peu sans espoir de se reprendre nulle part. Semblable à la feuille poussée, morcelée par des vents orageux, qui n'offre aucun vestige au bout de sa course involontaire, les années d'un soldat s'éparpillent sans lui laisser la faculté, durant sa pénible carrière, de consolider une seule amitié réelle. Moral, physique, tout s'use en lui sous la lime des objets de rencontre. Il est achevé quand, sur le déclin de ses jours, il se rabat vers le chaume paternel. Ainsi s'enfuit la vie des faibles mortels, comme le vin à travers les douves d'un tonneau qu'aucun ouvrier ne saurait calfater. Cependant, quelque chavirante que soit la

nacelle avec laquelle on vogue sur le fleuve des routines, la gouverner à propos est une habileté non moins utile que celle de savoir apprivoiser ses peines pour qu'elles ne deviennent pas douleurs. Mais la science de nos véritables besoins est une des plus négligées; les hommes la méprisent.

Dites-moi, Monsieur, allez-vous loin? — Non, je me promène : le régiment où je sers, arrivé d'hier au bourg voisin, y séjourne; j'en profite pour reconnaître les environs. Et vous, respectable Nestor, vers quel lieu se dirigent vos pas? — Je vais visiter une famille indigente, dont je suis l'unique appui. Elle demeure à trois milles d'ici, dans une de mes métairies : quand mes sollicitudes parviennent à en diminuer les maux, je jouis jusqu'à l'attendrissement. — Ah! comme c'est bien sentir le bonheur d'autrui! — Son bonheur, non; ses peines, oui. A quatre-vingt-deux ans j'ignore encore ce qu'on entend par le mot *bonheur*. Beaucoup de gens prennent une longue série de plaisirs ou de jouissances éphémères pour le bonheur, et confondent ainsi les voluptés des sens avec

celles de l'ame. Cette erreur si commune, si grossière, ne peut se légitimer. Le vrai bonheur est, selon ma pensée, tout de sentiment; il fait partie du domaine exclusif de notre entendement. Les plaisirs, les jouissances vulgaires sont au contraire une dépendance des seules sensations de la matière animée : leur échelle n'a guères plus de latitude pour l'homme que pour la brute. Aussi mille plaisirs, mais peu de bonheur, quoique par-tout on coure après.... Il faut en finir là. Dogmatiser plus longtems dans le genre de *Sextus Empiricus*, ne me va plus. Je laisse maintenant à chacun la séduction de son rêve. D'ailleurs, il ne me conviendrait pas de tourmenter le vôtre. Obligé par état de disperser vos goûts, de n'avoir d'autre caractère que celui de vos intérêts, de ne jamais vous roidir contre les arrêts de la nécessité, ce serait vous servir mal si l'on vous conseillait de ne pas suivre la pente de votre sort. Adieu, estimable jeune homme; si ces faibles réflexions ont pu vous plaire, je remercierai le ciel de ma rencontre d'aujourd'hui. — Sage vieillard, dont les accens m'ont pénétré, vous me faites vive-

ment regretter de ne pouvoir vous accompagner plus loin.

En rétrogradant sur mes pas, je me disais : Cet homme n'était point là fortuitement. La Providence l'a sûrement envoyé pour m'apprendre à me défier de moi-même. Que de lumières dans ses discours ! Quatre-vingt-deux ans, et n'oser presque rien affirmer, et n'avoir que le trouble des incertitudes ! Il a eu raison de m'exiler dans mon propre sort. Nos actions ont une filiation inévitable, un engrenage mystérieux, autant dignes de notre curiosité, que si nous étions étrangers à nous-mêmes. Nous croissons ou diminuons au moral, comme les plantes acquièrent ou perdent au physique ; le tout dépend de l'éducation. Heureusement, m'ajoutais-je, que j'ai su vaincre de bonne heure mon amour propre, mes penchans les plus opiniâtres, presque toutes mes principales aversions. Si donc l'adversité me poursuit, ma résignation, mon heureuse souplesse en amolliront les traits. Mais puisque je voyage, continuons ma relation.

Rien au monde n'est plus fastidieux qu'une longue route faite au pas d'un grand

et lourd cheval d'escadron. On est si mal à l'aise quand on chemine de la sorte un mois entier ! que d'humeur on en a ! l'on est tenté de bouder soi et les autres. Enfin, partis le 10 décembre du fond de la Gascogne, nous arrivâmes le 12 de janvier à Ha***haus, que nous autres velches, grace à notre facilité d'estropier ou de franciser les noms propres, appelons H*****.

Le jour où le régiment y entra, toutes les femmes étaient dans une attente franchement annoncée : elles y garnissaient les fenêtres, lorgnaient, toisaient des pieds à la tête chaque officier défilant devant elles; et par cette occupation, suivie de gestes de surprise ou de regards significatifs, elles engageaient à soupçonner que chacune posait déjà *in petto*, le numéro de ses goûts sur celui de nous cru capable d'en être le juste appréciateur. Tels sont les faciles usages de la coquetterie, dans ces villes closes de remparts, où la beauté prend aujourd'hui le deuil et s'afflige de la perte d'un amant adoré, tout en formant le projet de s'en consoler demain avec un nouvel Adonis.

Après avoir mis pied à terre et reconnu

nos logemens, nous priâmes le major de la place de nous désigner les visites obligées. Non-seulement il eut la complaisance d'en dresser la liste, mais il voulut être notre conducteur.

Divers glossateurs habitués à vivre des rognures de la médisance, nous avaient adressé à C****, lors de notre passage, le signalement des plus jolies femmes de H*****. Quoique leur chronique scandaleuse approchât un peu de la calomnie, les réputations y étaient néanmoins assez bien tracées pour nous éviter de fausses démarches et nous mettre à même, dans le cours de nos premières visites, de semer nos prétentions avec quelque discernement.

Il est bien des choses où l'on risque, en voulant trop les accélérer, de dilapider ses soins, son ambition, même sa fortune. C'est presque un talent de savoir demeurer debout au milieu d'un essaim de broncheurs, devenus tels à force de jouer à la hausse ou à la baisse des événemens, dont ils tournent la roue. Je n'en avais pas assez la conviction, quand par fatalité, en voyant la baronne de Noder, je m'avisai de la croire digne de mes hommages. Plus de tact, de

prévision, moins de célérité, d'empressement, m'eussent préservé d'elle. Le *hâte-toi lentement* du sage, fut cette fois un peu trop négligé de ma part.

Au reste, grande, bien faite, jolie, vingt-quatre ans, de l'esprit; mais aigre, altière, pétrie d'orgueil: telle était sa robuste constitution. A la voir, vous l'eussiez crue facile, et à l'entendre, la vertu. Une santé de Jeanne d'Arc, jointe à l'absence d'un certain usage du monde, nourrissait en elle ce contraste frappant.

Deux versions couraient sur son compte. L'une la représentait surprise par son mari au moment où, en timorée pénitente, elle adoucissait l'austérité des vœux de son jeune confesseur; ce qui, malgré une excessive tolérance, avait porté le nouveau Vulcain à la renvoyer dans sa famille (1). L'autre attribuait la mésintelligence des deux époux à l'incompatibilité de leurs caractères. Monsieur était joueur, chasseur, buveur, livré à des penchans ignobles; madame, dissimulée, galante, irascible et prude. Habitudes de part et d'autre inconciliables.

Depuis leur séparation, la femme lançait contre son mari force diatribes véhémentes

où les probabilités s'accouplaient avec les plus graves inculpations. Celui-ci s'en vengeait par un abandon total, très-mortifiant pour l'amour-propre de l'infidèle. Les choses en étaient là, quand un jour elle entreprit devant sa mère, madame de Lurzi, de me dépeindre sa malheureuse situation. J'écoutai ses doléances avec un calme imitant le suffrage. Madame de Lurzi, me croyant ébranlé par les plaintes de sa fille, en improuva la modération, et chargea son gendre de tous les torts imaginables. Elle eut en même tems soin de livrer la publication de cette apologie à ma sagacité, dont elle invoqua la justesse, et à la bonté de mon ame qui, selon elle, devait se complaire à promulguer les titres de l'innocence.

Ordinairement les gluaux de la flatterie n'attrappent que les orgueilleux ou les sots. Ce beau préambule des prétendues qualités de madame de Noder, toujours surveillée par sa mère avec une rigueur qui effaçait tacitement ce qu'elle en disait de bien, ne me séduisit pas. Mais pour échapper à tant d'exigence, j'adoptai les manières souples de l'homme étranger, toujours plus em-

pressé de se façonner au tic des acteurs principaux de chaque société, qu'à partager leur inconséquence.

Il y avait une sorte d'aménité à déployer ce genre liant envers madame de Lurzi, vieille dévote dont la tournure grotesque, le ton de mégère, l'humeur pie-grièche n'étaient rien moins que supportables (2). Il est vrai qu'Ambroisine, sa seconde fille, compensait une partie de ces défauts par une douceur expansive et le charme des complaisances. D'un autre côté, le père de celle-ci, second fréé-port, était bon, obligeant, et le moins défiant des humains : ses actions, toujours loyales, appelaient l'indulgence sur l'obliquité de celles de sa femme. Apôtre déclaré de la chasteté, il croyait toutes les belles autant de Lucrèces. Sa conscience, pure comme le ciel, n'admettait pas de jugement plus sévère, aussi dormait-il en paix. Heureux époux ! heureux père ! jamais il ne connut sur ce point délicat l'opinion d'une certaine duchesse de Chevreuse, célèbre au tems de la fronde par la turbulence de son esprit, ses intrigues politiques, et son incrédulité sur la vertu des femmes.



L'ensemble de cette famille, comme on vient de le voir, n'offrait rien d'attrayant; mais la baronne de Noder, douée d'une gaîté de tempérament assez piquante, amusait mes loisirs, en me faisant deviner une partie de ses projets ultérieurs; son air de vestale, mêlé aux essais légers, aux adroites variantes de ses vœux concentrés, fixaient mon attention, par le ton affectueux, soupiré, sentimental dont elle l'accompagnait. On eût dit d'une élève des Bektashi, à l'usage abusif qu'elle faisait du Gazel (3), hormis pourtant que le sien, exclusivement réservé à l'amour profane, s'écartait un peu de l'institution primitive : mais cette tournure à demi-orientale n'en avait pas moins un sens assez original pour réveiller mille idées en sa faveur.

Qu'un séducteur habile dresse de sang-froid les batteries nécessaires à ses triomphes; que son esprit léger balance alors les scrupules de sa délicatesse, et le fasse marcher de victoire en victoire, on lui pardonnera cette sorte de *rouerie*, s'il n'a pas plus de vingt ans, âge où la jeunesse modèle ordinairement sa conduite sur celle de ses amis folâtres, dont les plaisirs déménagent

sans cesse. Mais qu'une semblable inconstance soit prorogée au-delà de ce terme; que même, régularisée par la science des succès, on en chérisse encore plus les résultats, à proportion qu'on vieillit, voilà le condamnable, la faute irrémissible : une saison n'empiétant jamais sur l'autre sans nous valoir quelque calamité.

Cependant, malgré cette sage réflexion, consolons-nous d'avoir autrefois dérivé avec le torrent de la multitude, en songeant que les hommes beaux ou laids, spirituels ou ineptes, sont tous également contens d'eux-mêmes, à quelqu'âge que ce soit. N'y aurait-il pas de la folie à vouloir frapper son bonheur au coin des préjugés, toujours plus chargés de sacrifices et d'abstractions que de réalités. Si j'ai raison, l'indulgence du lecteur me protégera; s'il ne me comprend pas, elle doit m'être inutile.

Brantôme, dans ses observations un peu libres sur l'amour, soutient : qu'une fille en a une idée trop indéveloppée pour s'y livrer exclusivement; qu'une veuve en a perdu l'habitude, et s'accommode tranquillement de sa situation; mais qu'une femme mariée est dans la pente glissante des dé-

sirs naissant les uns des autres. Il ne dit mot de l'épouse séparée de son mari qui, n'étant ni fille, ni veuve, est la plus hasardeusement placée. A-t-il donc feint d'ignorer que, de toutes, c'est précisément celle dont l'énergie, déjà éprouvée par les circonstances, a le plus besoin d'aliment. Si l'on impugnait cette assertion, je citerais à son appui la baronne de Noder, dont les inclinations, quelque comprimées qu'elles fussent, triomphaient toujours du scrupule des bienséances. J'invoquerais bien d'autres témoignages encore, s'il fallait entamer le chapitre des femmes, non moins agitées par le tumulte des sens. Mais c'est assez d'avoir parlé de l'émotion involontaire, qui souvent décontenançait la pruderie de la baronne, et exigeait de ma part un ménagement pieux, dont à la fin je me lassai.

On ne subjugue les femmes à collets montés qu'avec l'intermède des caprices; eux seuls en déjouent les lubies, les faux-dehors, et avancent la crise nécessaire. Voulant en essayer l'empire, j'eus recours un instant à leur mobilité. D'après cette inspiration salutaire, on ne me vit plus que rarement chez

la baronne de Noder, et dans ses sociétés de prédilection.

Un si brusque changement de conduite déconcerta sa prévoyance ; elle se crut réservée à l'humiliation d'un délaissement absolu. Gouvernée par ses craintes, elle épuisa les enquêtes auprès de mes amis, afin d'en arracher quelques ouvertures sur mes nouvelles habitudes. Ils lui apprirent que je me réunissais les soirs au petit cercle de gens aimables, dont en été les séances se tenaient à la salle verte, promenade située au milieu de la ville, près de la maison du *Stadtmeister*, Hof****. Cette découverte, utile à son projet de me soumettre à ses vœux, lui fit imaginer la partie de se déguiser avec quelques-unes de ses amies, pour venir m'épier au sein même de mes légers ébattemens, sans commettre sa dignité.

Le complot fait, arrangé avec une sorte d'intelligence, voilà l'une qui se travestit en bernardine, l'autre en chanoinesse, parée d'un beau cordon, et la baronne en abbé portant soutane ; deux autres femmes avec des citadins, devenus leurs écuyers, complètent le cortège.

Pendant que de notre côté on fredonne

un vaudeville, en jouant à des jeux d'enfans, passent et repassent devant nous ces sept personnages. Les non déguisés nous abordent; mais il fait noir, leurs figures sont méconnaissables, et leurs voix composées. Après les politesses d'accueil, nous cherchons à savoir d'eux les noms des inconnus restés en arrière. A cette question, ceux-ci s'approchent à leur tour du cercle; l'abbé prenant aussitôt la parole, dit: « Messieurs, nous arrivons à l'instant de Strasbourg exprès pour solliciter notre affiliation à votre société, dont la sublime renommée s'étend au loin. Il nous serait bien doux d'être admis dans votre sein, d'y prêcher avec vous ces éternelles vérités: folie est par-tout, erreur est son pendant; plaisirs et vertu maintefois se contrarient; amour et sincérité vont rarement ensemble; envie, haine et calomnie sont sœurs; raison pardonne à tort, jamais tort à raison; sottise et intolérance s'engendrent tour-à-tour; honnêteté n'est qu'une simple parure d'actions; politesse, qu'un vernis appliqué sur couleur souvent fausse; esprit, qu'un instrument presque toujours discord; aveu, qu'une espèce de médaille à fleur de coin, dont par fois indiscrétion est la

légende et oisiveté l'exergue. » Un de nous veut placer son mot; mais la bernardine ne lui en donne pas le tems; relayant l'abbé, elle ajoute : « Au monastère tout y dort d'un sommeil brute : invention n'y éclot jamais; nature y est en hiver; félicité s'y montre au ciel; on y voit sans voir, l'on y écoute sans entendre, on y parle sans rien dire, on y est curieuse par ennui, ennuyée par uniformité, uniforme par régularité; enfin la vie sentie y est étouffée par celle de la foi. »

« La foi est tout, poursuit la chanoinesse : foi des amans en leurs maîtresses et des maîtresses en leurs amans; n'en rions pas, Messieurs! Foi du malade au médecin et du médecin à l'hygiène; oh la bonne panacée! Foi du plaideur à l'avocat et de l'avocat à la jurisprudence en faveur; gare les ruines! Foi des souverains aux traités conclus entre eux; aux armes! Heureux donc sont les mortels qui s'améliorent par la foi; car, Messieurs, l'imagination de l'homme est bornée, quoiqu'on la croye infinie; voilà pourquoi l'incrédulité nous abrége au moral comme toute mutilation au physique. Sur ce, en attendant que vous fassiez droit à notre demànde ambitieuse, nous avons

l'honneur de prendre congé de vous. Puisse le grand Démiourgos répandre sur vos œuvres admirables, la pluie de sa bénédiction ! » Ils sont déjà loin, qui est-ce, se demande t-on les uns aux autres ? Personne ne le sait. Hé bien, s'écrie-t-on, ce sont d'aimables gens. Tous, sans nous déplaire, ont trouvé le moyen de se réjouir à nos dépens. Permis à eux de recommencer, nous leur en saurons gré.

Le lendemain, l'active baronne se rend en calèche à quatre chevaux dans la plaine où manœuvrait le régiment. Les officiers au moment du repos s'élancent hors des rangs pour voler auprès d'elle. J'y suis le seul désiré, et le seul qu'elle n'y voit pas. Son air contraint, sa conversation vide d'intérêt, en décèlent la préoccupation ; mais peu y prennent garde.

La manœuvre recommence : chacun est à sa place ; on passe un défilé en arrière au galop ; on change de front de bataille ; on attaque, on est attaqué. Le chef, jaloux de plaire aux spectateurs, finit par commander la charge ; elle s'exécute d'une vitesse folle, ventre à terre, à tombeau ouvert. Un officier, culbuté par la trop grande pression des rangs, et roulant plus de vingt pas avec son

cheval, entraîne deux cavaliers; la troupe le franchit; il en est quitte pour une épaule démise, et remboîtée à l'instant par le chirurgien-major. La baronne accourt offrir sa voiture au blessé; il y accepte une place: elle part. En longeant la ligne de cavalerie, je suis aperçu d'elle à la tête de mon escadron. « J'ai eu bien peur pour vous, me crie-t-elle, sans cesser d'aller. » — Remercîmens, Madame, de tant de bonté.... La calèche, ses chevaux brûlent la terre; nous ignorons l'un et l'autre si nous nous sommes entendus.

Depuis environquinze jours, j'usais avec madame de Noder de cette feinte indifférence, lorsque je la rencontrai par hasard chez madame de Robert; son premier mot en m'apercevant fut un reproche, sur ce que je paraissais l'avoir rayée de l'album de mes visites. « Quoi, vous en êtes encore là, poursuivit une femme d'un certain âge, assise à côté d'elle; ne savez-vous donc pas que les hommes à la mode, comme monsieur, sont de vrais professeurs d'égoïsme, vivant uniquement de la fréquente mutation de leurs goûts? » — Mesdames, leur répliquai-je, faites-moi grace; mode, égoïsme, ne s'adapteront jamais à mon caractère: l'a-

dage, *qui n'est bon qu'à soi n'est utile à personne*, ne sort pas de mes principes ; il règle mes actions. Elles sont, il est vrai, sans éclat, par conséquent peu à la mode. Mon dévouement infatigable à la cause d'autrui n'est pas plus heureux ; jusqu'à présent il ne m'a rapporté que des témoignages, assez semblables aux acquits subtils de l'ingratitude. Ainsi, vous voyez combien vos accusations sont injustes. Nos modernes moralistes ont l'adresse de céder l'enclume aux sots, en se réservant le marteau : auriez-vous envie de les imiter à mon égard.....
— « Permettez-nous, répartit la baronne en m'interrompant, non de nous inscrire contre votre belle théorie sentencieuse, qui ne convertit aucune de nous deux, mais de parier que vous ne seriez pas fâché de la voir réfuter, si l'on glissait mal-adroitement en contre-thèse une seule phrase qui secourût votre embarras actuel. » — La réfuter serait peut-être difficile. Au reste, les plus incontestables vérités trouvent des contradicteurs, sur-tout quand l'animosité des controverses enivre le jugement. Alors on voit les esprits se combattre dos-à-dos, et chacun tourné vers ses dévoués, leur crier :

N'écoutez que moi, moi seul ai raison.
— « Voilà du captieux; on l'appellerait aimable, s'il avait le pouvoir de dissiper les doutes du sang-froid.... Mais, renvoyons à un autre moment la suite de notre discussion. Les censeurs sont ici beaucoup trop près de nous!... Accompagnerez-vous ce soir ma mère chez elle? — Oui, très-volontiers, si elle me le permet. On ne saurait trop chercher à se perfectionner avec vous deux. — « N'abusez pas de votre aisance à faire valoir ceux qui sont vos partisans. »

Je la reconduisis le soir avec sa mère; on ne revint plus sur l'entretien discontinué à l'assemblée de madame de Robert. Madame de Lurzi, son mari, et Ambroisine m'assaillirent de reproches flatteurs sur mes négligences. La baronne me dit à la dérobée: « Il paraît que vous et moi ne tenons pas au même degré de latitude pour la solidité des liaisons; car, à l'instar des amis de ce siècle, vous vous lassez très promptement et des choses et des gens. » Comme il m'était impossible, devant ses parens, de répliquer ouvertement à cette agacerie, j'employai pour défendre ma cause, quelques-uns de

ces complimens à portraits, dont l'usage est si heureux quand on veut n'être compris que de la personne à laquelle ils s'adressent.

Nous eûmes, peu de jours après, une explication moins gênée; elle s'y montra ennemie des folles exagérations de tout sentiment produit par la tempête du cœur, et m'offrit de professer avec moi un simple commerce d'amitié, dont les douces émanations n'alarmeraient jamais la conscience de nos devoirs. C'était du véritable Platonicisme. Je la pris au mot, pensant bien qu'elle ne s'arrêterait plus, quand une fois j'aurais adopté son système. Tout me démontrait que chez elle la pudeur ne servait qu'à masquer mille desirs dans l'attente. Il me fallait donc seulement louvoyer contre les simagrées de sa fausseté; je le fis: et à l'aide de cet innocent stratagême, l'amour dont nous redoutions le langage, l'amour remporta la victoire, sans avoir l'air d'y prétendre, ni celui d'en être surpris.

La baronne, après cette chute imprévue, prit notre accord, de simple convenance, pour un pacte durable: plus de pénétration l'eût prémunie contre le zèle des témoignages, qui, à l'aurore d'une intrigue galante,

ont des traits de ferveur ; mais l'ivresse de quelques voluptés passagères ne lui permit pas de prévoir le terme où l'athlète triomphateur se blâse par l'excès même de ses lauriers. [1]

Dépensant d'abord en démonstrations autant qu'un amant glorieux de son bonheur, j'allais chaque soir causer avec elle des heures entières sous ses fenêtres, du côté du rempart. Là, hissé sur un grand orme, dont quelques-unes des branches touchaient sa maison, et, alongé sur les moins

[1] C'est encore heureux, quand cet excès ne produit pas d'autre effet. On connaît le bon mot du lord Chesterfield à une femme dont le mari était mort des suites de ses trop grandes preuves d'amour. Elle portait habituellement le portrait du défunt à la chaîne de sa montre. « *Ah ! madame,* s'écria le lord en l'y apercevant la première fois, *le mort si près de son supplice !!...* »

Ce propos nous rappelle celui du pape Benoît XIV à la princesse de ****, dans une circonstance moins grave. Elle parut en sa présence avec une chaîne de montre garnie de superbes brillans. « Vous avez, lui dit-il, une bien belle chaîne. Est-ce un présent ? — Oui, saint-père, c'est le cardinal T*** qui me l'a donnée. » — « *A merveille,* reprit le pape ; *il a placé le tribut de sa reconnaissance à côté de la grace.* »



flexibles, je me trouvais presqu'à la hauteur de ma gracieuse baronne. Nous nous entretenions, dans cette position hasardeuse, de nos doux mystères, comme eussent fait des adolescens initiés depuis peu à ceux de Paphos. Personne, à notre dialogue plein de chaleur, n'eût osé soupçonner que nous étions de perfides charlatans profitant des circonstances, pour nous tromper mutuellement à qui mieux-mieux. Je dis charlatans, parce que, selon moi, il en est de toutes les couleurs, de toutes les professions, de tous les rangs, de tous les plaisirs. Nous étions donc de ces derniers, la chose est sûre; cependant je n'abandonnais ma station qu'à trois heures du matin, et communément ma retraite s'effectuait sans aucune inquiétude. Un mois écoulé de la sorte, nous avait fait croire à la possibilité de continuer nos entretiens nocturnes, en dépit de tous les argus; mais un soir, le guet-à-pens le plus abominable changea cette confiance en certitudes contraires. Mollement étendu sur une des branches inclinées de mon arbre officieux, j'y débitais à mon ordinaire les réflexions du jour, lorsque soudain un coup de fusil tiré sur moi les interrompit

brusquement. La balle perça les basques de mon habit, l'explosion me fit perdre l'équilibre, et je tombai sur quelques cailloux épars. J'en fus quitte néanmoins pour une légère contusion à la hanche et une autre plus grave au bras droit. Elles ne m'empêchèrent ni de me relever, ni de courir après mon assassin, jusqu'à ce que les forces me manquant, je renonçai à l'atteindre. Rassurée par cet acte de vigueur sur l'état de ma santé, la baronne ne crut plus devoir se mettre en peine que des suites d'une si étrange aventure.

Il fallut panser mon bras, lui mettre un appareil, et me résoudre à le porter en écharpe. Quelques-uns s'imaginèrent que je m'étais battu. J'eus beau le nier; ma dénégation, taxée par eux d'acte de prudence, ne put les faire renoncer à cette conjecture. Elle secourait trop utilement l'inquiète appréhension de la baronne pour n'en pas adopter la vraisemblance; aussi se plut-elle de son côté à la disséminer partout, pendant que le chirurgien-major, mis dans nos intérêts, laissait échapper des paroles vagues très-propres à l'accréditer. Mais quand la baronne et moi nous étions

sans témoin, nos perplexités recommençaient toujours; il lui semblait que sa réputation demeurait compromise; qu'elle pouvait recevoir de nouvelles atteintes par ceux qui avaient eu l'audace de conspirer contre nous si méchamment. Enfin, à force de recherches secrètes, nous découvrîmes la cause de notre événement.

Cette découverte soulageante nous apprit qu'il était dû à un *quiproquo* de l'avocat Pi***, amoureux fou de la femme d'un *ammeister*, dont la maison contigüe à celle des Lurzi, avait les mêmes regards. Ce jeune homme, qui probablement avait contracté l'habitude de venir se complaindre auprès de sa maîtresse, sur notre orme si commode, crut ou que mes oraisons s'adressaient à elle, ou qu'il lui importait de me dégoûter d'un poste dont il jouissait avant moi; ainsi, soit par jalousie, soit par impatience, il commit un attentat trop criminel pour être excusé, mais non sans exemple dans les crises d'une passion délirante. Instruits de la vérité des motifs, il nous parut plus opportun d'ensevelir dans l'oubli une catastrophe semblable, que d'en poursuivre l'auteur, à

qui sa propre sûreté commandait un silence profond.

L'homme livré à la galanterie et l'avare ont un point de similitude reconnu. L'un a la manie incorrigible d'amasser de l'or; l'autre d'accumuler les bienfaits des belles. En vain accorderiez-vous à celui-ci la possession des plus jolies femmes, et au thésauriseur la propriété des mines du Potosy, cette générosité n'étancherait jamais leur soif inextinguible. De nature insatiable, ils convoitent toujours ce qu'ils espèrent obtenir ou d'une astucieuse conduite, ou d'un feint repos, ou d'un adroit mouvement d'industrie.

Ma blessure fut à peine guérie, que mes goûts déclinèrent. La baronne essaya de s'en plaindre; mais à quoi bon les murmures en pareils cas, s'ils ne préludent le courage de savoir être abandonnée. Quand les sens soutiennent seuls les frais d'une liaison, jamais elle ne dure plus long-tems qu'eux : c'est par la soudure ingénieuse des sentimens, que les objets multiplient leurs chaînes, et par le matériel des besoins satisfaits, qu'ils les rompent. L'épidémie de l'inconstance me ressaisissant encore, vint

briser les miennes; dont les charmes étaient disparus. La baronne, humiliée de ma briève tenue, *jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.* Elle recourut alors au style élégiaque, dans une jérémiade qu'elle m'adressa, pour me prouver combien elle s'était abaissée en croyant à la fidélité de mes engagemens envers elle, combien aussi ses repentirs éternels devaient la punir activement d'avoir prostitué l'inclination naturelle de ses vertus, en faveur d'un ingrat. L'ensemble de ces doléances, trop mal-adroitement conçues, ne produisit d'autre effet sur moi que celui de la pitié. J'y répliquai par l'applaudissement de son heureux retour vers elle-même, et l'invitation de couvrir de son indulgence la frivolité de mes propensions, toujours beaucoup trop rebelles en fait d'amendement. Cette mauvaise épigramme éveilla sa haine. Déplorer ses erreurs, promettre aux dieux et aux hommes de se venger de mon dédain, accompagner de la vivacité de ses remords, toutes les invectives de son courroux, tel fut l'état convulsif de son amour-propre offensé.

On affirme assez souvent, qu'il existe

nombre de femmes abonnées à de semblables méthodes, persuadées qu'elles servent, sinon à justifier leurs défaites, du moins à les voiler du manteau d'une obscurité secourable. Mais personne n'en cite aucune qui soit réellement partisane de cet amour pur, ressenti autrefois par quelques-uns de nos inimitables chevaliers avec une piété, racontent les vieilles chroniques, tenant presque du culte de Latrie. Dans ces tems de simplicité pastorale, on les voyait tantôt porter avec fierté leurs belles en croupes sur leurs vigoureux destriers; tantôt, quand elles chevauchaient sur leurs propres palefrois, les escorter la lance en arrêt, frédonnant à côté d'elles des *jeux partis* ou *tensons*, des *sirventes* ou des *lais* composés à l'honneur de leurs charmes. C'était un devoir sacré parmi ces preux de haute vaillance, de placer une partie de sa gloire à être envers et contre tous l'égide d'un sexe faible et timide, de lui vouer estime, respect, admiration, sans s'écarter un moment des règles de la plus noble courtoisie. Telles furent long-tems les mœurs honorables de ces paladins, qui, après avoir illustré leur patrie, laissaient

en mourant le souvenir de leurs hauts-faits, et des noms chers à la postérité (4). On ne trouvait alors,

Aucun amant qui ne servît son roi,
Aucun guerrier qui ne servît sa dame.

SAINT-EVREMONT.

Mais depuis tout a bien changé de face. La débauche a détrôné l'amour; elle lui a substitué une galanterie si grossière, qu'on est tenté de la croire l'ouvrage du mépris. Jadis la grandeur d'ame, l'énergie des femmes les associaient à la gloire des hommes. Aujourd'hui ceux-ci sont au niveau des femmes par la mollesse, par un rétrécissement d'actions inexcusables. Nulle autre cause de la dégradation actuelle des deux sexes.

Madame de Noder, quoique très-affectée de mes froideurs, ne se montrait pas encore à mon égard dans tout son naturel. Sans cesse occupée à rectifier la mosaïque de ses nombreuses imperfections, elle savait à-propos étendre dessus, l'étoffe de quelques minces qualités dont j'étais dupe quand je la revoyais; et je la revoyais assez souvent, il faut l'avouer, parce qu'une

espèce d'apathie infligeait à mes résolutions ce flottement stupide, si contraire au parti décisif le plus accommodant de tous en position semblable à la mienne. Au reste, j'imitais sur ce point bien des gens qui, dans leurs associations fortuites, en connaissent le mécompte réciproque, sans vouloir néanmoins être des premiers à rompre la glace; d'où naît toujours une prolongation de gêne déplaisant même à leur faiblesse. Mais pour tempérer les charges de mes habitudes, je cherchai à m'initier dans la société de mademoiselle de Duckers, de retour depuis quelques semaines à H*****.

Quoique ma narration capricieuse se soit affranchie de certaines règles, celle de la clarté m'oblige de reprendre les choses de plus haut. La comtesse de Vurtzel, sœur aînée de mademoiselle de Duckers, et non moins intéressante qu'elle, demeurait aussi dans la même ville. Ennemie du genre libre de la plupart des militaires, elle s'était prescrit la loi de n'en recevoir aucun. Envain luttai-je pendant un long hiver contre son système; vingt visites stériles ne me procurèrent que le triste avantage d'être au-

tant de fois écrit à sa porte. J'avais presque renoncé à violenter désormais ses rigueurs, quand, la veille du retour de mesdemoiselles de Duckers, passant par hasard devant sa maison au moment où elle en sortait, je m'avisai de l'aborder, et de lui exprimer combien je m'estimais heureux de la rendre témoin de mon vif desir de pénétrer jusqu'à ses bontés, en dépit des longs obstacles opposés à ma persévérance. Un peu confuse de l'apostrophe, elle n'y répondit d'abord qu'avec une légère inclination de tête; mais un redoublement d'honnêteté de ma part, opéra la décomposition totale de sa répugnance, et la détermina à rentrer chez elle exprès pour m'y recevoir.

Malgré cet accueil miraculeux, nous ressentîmes en présence l'un de l'autre un demi-embarras, durant lequel nos propos se croisèrent bien des fois. Cependant, quoique décousus, ils eurent toujours une sorte de couleur philosophique.

Après avoir récité le chapitre des mille et une défiances provoquées par les arides fictions de la politesse d'usage, nous parlâmes des résultats de certaine dignité

d'emprunt, regardée par quelques personnages vulgaires comme une excellente préface de leur mérite.

Nous ne fîmes nulle grace, en cette occasion, au déguisement mal-adroit qui rabaisse, sans les en dédommager, une foule d'hommes de tous rangs.

Nous critiquâmes aussi le langage hyperbolique qui, grossissant les objets ou les divisant en facettes, les présente toujours sous de fausses dimensions.

Nous tournâmes en ridicule le sentiment déclamatif, pur échafaudage de phrases sonores et sans vie, réservé aux seules ames impuissantes.

Nous dîmes un mot sur l'art de distribuer effrontément de mauvaises copies en guise de bons originaux ; un autre sur ces puériles vertus d'ostentation qui sont constamment la robe de quelques vices secrets ; un autre encore sur ces rapports appelés sympathiques, si souvent débattus, et beaucoup plus souvent contestés, etc., etc., etc.

Que pense madame de Noder de ces diverses choses ? me demanda la comtesse de Wurtzel en finissant. — Il me serait difficile de vous le dire, car je crois qu'elle

ne pense point. — Quoi, vous osez la déprécier ainsi, vous, son fidèle ! — Moi, son fidèle ! Quelle dérision ! Comment l'être de ce qu'on ne peut animer ? D'ailleurs, où cacherais-je mon amour-propre si, par désœuvrement, j'en étais le Pygmalion ? — Ah ! j'entends....., votre orgueil s'occupe déjà de la manière de faire sans bruit une retraite applaudie. Le sage, dit un ancien, aime mieux délier insensiblement les nœuds d'une amitié qui cesse de plaire, que de les rompre avec violence. Vous en êtes-là, sans doute (5) ? — La question est insidieuse ; permettez-moi de l'éluder. Il n'est dû qu'à vous, enfant gâté des grâces, de tendre des lacs où chacun désirerait se prendre. Mais madame de Noder n'étant qu'une collection d'afféteries, de formes étudiées, ne saurait jamais offrir un appât semblable. La matière a beau varier ses contours, sentir ne peut devenir un de ses attributs.

Le ton solemnel de mes affirmations ne dissuada pas entièrement la comtesse ; il ne produisit qu'un choc à demi-victorieux de ses principales préventions. Ce fut déjà beaucoup pour une première visite. Elle

eut même l'adresse de me confirmer dans cette pensée, en déployant soudain à mes yeux une aimable coquetterie, qui commua l'effort de ses propos antécédens en véritable censeur de leur trop de sévérité. Les femmes seules, rendons-leur cette justice, savent, quand elles le veulent, donner sans cesse aux idées les plus simples, une coupe radoucie toujours fraîche, toujours nouvelle, qu'on pourrait nommer la parure des instans. Leur esprit, naturellement peintre, accorde en ces occasions à leurs regards, à leurs traits, à leurs gestes, un pouvoir magnétique, et à leurs fibres délicates le jeu intelligent d'une faiblesse voluptueuse qui augmente la grace d'expression, dont elles possèdent si bien le secret. J'en conclurais volontiers que, façonnées par la providence pour la tendre maternité, il fallait nécessairement que le beau moral naquît de leur douceur.

Ma visite se termina par aller avec la comtesse à l'assemblée du préteur. Madame de Noder y vint aussi. Elle m'excéda de questions sur l'emploi de ma journée. Je lui répondis haut, devant la comtesse,

que j'avais lu jusqu'au moment de mon arrivée à l'assemblée, un livre très-agréable, dont le style égalait, par le charme, celui des Muses. La comtesse, prenant la parole, ajouta : Vous me paraissez, Monsieur, un peu trop enthousiaste ; si l'auteur du livre vous entendait, il se croirait une puissance : moi aussi, j'en ai lu aujourd'hui un très-intéressant ; mais il n'a empiété sur aucune de mes habitudes.

Ces mots, très-compréhensibles pour moi, furent une espèce d'imbroglio pour la baronne de Noder. Comme il lui eût été difficile d'en extraire la vérité, elle se contenta de s'informer du titre du livre. Il est nouveau, lui répartis-je ; c'est une histoire vraie, intitulée l'*Heureuse rencontre*. — Ne pourriez-vous pas me le prêter ? — Non ; à peine en ai-je joui assez pour le feuilleter rapidement.

Quoique les droits de madame de Noder sur mes actions, fussent tombés en désuétude, ma réponse laconique excita ses soupçons. Elle ne sut même comment les déguiser ; et cette mal-adresse, impardonnable au point où nous en étions, eût encore plus défiguré sa contenance, si la com-

tesse ne l'eût secourue à-propos, en me disant : Convenez, Monsieur, que vous vous amusez à nos dépens. Ce merveilleux livre dont vous parlez, est probablement une plaisanterie, sans quoi vous seriez plus précis. Allons, il faudra, j'en suis sûre d'avance, vous pardonner cette nouvelle légèreté. Il est dur, répliquai-je en riant, que ma bonne renommée ne me vaille pas, Mesdames, une meilleure interprétation.

On a rarement besoin de trucheman pour traduire au profit de son intérêt les discours amphybologiques d'autrui ; la valeur intrinsèque et la suffisance de chaque individu n'étant jamais en proportion égale, on s'estime toujours au-dessus de son prix, quoiqu'on soit toujours au-dessous du tarif de sa réputation. Madame de Noder, presque rassurée, passa subitement de l'hésitation d'une réserve pénible à la confiance de l'orgueil. Elle se persuada, sans y réfléchir assez, que mon refroidissement à son égard finirait par se dissiper comme ces vapeurs de l'atmosphère, dont l'éclat d'un beau jour est maintefois précédé. Aucune probabilité raisonnable ne corro-

borait cette opinion ; mais, toute la vie, n'est-ce pas soi-même qu'on abuse le plus infailliblement ? Vaine de son ascendant imaginaire sur moi, quoique rien ne l'y autorisât, elle en fit parade devant la comtesse, qui, intérieurement, se moqua du ridicule encens dont s'enivrait l'héroïne, pendant que, immobile et muet, j'assistais à cette caricature des réalités contraires.

Quand je retournai, quelques jours après, chez la comtesse de Vurtzel, nous revisâmes ensemble ma bizarre position envers la baronne. Le ton naïf de mes confidences, la força de m'ouvrir sa pensée. Madame de Noder fut déclarée, à notre petit tribunal, un recueil complet de dissonnances, toutes faites pour excéder quiconque avait le sens commun. Il résulta de ce jugement, prononcé sans passion, que rompre ses lances en l'honneur d'une pareille femme, c'était accuser la difficulté de placer mieux ses ressources, et par conséquent s'humilier.

En général, quand on cherche à ravaler autrui, c'est pour s'élever d'autant soi-même. La comtesse, après avoir noté, avec quelque finesse, les défauts de la personne qu'elle s'apercevait bien que je n'aimais

plus, acheva elle-même ma justification. Dès cet instant je me crus possesseur de toute sa bienveillance ; sentiment qu'annoncent presque toujours ainsi, des avant-coureurs affectueux. Satisfait de mes progrès dans ses opinions, je ne pensai plus qu'à leur faire rapporter quelques éloges en ma faveur, si jamais mesdemoiselles de Duckers cherchaient à savoir d'elle de quoi se composait mon faible mérite. Préparer de loin son avenir, est la seule obligation recommandée par une certaine prévoyance. Qu'on ne me blâme donc point de ce que je réservai un rôle si subalterne à une femme dont la beauté réclamait tacitement d'autres hommages. D'ailleurs, agit-on toujours d'après sa raison ? Les goûts n'ont-ils pas aussi leurs songes ? Combien de personnes dans le monde ne sont-elles de la sorte que des ponts volans pour communiquer à d'autres individus, après quoi l'astucieuse politique les abandonne ?

Ne voulant pas toutefois que la comtesse s'aperçût de la privation de mes assiduités, dans le cas où elles lui seraient retranchées, je sollicitai d'elle la permission de lui présenter Mont***n, un de mes

plus intimes amis, l'assurant que son genre de société lui paraîtrait infiniment agréable.

Dire peu de choses des douces conférences où, ne l'occupant que de lui, elle ne s'occupait que de moi; où son aimable conversation me frayait une route sans épines, au bout de laquelle le myrte devait récompenser mes soins, c'est m'épargner de rougir, même encore aujourd'hui, d'avoir contrefait le sourd dans cette occasion beaucoup trop flatteuse pour ma médiocrité. Comment expliquer ces fantasques irrégularités parsemées sur la pente de notre sort; ces irrégularités créatrices d'un esprit d'opposition, dont les repoussoirs ou les aimants, les résistances ou les faiblesses sont si souvent en contre-sens de notre avantage particulier? Dérivant donc ainsi, comme malgré moi, vers des succès à naître absolument de l'unique inspiration des sœurs de la comtesse, je ménagai en elle tous mes secours de réserve, sans négliger aucun moyen temporiseur, jusqu'au moment où je lui amenai Mont***n, dont les attentions multipliées rendirent insensiblement mes négligences presqu'obligées et obligeantes.

Pendant que je tramais ce revirement de société avec toute la discrétion calculée d'un habile négociateur, madame de Noder, en garde contre mes desseins, eut un colloque avec le vicomte de Crom***t et le chevalier de Vol***el, officiers au régiment, dans lequel elle s'abaissa jusqu'à les endoctriner sur les moyens de réussir auprès de mesdemoiselles de Duckers. Il fallait certes avoir bu toute honte pour se commettre de la sorte envers mes jeunes camarades : ils en jugèrent de même ; mais s'ils méprisèrent l'institutrice, ils en accueillirent les conseils avec d'autant plus de soumission, qu'ils tendaient à supprimer les préliminaires d'usage, et à leur enseigner combien la facile conquête de ces deux jeunes beautés les assujétirait peu aux soins d'une dépendance fatigante.

La poudre est moins inflammable que ne le devinrent Crom****t et Vol*****el à l'instigation de cette nouvelle Circé. Mais si, d'un côté, elle en sut faire des adorateurs sur parole, de l'autre, elle s'abusa lourdement en croyant leur concurrence un épouvantail capable de me réduire à la triste nécessité de lui rendre mes momens.

Déjà, depuis quelques semaines, les deux candidats lancés par elle auprès de mesdemoiselles de Duckers, pleins d'amour et d'admiration, les suivaient comme leur ombre ; Mont***n, non moins épris de la comtesse de Vurtzel, ne la quittait presque plus. Dans toute la ville, on commençait à désigner ces trois femmes et leurs amans sous le nom des *six inséparables*, ou *du Partage de la Pologne*, quolibet échappé à un plaisant, et recueilli par un étourdi. L'acrimonieuse Noder, enflée de ces succès peu glorieux, les proclamait inconsidérément, et afin de les mieux consolider, inventait contre moi des calomnies très-propres à me déconsidérer dans l'esprit de mesdemoiselles de Duckers, dont la rivalité, non encore démontrée par les faits, lui semblait être malgré cela un de ces monstres redoutables qu'on ne saurait trop se presser de combattre à mort.

Beaucoup de caractères semblables à celui que je dépeins, ont un côté glissant sur lequel aucune bonne qualité ne saurait avoir prise ; ce côté hideux, chose fâcheuse, s'accroît toujours au détriment de ses adhérences plus ou moins estima-

bles. La baronne de Noder, sacrifiant dans cette occurrence jusqu'au dernier lambeau de sa prude retenue, ne marcha plus qu'à front découvert au milieu des noirceurs sorties de son infernal cerveau. Non contente de m'attribuer des sarcasmes indécens contre mesdemoiselles de Duckers, elle incita Crom***t et Vol***el à leur dénoncer, et mon intention de les soumettre bientôt par l'habileté d'une séduction ingénieuse, et la jactance prématurée dont j'entourais déjà le serment de les gouverner, d'après le thermomètre de mes caprices. Cette stupide accusation tombait d'elle-même ; rien n'en protégeait l'invraisemblance : mais comme une seule voix suffit pour propager le mal, tandis qu'il en faut mille pour persuader le bien, le résultat m'en fut d'abord défavorable.

Chez l'être fort, la trahison est un état de crise passagère dû à quelque circonstance impérieuse ; chez l'être faible, un état continu presque nécessité par la nature de ses appréhensions perpétuelles. On évente aisément les machinations du premier, parce que sa massue ne composant jamais avec l'abjection, n'admet aucun de

ses coupables raffinemens. Il n'en est pas ainsi du second ; habitué à tremper ses pinceaux dans la palette des vertus les plus prônées, il enlumine de leur éclat imposteur ses projets hostiles, afin de cacher sous un masque de paix le poignard destiné à vous percer. La baronne, empruntant les souplesses trompeuses du dernier, épuisait si bien à mon égard les satisfactions apparentes, que ses fades louanges conjuraient en moi jusqu'à l'idée de la soupçonner un instant capable de me libeller en arrière.

Telle était la complication des choses, lorsque Mont***n, dans une visite chez Lurzi, où il me trouva, reconnut à ma figure alongée, à quelques bâillemens étouffés, les contractions de mon ennui. Frappé de ma résignation, il me dit bas : Vous avez l'air d'être ici en corvée. Cet air, lui répliquai-je, n'est point menteur ; aussi sortirai-je avec vous. Je tins parole.

Les Lurzi me voyant partir plutôt que de coutume en eurent de l'humeur, mais cependant se contraignirent. Sûrement, dirent-ils à Mont***n, vous mènerez ce soir M. de M*** au bal. — *Sûrement*, est le

mot exact, Mesdames, s'il y veut venir.

Nous allâmes en effet du même pas à celui donné ce jour-là par les inséparables à la comtesse, pour célébrer l'anniversaire de sa naissance. Les plus jolies femmes de la ville y étaient rassemblées. On y distinguait par-dessus toutes, mesdemoiselles de Duckers, que j'avais eu déjà le plaisir de voir une fois chez leur sœur. Adèle, la plus jeune, y dansait avec une légèreté, une précision si rares, que je ne pus me défendre de l'en complimenter. Vol***el, observateur jaloux de cette simple attention, en prit ombrage. Il rôda autour d'elle avec un air de surveillance qui doubla mon envie de l'inquiéter.

Adèle, comme si elle eût été complice de mes essais, ouït avec beaucoup d'indulgence les paroles que je lui adressais, malgré le bruit des allans et venans, qui augmentait celui de l'orchestre. Tant d'affabilité m'engagea à me placer près d'elle au premier repos qu'elle s'accorda.

Il est douteux si ma conversation lui plut cette fois; mais du moins la sienne m'enchanta par le naturel, la grâce, l'ingénuité du débit. Son esprit puisait des

idées aimables dans trois langues qu'elle parlait également bien : l'italienne, l'anglaise et la française. Elle chantait à ravir, et jouait du forté-piano comme un ange. Ce fut une raison pour l'entretenir de musique, des symphonies d'Haydn, et d'autres compositeurs; pour ne lui pas taire combien je me croirais privilégié si elle me permettait d'assister au triomphe de ses talens. Vous avez une jolie voix, me dit-elle; M. de Mont***n m'en a fait la confidence. Il désirerait que je chantasse un duo avec vous au premier concert..... Il est singulier quand il a quelque chose en tête; il y revient sans cesse de mille manières. — Hé bien, Mademoiselle, accomplissons sa volonté. — Je ne demande pas mieux. Nous essaierons, si vous l'approuvez, le duo de la Rosière : *Colin, quel est mon crime;* vous convient-il pour un début? — Il est parfaitement choisi d'après mes forces, en supposant encore que vous ne m'intimiderez pas trop.

Le bal finit par un splendide ambigu, où chacun se plaça à-peu-près selon l'impulsion de ses goûts. Les trois sœurs se mirent du même côté; Vol***el eut la gauche

d'Adèle ; Crom***t , celle d'Eugénie ; Mont***n, celle de la comtesse, dont j'occupai la droite. Cet ordre des positions avait été combiné par Vol**el, afin de mettre un certain intervalle entre Adèle et moi ; il n'eût pu endurer de m'en voir plus près. Je le présumai même dès-lors, par son affectation à la regarder souvent avec une familiarité capable de trahir un accord positif, si le maintien d'Adèle s'y fût prêté. Mais le sien offrant un sens inverse, il me parut presque juste de ne plus gêner mon envie de figurer parmi ses adorateurs.

Combien de jeunes gens ont la sottise de prendre les honnêtetés d'une jolie femme pour l'abécédaire de ses véritables projets ! Le fat nommément, qui suit toujours sa ligne personnelle, les suppose toutes éprises de ses éminentes qualités : lorsqu'il les élève jusqu'à lui, c'est pour ne descendre pas jusqu'à elles. Je n'étais point fat, et néanmoins j'eus peine à ne pas interpréter la proposition de chanter avec Adèle comme une amorce de sa part. Si les femmes savaient la facilité avec laquelle leurs propos, quelquefois très-innocens, sont traduits par

la suffisance des hommes, elles mesureraient plus leurs discours envers eux, et n'en oublieraient jamais l'espèce d'orgueil qui les rend si avantageux, quelque mince mérite qu'ils aient.

Je ne songeai plus qu'aux voies capables d'évincer un rival dont les faibles succès me défiaient tacitement d'entrer en lice avec lui. Conseillé par la saine raison, j'eusse sans doute montré quelque louable timidité à m'embarquer dans une pareille entreprise ; mais guidé par l'espoir de remporter le prix, mon zèle ne connut ni bornes, ni réflexions suspensives.

Le lendemain du bal, je me présentai chez mesdemoiselles de Duckers ; elles me reçurent le mieux du monde. L'enfant qui obtient de sa bonne le joujou, unique objet de ses vœux, éprouve moins de joie que je n'en ressentis à cet accueil de l'amabilité. L'ascendant d'Adèle imposa sur-le-champ à mon langage le ton vertueux du sien. Il me fit subir comme une espèce de transfusion morale salutaire. Je conçus bientôt, par ses discours naïfs, que ses rapports avec Vol***el, n'avaient rien de mystérieux ni de particulier. Les recherches de

ma curiosité à cet égard eussent encore plus avancé la réparation secrète due à ses charmantes qualités, si une froide causerie de cercle, ravivée de tems à autre par le bruyant chorus d'une douzaine de personnes réunies chez elles, n'eût doublé le tâtonnement de mes idées. Voyant la difficulté de leur donner plus de suite, je me mis à parler de choses indifférentes.

L'aspect des montagnes Noires, qu'on apercevait du salon où nous étions, m'excita, je ne sais pourquoi, à décrire celles de ma province, avec une sorte d'abondance d'images forcées, ou de comparaisons gigantesques, qui étonna Adèle. Il ne vous manque plus, Monsieur, me dit-elle en riant, que de faire danser, à l'imitation du roi David, vos hautes collines, afin de leur donner une attitude encore plus poétique. Celles que nous admirons d'ici, sont-elles du moins un à-peu-près des masses harmoniques qu'une création exclusivement réservée à vos fortunés climats, s'est plue à y prodiguer. — Non, Mademoiselle: le dessin des nôtres est plus riche, mieux composé. Imaginez-vous voir celles du royaume d'Eldorado, si bien décrites dans Candide,

et vous en aurez une véritable idée. Mais enfin, ajoutai-je avec un ton de voix infiniment adouci, quelque rudes, quelque sauvages que soient vos montagnes Noires, ce commencement de l'ancienne forêt Hercynie ou Hercynienne, les croyez-vous pour cela dénuées de tout agrément? Depuis des siècles elles sont habitées par des mortels qui ne les trouvent pas hideuses, s'ils y vivent auprès de ce qu'ils aiment : par-tout où le cœur est content, les yeux en prennent l'optique. — *Ah! c'est trop romanesque!* J'allais répliquer à cette tranchante exclamation; mais un mouvement général, occasionné par le desir de prendre l'air et de se promener, ayant dispersé les interlocuteurs, nous sortîmes tous ensemble.

On peut être un sot et s'exprimer en bons termes; car plus d'un palais fourmille de gens qui, sans savoir penser, s'énoncent à merveille. On peut être timide par amour-propre, non par stupidité; car la timidité n'est jamais l'apanage du sot, qui d'ordinaire est effronté, loquace, et croit posséder l'omniscience. Mais sans ame, nul ne saurait sentir; elle est l'unique artère de la sensibilité; ses pulsations toujours vraies,

toujours originales, font le désespoir des faussaires. Si donc l'ame est mère du sentiment; si ses perceptions, plus ou moins heureuses, enrichissent notre entendement, n'en doit-on pas conclure que les vérités principes, et la vue des objets, sont seules faites pour la tenir éveillée. La mienne, accoutumée à cet exercice, se livra au plaisir de la contemplation, quand, après une traversée de sables où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, tous les promeneurs et moi nous parvînmes à un vallon délicieux situé là comme par miracle.

Ce vallon, digne d'être observé à cause de ses variétés, vous mène aux beaux moulins à garance de M. Hoff*** l'aîné. Trente-six meules tournant à-la-fois, y broient les précieuses racines de cette plante dont la dessication a été préalablement obtenue au four ou dans des étuves. On s'en sert à Aubenas, pour faire les belles teintures incarnates à la façon d'Andrinople, et fixer les couleurs déjà employées sur les toiles de coton.

Nous vîmes, en allant à ces moulins, des prairies soignées dans le genre hollandais; de jolis bouquets de bois servaient de bor-

dure à quelques-unes. Un paisible ruisseau qui serpentait à travers le bocage et la verdure, y dessinait ses ondes fugitives, tantôt en petites cascades, tantôt en bassins profonds entourés de saules ou de peupliers. Nous remarquâmes aussi d'humbles cabanes rustiques éparses çà et là. Presque toutes étaient encloses de haies de troène marié avec l'épine blanche, et garnies de treillages de vigne. Plus loin, sur une pelouse amie du thym, du serpolet, du romarin, de la marjolaine et de mille autres plantes odoriférantes, nous surprîmes un essaim de bergers qui mêlaient leurs troupeaux afin d'amoindrir le nombre des gardiens. Leur rassemblement jovial autour d'un chêne antique isolé, y fit bientôt retentir en notre présence des chants d'alégresse; bientôt aussi le pipeau champêtre y appela d'un ton sonore la pastourelle au pied léger, et le berger constant à la suivre des yeux; enfin, devant nous, la danse, la gaité, le plaisir cadencèrent à-la-fois cet aimable groupe de sylvains.

Ravi du tableau offert par cette agréable scène, je m'écriai dans un premier mouvement : Est-ce donc ici la vallée de Tempé?

À peine eus-je dit, qu'Adèle répéta avec une sorte d'ironie : *Ah ! c'est trop romanesque !* — Il faut, repris-je aussitôt, il faut prendre cette phrase pour un tic de locution, sans quoi elle serait désolante. La façon d'envisager les objets, dépend, non des conventions reçues, mais de nos sensations spontanées ; de là vient qu'auprès de sa maîtresse chacun y voyant tout en beau, loue jusqu'à l'air qu'elle respire. — Pardonnez, Monsieur, l'expression échappée une seconde fois à ma naïveté, sans intention de blesser. On est souvent ridicule par excès de prudence, mal gardé à force de précautions, trompé en craignant de l'être ; au-delà du vrai réside l'arbitraire de l'erreur. Une certaine frayeur des pièges tendus à l'inexpérience m'a rendue un peu brusque envers les sondeurs de pensées. Ce sont là les plus faibles inconvéniens de la défiance. Vous ne devez pas les rencontrer auprès de madame de Noder ; habile comme elle l'est, elle n'appréhende aucune feinte. — La voir, l'écouter sans peine ni plaisir, n'approfondir avec elle aucun sentiment, ne m'effaroucher ni du pour ni du contre de ses opinions, conserver aux

miennes toute leur intégrité, telle est, quoi qu'on en puisse dire, ma manière d'être à son égard. — C'est donc depuis hier que sa disgrace est commencée ; car à en croire les débiteurs de nouvelles, vous étiez parfaitement bien ensemble. — Bon ! c'est comme cela que s'écrivent les gazettes, aussi personne n'y ajoute foi. — Vous tourmentez mes conjectures. Cependant.... — Cependant si l'on voulait abuser de votre crédulité pour leur donner plus de poids, vous finiriez certainement par couvrir de plaisanteries un goût si bizarre, et vous auriez raison; il faut en tout l'accord des convenances.

Vol***el, excédé d'une conversation à laquelle il ne participait nullement, rappela près de nous l'abbé de Silly, qui devançait de quelques pas mesdemoiselles de Duckers ses nièces. En les rejoignant il prit part à la discussion, et devint mon défenseur avec tant d'amabilité, qu'il fit, sans le savoir, beaucoup mieux ma cour à Adèle que je ne l'eusse faite moi-même. Mais quittons une promenade dont l'intérêt va décroissant, pour dire un mot de cet homme sensible.

L'abbé de Silly aimait ses deux nièces

comme s'il en eût été le père. Quoique ses revenus ne se portassent pas à plus de six mille livres de rente, il les entretenait dans un genre plutôt luxueux que mesquin. Heureuses d'avoir un si bon oncle, ces charmantes orphelines ne cessaient de lui manifester leur tendre reconnaissance. A tant de générosité, l'abbé joignait encore les qualités attachantes dont s'entoure la bonhomie, quand une érudition sans morgue en décore la simplicité; d'où il résultait que sa présence était toujours un bienfait.

Ses nièces, il est vrai, rassemblaient les titres qui par-tout captivent les suffrages. Oserai-je en exposer l'aperçu aux regards du lecteur, sans craindre la faiblesse de mes crayons? Cependant, quoique cette tâche soit difficile, je vais l'essayer, et y comprendre encore les autres personnages de leur société habituelle.

Lorsqu'avec un burin non moins hardi que délicat, J. J. Rousseau traça le portrait de Sophie-Emile, de cette fille enchanteresse dont il vola le type au ciel, il crut, aidé du brillant coloris d'une fiction voluptueuse, n'esquisser qu'une effigie purement idéale. Enthousiasmé néanmoins

de l'effet de ce songe divin, il le transmit aux ames sensibles et brûlantes, en les adjurant toutefois, au nom de leur quiétude, de ne jamais courir après ce modèle de perfection, enfanté dans les accès d'une fièvre poétique. Mais combien cet écrivain philosophe se serait hâté de rectifier son opinion, si Adèle, plus ravissante que la vénus de Praxitèle, plus agile que les nymphes, et nouvelle émule de Terpsicore, fût soudain apparue à ses yeux avec le noble balancement de sa tournure élégante, avec un indéfinissable je ne sais quoi plein de grâces, dû chez elle aux formes harmonieuses de la beauté, à la vie de l'esprit, à la chaleur de l'ame! O sans doute Rousseau, étonné d'avoir découvert sa céleste Sophie dans l'objet qui m'apprit à aimer, fût tombé précipitamment à ses genoux, et l'eût adoré!

Eugénie de Duckers, avec plus d'étincellement d'idées, mais beaucoup moins de sensibilité native que sa sœur, était douée d'une mobilité prompte, dont les ressorts, d'une finesse extrême, animaient toutes les conceptions. Personne ne savait comme elle maîtriser l'à-propos, ni obtenir dans la

discussion une prépondérance plus éblouissante. Si vous désirez la mieux connaître encore, peignez-vous un de ces jolis minois chiffonnés, où l'on trouve tout ce qui plaît sans pouvoir le décrire ; voilà sa figure. Joignez à ces traits caressans, un caractère jouant avec l'inconstance et l'incertitude, avec mille goûts fugitifs et autant de caprices, mais dont les parties se combinent pour en faire une femme des plus aimables; la voilà toute entière.

Crom***t succomba sous la puissance de tant d'appas. On serait difficilement plus léger, plus décousu, plus disparate qu'il ne l'était dans sa manière d'être. Le jeu, la chasse, la danse, l'amour, il les entremêlait confusément, sans donner à aucun de ces plaisirs une préférence exclusive. Cependant, malgré le tumultueux conflit de ses irrésolutions, la baguette d'Eugénie parvint à le fixer autant qu'il était possible.

Pour Vol***el, opiniâtre à l'excès, ses usages comportaient un jeu d'action rarement exempt des saccades de la rudesse. Le plus modique intérêt se grossissait à ses yeux jusqu'à l'importance majeure. Il eût sacrifié son meilleur ami au succès utile

à son ambition. Tout aux autres quand il n'en coûtait rien, uniquement à lui dès qu'il s'agissait du moindre frais, il payait un tribut continuel à ces défauts, presque toujours le cachet d'une aride circonscription de sphère. Aussi ne s'éclipsaient-ils passagèrement, que lorsqu'une sorte de condescendance pour ceux qui jouissaient de sa considération particulière, l'obligeait de mitiger sa ténacité : mais c'était trop peu ; les avantages de son extérieur, obscurcis par tant de mal-adresse, se tournaient en non-valeurs trop souvent pénibles à sa présomption.

On a déja eu des notions assez détaillées sur les qualités morales et personnelles de la comtesse de Vurtzel ; y revenir, ce serait abuser. Mont***n, son plus dévoué partisan, était de ces gens souples, qui, amis de tout le monde, se ployent à mille situations diverses ; qui, insinuans, se glissent dans toutes les sociétés par des joints imperceptibles ; qui, fins politiques, ont le début des complaisances, et le dessein éloigné d'en exiger ; qui, pédagogues onctueux, délibèrent avec un ton doctoral sur le plus frivole comme sur le plus grave

sujet, et passent ainsi le tems à des alignemens de principes; qui, munis d'une gaité artificielle, préparent toujours un angle rentrant à l'angle saillant de la gaité des autres; enfin qui, possédant le secret des tentures récréatives, savent montrer à-propos leur lanterne magique et la faire désirer (6). La suite des événemens donnera mieux encore l'exacte proportion de ces différens caractères.

Le peu d'analogie de la façon de penser d'Adèle avec celle de Vol***el, contribuant beaucoup à dissiper l'inconfiance de ma faiblesse, il me parut tout simple d'aspirer à lui offrir un commerce de sentimens si actifs, qu'ils m'épargnassent la lutte des concurrences.

Madame de Noder, que ses émissaires avertirent bientôt de mes progrès, essaya de les traverser. Plusieurs personnes furent chargées de circonvenir Vol***el, de l'animer contre mes prétentions, et même de lui persuader qu'il y allait de son honneur à réprimer mes démarches indiscrètes envers un objet depuis long-tems entouré de ses vœux, de ses soins, de son estime. Cette lâche suggestion, qui blessait toute

espèce de délicatesse, n'étant point sans doute assez au niveau de l'effronterie de ses mœurs, elle eut la hardiesse d'écrire encore le billet suivant à Adèle :

« Il est, dit-on, Mademoiselle, un homme « exercé dans l'art funeste de séduire un sexe « malheureusement trop crédule ; un homme « qui, tirant vanité de la publication de ses « victoires, vous rend en ce moment des soins « dont les suites exciteront peut-être un jour « vos regrets.

« Quelque consommé qu'il soit dans les ruses « de boudoir, il vous sera facile d'en déjouer les « embuches, les tentatives, les mielleuses assu- « rances, si, uniquement remplie de vos véri- « tables intérêts, vous faites quelque cas de cet « avis, pareil à celui qu'en même conjoncture, « je reçus d'une main bienveillante.

« S'entre-secourir quand l'ennemi cherche à « troubler notre commune tranquillité, me « semblant un devoir rigoureux, je ne vous « recommanderai point, Mademoiselle, le se- « cret sur mon honorable délation. Ce serait, « d'ailleurs mettre en problème si la loi des « procédés vous est chère, et si le respect de « vous-même peut cesser d'être une de vos « vertus. »

Lurzi, baronne de Noder.

Soit par ordre ou peut-être par mal-

adresse, le commissionnaire porteur du billet, le remit à l'abbé de Silly, qui l'ouvrit, le lut avec précipitation, et, comme il était un des plus ardens contempteurs des œuvres de madame de Noder, le déchira en présence de son messager fidèle.

Cependant, après l'avoir congédié, il en recueillit les morceaux épars, seulement afin de conserver des preuves irrévocables de la malveillance d'une femme, que sa réputation équivoque eût dû rendre plus circonspecte et moins encline à régenter autrui.

Il arrive souvent à l'homme le plus intègre, même après avoir désourdi l'odieuse trame de la calomnie, de demeurer quelque tems encore à demi-ébranlé du coup dirigé par les invraisemblances. Telle est notre faiblesse; nous lui devons des flottemens, des indécisions, et de douter parfois de nos propres doutes.

L'avertissement inconsidéré de la baronne de Noder, quoiqu'impugné par les sages réflexions de l'abbé, engagea néanmoins celui-ci à prêcher à sa nièce un de ces sermons rarement efficaces contre l'attraction des goûts aimantés; mais ne connaissant

point positivement ceux qui la dominaient, ses représentations se bornèrent à ce seul mouvement de zèle.

Peu de jours après, j'eus la visite de Vol***el. Il m'interrogea crûment sur les motifs qui m'attiraient dans la société de mesdemoiselles de Duckers, de préférence à celle des Lurzi, où j'étais si bien accueilli. Ma réponse à cette âpre question, fut sèche sans être impolie. Sa tête était visiblement montée ; il y répliqua sur-le-champ en termes exaltés, et faits pour démontrer son impossibilité d'endurer de sang-froid qu'on allât sur ses brisées, si son espoir acquérait plus de consistance auprès d'Adèle. Nous différons beaucoup d'usages, lui repartis-je avec une certaine hauteur de manières ; quoiqu'aucune puissance n'eût la force de me démouvoir d'un dessein que j'aurais formé sur elle, je la laisserais toutefois l'unique arbitre de mon sort. Me fâcher contre un rival n'aboutirait à rien. L'éclat ne trouve-t-il pas toujours un autre éclat, le courroux un autre courroux, la bravoure une autre bravoure ? L'école serait donc trop grossière ; il n'en faut jamais commettre de telles en galan-

terie. Vol***el sentit alors la nécessité de baisser de ton et de ne plus prétendre à m'imposer. Mais comme il est prudent de ne pas pousser un ennemi de manière à ce qu'il s'imagine ne pouvoir plus se sauver que par notre perte; comme il est urgent aussi de ménager une retraite facile à l'orgueil blessé, afin d'en éviter l'explosion, je ramenai ses idées au seul point d'exigence tolérée entre camarades soumis par leurs mutuelles confidences au service des égards. Hors cela, lui dis-je, chacun conserve la faculté de suivre à sa guise la ligne des occasions, sans en devoir compte à personne. Il convint bonnement du principe, et nous finîmes par demeurer d'accord qu'à moins d'être des insensés, on ne se jetait jamais le gant pour la possession d'une femme; aucun haut fait de courage n'acquérant le droit de lui prescrire un choix contraire à celui de son inclination fixée.

J'eus le bonheur de congédier ainsi cet être pointilleux. Sa vaine rodomontade acheva de compléter ma note sur son insuffisance. Madame de Noder, accablée de ce second revers, s'agita dans tous les sens imaginables pour y remédier. Inutilement

essayai-je de corriger sa malignité, en lui montrant l'infamie du rôle qui la dégradait; rien ne put améliorer ses vicieuses dispositions, il fallut recourir à des tournures répressives. Faire trembler au besoin, c'est punir. Hélas!

La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.

VOLT., *Mariamne*.

Nous nous promenions tête-à-tête dans son jardin, lors d'une scène orageuse élevée à ce sujet. La vive prolation de ses fureurs parvenue à son dernier période, m'y rendit implacable à mon tour. Etonnée, elle en changea de couleur, et, contre mon attente, passa si habilement d'un extrême à l'autre, qu'elle désarma toute ma haine.

Ambroisine, accourue au bruit de nos altercations, voulut employer cet instant lucide à nous réconcilier. Elle pressait de ses jolies mains les miennes, en me suppliant d'oublier les fautes dont sa sœur était sincèrement repentante; celle-ci de son côté proférait d'une voix exténuée les mêmes prières. Attendri, je ne savais plus comment sortir du trouble dans lequel me

plongeait cette situation imprévue. Cependant, après quelques minutes d'immobilité silencieuse, je m'étendis sur le goût des variations si communes parmi les hommes; sur l'impossibilité de raviver les liaisons totalement usées.... A ces derniers mots échappés à ma volubilité, le nouveau songe de madame de Noder se dissipa. Tel soupçonne ainsi son infortune qui s'efforce encore d'en reculer les preuves. La rage des vengeances se peignit alors sur sa figure; elle éclata en imprécations contre moi. Une si violente détonation de paroles excéda ma patience, me chassa de sa maison, où je la laissai abandonnée à l'effroi d'elle-même et aux soins de la compatissante Ambroisine.

Fuyez qui vous fuit; car si vous êtes bon il doit être méchant, ou si vous êtes méchant à coup sûr il est bon; deux données égales dans lesquelles l'ordre des contraires n'admet aucune espèce d'affinité. Faut-il de même se garantir de celui qui vous recherche, vous cajole, vous entoure par des motifs d'intérêt? L'éviter, n'est-ce pas en agacer les facultés irascibles? l'accueillir, n'est-ce pas sottement se dévouer à être sa dupe? Quel parti donc prendre en si difficile

occurrence ? celui d'être le moins dupé possible, parce que rien n'est plus endommageable que de devenir par sa faute la risée des fourbes et de leurs partisans. Dans les choses de peu d'importance, dit un philosophe du seizième siècle, il vaut mieux être trompé que trompeur ; et dans les grandes, être trompeur que trompé.

Madame de Noder ne cherchait depuis quelque tems qu'à me reprendre dans ses filets, non pour m'y conserver, mais pour avoir le plaisir de me disgracier aussitôt après ma scission avec Adèle, scission qu'elle comptait autant accélérer par cette voie que par ses sourdes menées. Elle trahit son dessein mal-adroit, en se permettant de disséminer mille assertions calomnieuses sur la conduite de sa rivale, qui s'accréditèrent l'espace d'un jour au plus, quoique sa mère s'efforçât de les propager avec tout le zèle de la complicité. Ne voulant point demeurer oisif au milieu du foyer de ces turpitudes, je m'adressai directement à madame de Lurzi, me flattant qu'elle m'écouterait avec impassibilité; mais, à ma grande surprise, loin de consentir à effacer par une rétrac-

tation authentique l'œuvre du mensonge, elle me lança un regard sardonique, sourit malignement, et sortit du salon emmenant avec elle Ambroisine, afin de laisser aux tentations entre madame de Noder et moi toute leur activité. C'était se comporter en véritable femme exercée à lier des parties singulièrement improuvées de tous les gens de bien.

Nullement arrêté par cette indécente manœuvre, à laquelle un autre eût fait quelque attention, je signifiai à la baronne que si elle hésitait le moins du monde à publier la rétractation demandée par moi à sa mère, elles me trouveraient bientôt d'une irrégularité si inconsidérée, d'une licence si propre à les forcer de se repentir d'avoir osé m'affliger, qu'elles en seraient aux regrets, sans pouvoir alors redresser leur fausse position. Frappée du ton de ma signification peu ménagée, elle y opposa les stratagêmes d'une souple duplicité. Déjà même son astuce commençait à faire fléchir assez habilement les choses sous le mot et le mot sous l'onction, quand madame de Lurzi, curieuse de savoir où en étaient nos débats, rentra à l'improviste. Sa présence

changea les formes. Elle se crut obligée d'embrasser la cause de sa fille ; de soutenir avec aigreur la prétendue pureté de ses motifs ; de m'inculper sur ma nouvelle manière d'être à leur égard, sans modérer même l'exaspération de son incivilité. Prévoyant jusqu'où irait ce ridicule excès d'emportement, je les quittai soudain, en leur déclarant que si elles continuaient la guerre des mauvais propos, la satyre la plus cruelle saurait les réduire au silence, ou les abreuver de mortifications.

La fièvre d'une vanité repercutée, maladie inconnue des belles ames, enflamma tellement la constitution morale de la baronne, après ce dernier entretien, que, n'observant plus aucune retenue, elle ne craignit pas de s'abaisser jusqu'à confier ses peines à tous ceux de mes camarades assez bons pour en écouter l'ennuyeux récit. Elle arracha de quelques-uns des promesses d'assistance ; de quelques autres, celles de réclamer en son nom les lettres qu'elle m'avait écrites. Mais comme ordinairement les acquits de la simple complaisance ont un faible degré de chaleur, aucun d'eux n'insista au-delà de sa pre-

mière démarche ; ainsi il n'y eut ni restitutions de lettres, ni changement dans mes procédés.

N'admirez-vous pas, lecteur bénévole, la bonne foi avec laquelle je vous fais part de choses bien peu importantes ? Si du moins l'art m'accordait sa magie ; mais à peine sais-je m'énoncer, et je narre ; à peine tenir la plume, et j'écris avec la confiance d'un auteur qui, enthousiasmé de ses rêveries, les suppose de nature à intéresser jusqu'au bout. Oh ! en vérité, vous ne penserez jamais des miennes plus de mal que j'en pense ; et c'est tout simple. Celui qui s'avise de siffler quelquefois à-propos un mauvais opéra, quoiqu'il ignore la musique ; de critiquer passablement un ouvrage de littérature, quoiqu'il soit peu instruit ; de condamner un livre mal fait, quoiqu'il n'en puisse composer un supportable ; de juger l'esprit des autres, quoiqu'il s'en refuse à lui-même ; d'être presque mécontent de tout, quoiqu'il ne satisfasse personne ; celui-là, dis-je, ne saurait méconnaître le besoin d'implorer grace devant vous, s'il veut continuer ses antiennes un peu profanes au tems qui court. Cepen-

dant, puisque le sort en est jeté, il faut continuer mes récits.

L'abbé de Silly, plein d'estime pour sa nièce, se moquait des efforts de la médisance. Il nous voyait avec plaisir répéter de la musique ensemble, et, quand nous chantâmes au concert le duo de Roland, il fut des premiers à nous applaudir. Crom***t l'ayant remarqué, et pressentant dès ce jour la prochaine éconduction de Vol***el, s'ouvrit plus à mon égard que par le passé. J'appris de lui, à parties brisées, les expédiens dont ce dernier s'était servi auprès des deux sœurs, pour défigurer mes intentions; il ne me cacha pas non plus les manœuvres coupables employées par la baronne contre moi. Tous ces renseignemens utiles me servirent à l'emporter sur un concurrent dont j'adoptai précisément l'opposé des manières.

Un soir où l'on passait en revue le caractère de quelques officiers aimables du régiment, Adèle loua plusieurs fois la franchise de celui de Mont***n. Vous avez raison, lui dis-je, de le noter comme un des plus agréables. Ce qu'il y a de mieux, c'est que tout le monde s'en aperçoit hors

lui, et qu'il est poli même envers un enfant. Vol***el, que vous oubliez dans vos observations, mérite aussi d'être compté parmi le nombre des hommes spirituels, indulgens, modestes, sûrs dans leurs liaisons, et ardens à exalter les qualités d'autrui. — Ha, ha, me répondit-elle avec un air ricaneur, il est assez plaisant de vous l'entendre préconiser. Il ne se doutera jamais de ce trait obligeant. — Pourquoi donc ? il aurait grand tort de me supposer tiède à lui rendre justice. Souvent l'éloge donné à un tiers, nous vaut celui qu'il nous accorde. Toute finesse astucieuse tendant à nous obtenir quelque éclat par la chute ou la dépréciation d'autrui, est un acte de bassesse déguisé. La vraie loyauté réprouve cette argutie moliniste; sa touche est large et son faire facile. — Principes d'autrefois, vous répliquera-t-on, ils sont surannés maintenant, on n'y croit plus; le méchant les honnit, parce qu'il faut qu'il morde; l'envieux, parce qu'il jalouse et ravale tout ce qui le gêne; l'intrigant, parce que sa fortune se construit des débris de celle de son prochain; l'homme d'esprit, parce que, sans la piraterie des idées, il serait pauvre

à faire pitié. Croyez-moi, peu de gens savent agir comme ils discourent. J'en ai connu à paroles, toutes d'or, pour entrer dans la confiance des simples. Quelqu'un de cette dangereuse trempe s'exerçait dernièrement à me témoigner un vif intérêt plein de grains d'absynthe contre vous. Le roman de chacune de vos actions passagères s'y montrait avec l'inconstance ordinaire des fantaisies, des sentimens superficiels d'un esprit léger; et quoique l'apologie de vos qualités estimables conservât à cet ensemble une sorte de physionomie à laquelle il était encore assez difficile de ne pas se laisser surprendre, mon pyrronisme a su me préserver dans cette occasion. — Celui qui s'est plu à vous ennuyer de moi, n'a donc pas réfléchi qu'en agissant de la sorte, son inimitié plaidait ma cause au lieu de la détruire. Le travail de la haine se reconnaît toujours; ses propos déchirent; elle distille le fiel dans toutes ses immodérations. J'avouerai néanmoins sans honte que je me suis permis quelquefois envers certaines femmes galantes, de verbeuses offrandes. Cette prodigalité, pure évagation d'une folie acciden-

telle, trouvait son excuse même dans la valeur de l'objet encensé. Il en est un de votre connaissance qui figure à merveille en tête d'une semblable cathégorie. Le laisser-aller de l'oisiveté ordonne de ramasser, chemin faisant, les fleurs les plus communes ; mais ce sont là de simples bouquets de bergers.... — N'achevez pas une justification inutile. L'homme noirci en arrière, n'en a nul besoin. C'est au voleur des plumes du paon, qu'il est important de dénier son larcin. Ma décision vous satifait-elle ? — Jusqu'à la reconnaissance. — Mon oncle vient ; notre *à parte* l'importunerait. Il aime d'ailleurs à causer de matières plus sérieuses : vous comprenez.....

Notre court traité de morale finit là.

Lorsque deux cœurs s'attirent en secret, ils sont à leur insçu dans une atmosphère brûlante, où eux seuls peuvent impunément respirer. Tout comme aux amours nés, dit-on, sous la zone torride, il leur faut cette température vivifiante. Mais aussi quand l'interposition des usages reçus les sépare, jamais durant la nuit, le sommeil n'étend sur eux ses bienfai-

santes ailes. Feu d'amour les embrase, rêve des espérances augmente leurs soucis, fluctuation de mille doux projets les tient éveillés. Leurs imaginations laborieuses conçoivent une foule de vouloirs ; leurs ames, mille voluptés ; leurs sens, tous les desirs à-la-fois. Quoique non encore parvenu à ce degré de félicité, je ne m'absentais jamais d'auprès d'Adèle, sans essuyer des regrets toujours plus vifs. Cependant, en sa présence, mes témoignages se bornaient à de simples soins, de simples attentions, de simples aveux. Je m'y enfonçais, malgré moi, dans mes sentimens, sans songer à leur donner plus d'éloquence. Mais lorsqu'au bout de quelque tems sa réserve fut moins rigide, sa profession de foi moins obscurément exprimée, l'assurance de n'avoir aucun rival à craindre, mieux établie, je devins beaucoup plus probant, plus expansif, plus glorieux de moi-même.

Adèle avait le génie de la sincérité : elle connut bientôt celle de mon nouveau culte. Défiance, gêne, soupçons disparurent entre nous. Elle n'employa plus aucune de ces pénibles réticences qui

alarment la candeur d'un espoir fondé. Le sort réservé au mien, nullement entouré des nuages de l'incertitude, s'annonçait de loin avec toute l'ingénue timidité du bonheur. Si la crainte de m'égarer alors par de fausses interprétations, m'obligeait de me retirer en moi-même, pour y consulter la boussole de ma sensibilité, vîte elle conformait la sienne aux accens de mon cœur.

Quoique l'abbé de Silly laissât à ses nièces une grande liberté, il les quittait le moins possible, non qu'il voulût en être le chaperon permanent, ni l'épouvantail éloignant d'elle l'essaim des séducteurs, mais parce que ses goûts s'y trouvaient à l'aise. Je m'impatronisai assez avant dans ses bonnes graces : elles me rapportèrent même souvent des échanges d'idées heureuses. Quand je le surprenais le matin chez lui, j'étais sûr d'y rencontrer ses nièces égayant un déjeûner partagé avec le bon oncle. Nous y causions amicalement sans nous apercevoir de la longueur de nos dissertations variées, ni de la fuite du tems, hélas ! si rapide dans la prospérité, et toujours si lente dans l'infortune ! Là aussi quelques mots bégayés à la dérobée,

entretenaient mes intelligences avec Adèle. Elle m'y ordonna un jour de la venir voir après dîner, au moment où l'abbé avait coutume d'aller faire la *sieste* dans sa chambre. J'obéis.

Vous n'exigez aucune description, ni de l'élégant boudoir où elle me reçut, ni du mutuel empressement fomenté par nos aveux échappés de chaque occasion opportune. Aborder ma divine Adèle avec toute l'émotion de l'ivresse des sens..... oser même lui voler un baiser..... Ah! il me brûle encore!.... Oui, l'on dit vrai, le baiser est la première des voluptés, celle qui greffe une ame sur l'autre, et ne laisse aucune ramification du sentiment oisive. O, tendre Saint-Preux! tu t'extasies sur le premier baiser de ta Julie, et il me serait défendu de t'imiter!.... Silence; tant de bonheur ne saurait se décrire.

L'asile où nous étions proscrivait toute contrainte; il semblait même tolérer l'agitation des desirs : mais les miens, retenus par la pureté de mon amour, se contentaient des charmes de ma situation. Si la survenance d'Eugénie et de Crom***t n'eût troublé notre tête-à-tête, peut-être

les dieux ne m'eussent pas fait un crime d'un plus grand excès de ferveur. Quoi qu'il en soit, ce couple aimable altéra par sa présence nos dispositions. Malgré la petitesse du local, nous y restâmes tous les quatre. Adèle m'y tint alors en particulier ce discours :

« Vous ne vous attendez ni au don ex-
« traordinaire, ni à la confidence que l'en-
« vie de conserver ma propre estime m'en-
« gage à vous faire. Recevez ce portrait.
« Il fut un hommage de M. d'Im***, major
« du régiment de R*** A***; le garder,
« ce serait vous offenser en secret; taire
« comment on me l'offrit, inquiéter beau-
« coup plus ma délicatesse que votre cu-
« riosité. Je l'acceptai innocemment, dans
« un tems où mon extrême jeunesse, j'al-
« lais dire mon enfance, ne me permettait
« pas de scruter le but des soins de
« M. d'Im***. Incertaine si l'attrait du jeu
« ou le projet de me plaire réglait sa
« marche, je le voyais ici tous les jours
« faire le piquet de mon oncle, sans
« nourrir avec lui d'autre habitude que
« celle d'une très-insignifiante familiarité.
« Peut-être conçut-il de mes naïves ma-

« nières, l'espoir d'obtenir quelques sen-
« timens de ma part; peut - être aussi le
« flottement continu de mes trop jeunes
« idées encouragea-t-il son expérience
« à essayer de les fixer. Mais, quelles
« que fussent les siennes, elles n'eurent
« sur moi aucun empire. A l'âge où l'on
« folâtre, on ne pense guères; les fantai-
« sies se succèdent alors comme les pul-
« sations. Cependant il faut bien que ses
« vues anticipassent sur quelque avenir
« imaginaire, puisqu'il me pria un soir,
« devant mon oncle, d'agréer avec bonté
« son portrait, comme l'hommage d'un ami
« jaloux de tromper l'effet de l'oubli, si
« mes souvenirs s'effaçaient jamais. Une au-
« tre, plus éclairée sur l'inconvenance de
« ce don irrégulier, en eût trompé l'inten-
« tion par un refus dignement motivé. Mal-
« heureusement je manquai de tact, et
« mon oncle, chose impardonnable, en
« confirma l'écart. Telle est la vérité sans
« aucune altération. Si ce portrait, dont
« j'aime à vous faire le sacrifice, eût été le
« symbole d'une plus grave erreur, rien
« ne m'eût empêché d'en soustraire les
« traces aux inquiétudes même du soupçon

« le plus sévère. C'est donc la conscience « de mon amour qui s'ouvre à vous, afin « d'avoir le droit de pénétrer à mon tour « jusqu'au fond de la vôtre. Oh, sans doute, « l'ami d'Adèle placera toujours sa gloire « à se rendre digne de celle qui cherche à « l'être de lui par la religion de ses sen- « timens! »

Quelle rectitude! quelle loyauté! Non, il n'exista jamais de femme plus naïvement inspirée que celle dont je divulgue ici les épanchemens enchanteurs. L'histoire entière de ma vie lui fut narrée avec une bonne foi égale à la sienne. Je me peignis à ses yeux tel que j'avais été, tel que j'étais maintenant. Ce scrupuleux récit la satisfit, parce qu'il semblait être une assurance de ce que je serais désormais à son égard. Gratian définit la sympathie une parenté de cœur et de génie; nous en éprouvâmes l'effet dans cette mutuelle confession où nos ames se touchèrent pour n'en plus faire qu'une des deux.

Il fut décidé que je reviendrais le lendemain à la même heure. La persienne d'un certain cabinet, tenue ouverte, devait signaler l'absence ou la sieste de l'abbé;

fermée, le contraire, d'où obstacle. Les choses ainsi arrêtées, je m'esquivai, afin de n'être pas surpris par l'oncle à son réveil.

Que de bagatelles grandissent jusqu'à l'importance en amour ! Adorez-vous un objet charmant, le supplice de l'attente martyrisera cent fois votre zèle. Le rendez-vous des amans est précédé des plus longues heures connues : l'airain leur semble muet et le tems immobile. S'arment-ils de patience ?.... Mais la patience, si vantée, a-t-elle donc toujours le succès pour elle ? Et puis, comme elle les dessèche ! comme elle les morfond par mille perplexités ! Voilà du moins ce que je ressentais durant ma faction, au coin d'une rue vis-à-vis la maison de Silly, guettant de ce poste le mouvement de la persienne. Enfin elle s'ouvrit ; je ne marchai pas, je courus, avec une prestesse inimaginable, porter mon enthousiasme, mon délire, aux pieds de celle dont les bienfaits allaient désormais enivrer toutes mes sensations. Heureux amans, qui buvez à longs traits dans la coupe des voluptés, quand vos ames en fusion s'électrisent, vous savourez cet ins-

tant de feu avec la pensée des immortels, et vos tendres souvenirs en gardent la mémoire ! Celui que j'aurais à retracer, a de même conservé dans les miens son indélébile auréole.

Bonheur d'amour ne se soutient que par la transmutation constante du sens physique en un sens intellectuel; plus celui-ci domine, plus il agit par extension de sève. Sans cette heureuse transmutation, l'homme est réduit à une pure animalité, qui en dégrade la fierté et les jouissances. Adèle et moi, considérant ce sens intellectuel comme le régulateur ingénieux de notre félicité, nous ne cessâmes d'y puiser d'heureuses ressources contre les effets de la satiété, qui altère les plus douces unions. Oh si, par hasard, cet écrit fixe un jour ses regards !... un léger rappel du passé, un mouvement de syndérèse lui feront peut-être regretter !... Non, préférons l'orgueil de mes obscures adversités à des soupirs vengeurs (7).

Le destin de Médée est d'être criminelle ;
Mais son cœur était fait pour aimer la vertu.

Le même soir, l'abbé de Silly rassembla

chez lui M. de Mope***, lieutenant de roi, sa nièce, de même nom, et quelques autres personnes. Diverses traces imparfaites d'une pudeur vaincue, donnaient encore au moment du souper, un air de défaillance voluptueux, aux jolis traits d'Adèle; je l'en avertis, espérant qu'elle les composerait de manière à se mettre à l'abri de toute maligne interprétation. Cet avis fut inutile; les contours indiscrets de sa riante physionomie frappèrent mademoiselle de Mope***, qui le lui dit presque, en l'assurant que jamais elle ne l'avait vue, ni si intéressante, ni si jolie, ni si remplie de satisfaction.

Madame de Noder, amie intime de la nièce du lieutenant de roi, n'en eut pas plutôt appris les conjectures, qu'elle broda sur leur canevas un misérable pamphlet, dont le genre odieux, dont le sens coupable, ne visaient à rien moins qu'à détacher les de Mope*** de la société des Duckers. Billev***, lieutenant-colonel du régiment, se fit une fête d'aider à ses vues. Cet homme caustique avait l'obstination d'un bull-dog; il ne lâchait jamais prise, son principal bonheur consistant à *semer du vent pour*

moissonner des tempêtes [1], et son plus grand plaisir, à s'adorer lui-même en abhorrant autrui. Avec de telles inclinations, on est toujours habile à susciter des brouilleries.

Mademoiselle de Mope*** donna tête baissée dans le panneau que lui tendirent de concert madame de Noder et Billev*** : elle crut aux calomnies débitées sur le compte des Duckers, et ne voulut plus les voir. Les partisans de cette rupture triomphèrent d'abord de leurs maigres succès ; mais les deux aimables orphelines planèrent bientôt au-dessus de l'orage : elles surent réprimer l'insolence de leurs détracteurs, avec toute la fierté énergique de personnes faites pour n'en souffrir ni commettre aucune.

Dans les petites villes, on a le malheur d'être trop près les uns des autres. Le défaut de distraction y tient chaque coterie à l'affût du moindre événement. La curiosité s'y exerce à fureter ; et toutes choses y sont grossies ou diminuées, traitées avec indifférence ou sottement enve-

[1] Ozée.

nimées, selon la trempe des esprits fatigués d'eux-mêmes. Là, on se cultive avec des formes de paix, quoiqu'on y soit toujours prêt à y déployer l'offensive. Une certaine jalousie entre les prétentions isolées, y nourrit sourdement ce germe d'indispositions respectives ; dont un excès d'ennui provoque trop souvent avec éclat la parade burlesque.

La brouillerie des Duckers et des de Mope*** équivalut presqu'à un tocsin : dès qu'elle fut publique, chaque femme se rangea sous sa bannière favorite ; les jeunes suivirent celle des Duckers, les plus âgées celle des de Mope***. On nomma les premières *la bande joyeuse*, à cause de leur gaîté, entretenue par des loisirs agréablement dissipés ; les secondes, *la bande ennuyeuse*, parce que les leurs s'usaient en passe-tems monotones.

Bientôt une infinité de brocards, de ces dissolvans funestes des plus étroites amitiés, devinrent l'occupation principale des deux partis également acharnés l'un contre l'autre. Leur malignité redoubla les haines, et amusa les oisifs aux dépens des acteurs en scène.

On se livre ainsi beaucoup trop facilement des combats sérieux d'amour-propre, où les passions prennent rang, où chacun s'exagère son mérite, et cherche à écraser sans pitié l'adversaire qui vaut mieux que lui. Dans ces rivalités puériles, où personne ne s'élevant, appauvrit ses idées et son cœur, celui qui se vante d'avoir mille amis [1], ne doit guères les compter à l'épreuve que pour un, tandis qu'au contraire un seul ennemi saura lui en attirer mille, dont l'attaque concertée humiliera ses forces insuffisantes. La société offre par malheur bien souvent l'image d'un bois, où les bêtes féroces ne songent qu'à s'entre-dévorer. Cette reflexion est triste!

Un philosophe d'Orient, interrogé par Alexandre, déféra la palme de la sagesse à l'animal qui vit le plus éloigné de l'homme. Quoique cette décision pût acquérir l'importance d'un axiôme, elle n'apporte aucun remède propre à pallier nos imperfections. Ali recommandait à ses fils, Hassan et Hussein, de ne mépriser per-

[1] On demanda à un sage ce que c'était qu'un ami. Il répondit : « C'est un mot qui n'a point de signification. » (*Bibl. Or.*, t. 6, p. 580.)

sonne; de regarder celui qui était au-dessus d'eux comme leur père; leur semblable, comme leur frère; leur inférieur, comme leur fils. Si de tels principes avaient quelqu'autorité, la paix la plus durable existerait parmi nous. Mais une sorte de fatalité voulant que le sens opposé prévale presque toujours, il nous est impossible de ne pas invoquer la loi des représailles, à chaque lutte des petites vanités mondaines.

Quelques auteurs ont parlé d'une certaine montagne d'Afrique, qu'il faut savoir passer en sautant ou dansant, afin de n'y pas être saisi de la fièvre; il en est à-peu-près ainsi de plusieurs détroits de la vie, où l'on succomberait sous le faix des tracasseries, si en les traversant on négligeait d'employer l'enfantillage des résistances ingénieuses.

L'abbé de Silly en était du moins persuadé. Choqué de l'indécente conduite des de Mope*** envers ses nièces, il ne négligea aucun moyen d'en manifester son mépris. Toutes les personnes du bord de ses opinions se jurèrent confraternité, et promirent de rester fidèles à la société des

Duckers. Il fut même convenu entr'elles que désormais, avant de se séparer, on indiquerait le lieu où la bande joyeuse se réunirait le lendemain, et que chaque séance serait terminée par des jeux ou des danses, des concerts ou des comédies (8).

Si le souffle de la vie n'est qu'une faible étinc lle de la matière ; si l'axe de tout individu n'a d'autre point d'appui que le néant près de l'engloutir, tromper l'effroi de cette désolante perspective avec la baguette des plaisirs innocens dont le bruit endort les infirmités de l'ame, c'est agir selon nos intérêts. Les plaisirs, contre-poids naturels des douleurs, posent seuls quelques paillettes d'or sur le manteau de l'austère sagesse; ils dispensent aux mortels de douces exultations, pendant lesquelles le fuseau tourne et le fil casse avec moins de violence. Imbue de ce systême épicurien, la bande joyeuse ne songeait qu'à revêtir les siens d'une agréable multiformité : raccourcir ainsi la mesure du tems, c'est en déjouer l'austérité par l'heureux trouble des illusions. Nous imaginâmes d'aller faire un goûter à la forêt voisine, sous l'escorte d'un gros détachement de cava-

lerie. Ce détachement, toujours sur ses gardes contre un autre chargé de nous harceler, engagea une petite guerre avec les assaillans, où les avantages se balancèrent assez long-tems. Les spectatrices des diverses escarmouches, furent d'abord très-contentes de l'effet de la mousquéterie; mais un défilé dans lequel nous enfourna la mal-adresse du conducteur de notre *wurst*, portant quatorze personnes, donna à l'ennemi la facilité de nous tourner, et nous prenant en queue, de nous faire prisonniers.

Notre détachement battit alors en retraite, traversa la rivière à la nage, et alla s'embusquer derrière une ferme où il n'était guère présumable qu'il pût parvenir avant nous; de là, fondant à l'improviste sur l'ennemi, qui sans aucune défiance marchait par quatre de front en longeant une gorge, il nous délivra et fit à son tour quelques prisonniers.

Arrivés au rendez-vous, la paix fut conclue entre les combattans. Il n'y eut plus que des amis. Une bonne halte acheva de faire oublier à tous, le succès et le revers des armes. Après s'être bien repus, ils s'en

retournèrent ensemble gais, dispos et presque fâchés de ne pas recommencer le même jeu. Quand ils furent disparus, de jeunes cavaliers, travestis en diseuses de bonne aventure, sortirent de la forêt et vinrent à nous. Nous étions pour lors assis à l'ombre d'un grand sapin, autour d'une collation toute en laitage et fruits : les soi-disantes bohémiennes, dont la brusque apparition avait étonné la plupart des dames, furent consultées sur le présent et sur l'avenir; on en obtint des horoscopes, des prédictions. Non-seulement elles satisfirent à toutes les questions, mais elles récitèrent à chaque femme une pièce de vers analogue à ses qualités ou à ses talens. Cela fait, elles se retirèrent sans qu'aucune instance eût le pouvoir d'innover à leur résolution de regagner les bois, pour y *chercher..... des simples* ou en cueillir.

On pouvait revenir de la forêt en s'embarquant sur la rivière. Quoique cette voie nous alongeât d'une lieue, nous la préférâmes à celle par où nous étions venus; le changement rafraîchit le plaisir comme la pensée. Six bateaux, retenus d'avance, suffirent à l'embarquement de toute la

société. Il était si tard au moment où nous fûmes dans cette position, que l'envie nous prit d'essayer une pêche aux flambeaux. Nous en avions, ainsi que des filets et autres engins propres à la rendre fructueuse. Les dispositions de notre marche nautique offraient un ensemble pittoresque. L'on voyait à chaque bord de la rivière, en général peu profonde, une douzaine d'enfans dans l'eau jusqu'à la ceinture, irritant les ondes avec de longues gaules de bouleaux, et sur notre flottille, qui la barrait entièrement, chacun de nous en imiter l'exemple, tandis que de leur côté les pêcheurs remontaient le courant en tirant lentement leur seine. Ce bruissement uniforme; la clarté vacillante des flambeaux; son effet sur les nombreuses aunaies, dont tantôt les écores, tantôt la grève du rivage présentaient l'aspect; les sommités des plus grands arbres aquatiques mollement agitées par le poids d'un ondoyant zéphir; un lointain d'optique silencieux, à demi obscur, mais bien dessiné; un ciel serein, richement diamenté, tout enfin, dans ce tableau si animé, se coordonnait avec mille nuances sylvestres délicieuses.

Après avoir retiré nos filets pleins de poissons, nous prîmes terre; et à l'instar des arabes du Sahara, qui, de peur d'être frustrés de leur bonne fortune, se hâtent d'en jouir, nous voulûmes nous régaler de la nôtre sur-le-champ.

Nos intentions bien signifiées, voilà aussitôt nos bateliers qui s'industrient pour les réaliser. Quelques-uns envoient leurs enfans dans les hameaux voisins, d'autres vont eux-mêmes plus loin à la quête pour se procurer les ustensiles nécessaires à la préparation et à la consommation de cet agreste festin. En moins d'une demi-heure l'un revient avec du pain de ménage, l'autre avec des couverts d'étain, l'autre avec des plats de faïence brune; quelques plus forts apportent du bois sec, de la batterie de cuisine, des assiettes, des lampes, du linge, etc., etc. Durant leur courte absence on a eu soin de construire, au lieu où ils sont attendus, des demi-fourneaux de campagne. Le feu y pétille déjà quand leur retour permet de diviser le travail obligé, entr'eux et nous. Tel est cuisinier, tel en devient simple aide; chaque chef accommode le poisson à sa guise, seulement on convient

d'en varier le genre d'apprêt. Dès que ces mets rustiques sont à leur point, on se partage en plusieurs bandes de cinq à six personnes au plus. Les bonnes gens qui nous ont si bien assisté se mêlent avec nous, ce sont des frères, nous nous félicitons de pouvoir les servir à notre tour. Enivrés du charme de la douce égalité, leur satisfaction en paraît au comble ; les cris de joie qui la proclament, frappent la voûte azurée du firmament, et la détonation des échos en décuple la résonnance au gré de tous les convives.

Tandis que nos provisions se consomment avec gaité sur cette terre hospitalière, un honnête cultivateur vient déposer obligeamment au milieu de nous deux paniers garnis de flacons pleins du meilleur vin de la contrée. Ce supplément inattendu, reçu avec gratitude, défie d'avance la mesure de nos projets. Nous invitons le bon villageois, dont les cheveux blanchis par de longs travaux inspirent la vénération, à rester avec nous ; il s'y refuse poliment : nous voulons insister, peine superflue ; payer, c'est un présent. La jovialité de nos pêcheurs s'en accroît. La cer-

titude d'avoir plus d'un wiell-kom [1] à se passer à la ronde, semble augmenter leur soif, ils boivent en conséquence; mais plus ils boivent, moins ils se désaltèrent; plus aussi les fumées bacchiques troublent leur faible raison. Ce désordre, en s'agrandissant, finit par les rendre incapables de tenir le gouvernail et de conduire nos bateaux. Forcés de régler nos résolutions d'après cet incident imprévu, nous nous décidons à passer le reste de la nuit au bivouac.

Cependant deux de nos gens sont dépêchés vers la ville; ils ont ordre d'en revenir à la pointe du jour, avec les mêmes voitures que nous avons eu tort de renvoyer la veille. Exacts et ponctuels à remplir leur commission, ils les ramènent à cinq heures du matin; ils nous préviennent en même tems, qu'ayant fallu toute l'adresse des cochers pour cartayer sans relâche au milieu des chemins de traverse, ou des charrières servant uniquement aux metayers d'alentour, il serait plus prudent de nous rembarquer, que d'expo-

[1] *Wiell-kom* signifie *bien venu.* C'est ainsi que s'appelle en Allemagne un grand verre contenant environ la valeur d'une pinte de Paris.

ser notre sûreté dans des routes si scabreuses. Mais à quoi sert un bon avis quand les circonstances en contrarient l'application. Nos matelots dorment, engourdis d'ivresse ; nos matelots sont comme des masses inertes, on n'en peut tirer aucun parti.

Nous montons donc dans nos équipages ; le wurst suit en arrière-garde. Notre train fastueux ressemble presqu'à celui d'un ambassadeur extraordinaire faisant son entrée à Versailles ; il file tantôt à travers champs, guidé par la trace des ornières ; tantôt dans les sinuosités des ravines écretées et semées de cailloux. Mon cabriolet, enté sur un avant-train à limonière, est à la tête de la colonne, trois jeunes chevaux fringans, et par fois ombrageux, l'enlèvent avec une ardeur trop brillante. La comtesse de Vurtzel, ses deux sœurs et moi, nous sommes dedans : on y est un peu serré, mal à l'aise ; n'importe, les trois belles s'y trouvent au mieux, et ce qu'on trouve ainsi rarement incommode.

Nous allons d'une si grande vîtesse, que nous voilà déjà au monticule de.... [1] Il

[1] On n'a pu se ressouvenir du nom de ce monticule, qui d'ailleurs n'est nullement remarquable.

est tellement escarpé, que descendre de voiture serait l'acte le plus sensé : je le propose deux fois, mais gouverne-t-on les Grâces ! Les trois sœurs, répugnant au plus léger dérangement, préfèrent rester encoffrées. Quel est ce pont que nous appercevons d'ici ? demande la comtesse au postillon. — Madame, c'est celui de.... vous allez passer dessus. — Comment, avec trois chevaux de front ! il paraît si étroit ! — Il l'est en effet, Madame ; cependant n'ayez aucune crainte, nous sommes venus par-là.

Quoique pour aboutir à ce pont, en partie démantelé, il faille décrire un angle droit ; quoique son exhaussement, trop bombé, et l'abîme creusé dessous par un torrent impétueux, dussent nous engager à des précautions particulières, nous n'en voulons prendre aucune ; notre sort est d'aimer les difficultés.

A peine sommes nous arrivés au milieu du pont, que le cheval du postillon se cabre, fait un écart, saute, puis rabat ses deux jambes du côté du montoir en dehors du parapet ébreché, dont un fragment de l'entablement s'écroule sous lui.

Ne pouvant ouvrir assez tôt la portière, je m'élance par-dessus, et posant un pied sur chaque soupente, j'épie en cette posture le moment de me jeter à bas du côté que la moindre déviation du cabriolet laissera vacant. Pendant le fracas de ce désordre périlleux, les femmes poussent des hauts cris, et le postillon, presque anéanti de frayeur, s'épuise à soutenir son cheval en tirant les rênes en dedans. Par miracle, ce cheval, à force de se demener, se fait de si profondes entailles dans les cuisses, qu'à l'aide de ces espèces de crans sanglans, il parvient à se mettre debout sur le pont; mais en y reprenant pied, il heurte rudement le limonier : ce choc, communiqué au cheval de volée, l'oblige à son tour d'enjamber l'autre parapet; vîte je saute à bas, et cours le retenir par la bride. Saisi d'effroi, j'appelle au secours de toute ma voix. Hélas! j'ai beau crier, personne ne m'entend : le postillon est par terre, tombé évanoui; les trois sœurs ne donnent aucun signe d'existence; les voitures dont nous sommes les précurseurs, sont trop loin encore : terrible solitude! Accablé de lassitude, mes faibles mains abandonnent le

troisième cheval à sa destinée ; il perd aussitôt l'équilibre, se précipite dans le gouffre, et, par le mouvement de sa chute, attire à lui le limonier auquel il est enrêné. L'avant-train du cabriolet, pirouettant alors en-dehors du parapet, y forme une double potence, où ce second cheval suspendu se débat, s'étouffe dans son harnois, et n'en glisse que lorsque ses dernières convulsions font casser les deux brancards à-la-fois. Pendant cette dernière crise le postillon, à demi-ranimé, recouvre assez d'intelligence pour rouler une pierre sous une des grandes roues, et se joindre ensuite à moi, occupé à retenir par-derrière la voiture. Sans cet expédient, sans le secours aussi du parapet, moins dégradé en cet endroit, le désastre acquérait un plus affreux développement.

Alors, seulement alors, je puis songer aux trois sœurs, que je transporte l'une après l'autre à l'extrémité du pont. Tandis que je les soigne, une partie de notre monde accourt, et s'efforce aussi de les secourir. On ne saurait définir cet intérêt plaintif, transpiration d'une frayeur muette, ni ces étreintes de consternation dont cha-

cun leur donna les plus touchans témoignages. Lorsque les trois infortunées eurent repris leurs sens, les inquiétudes cessèrent, et on les conduisit aux autres voitures. Personne alors ne se souciant d'affronter les mêmes risques, il fallut prendre un beaucoup plus long circuit pour regagner la ville.

Un ingénieur des ponts et chaussées, chargé de la confection d'une nouvelle route près de..... n'eut pas plutôt su notre mésaventure, qu'il envoya des ouvriers pour rajuster ma limonière. Ce trait officieux, auquel il joignit encore celui de me prêter de forts bidets, me procura l'avantage de repartir peu d'heures après. J'allai descendre chez mes compagnes de voyage. A peine paraissaient-elles affectées de l'événement du jour : le soir il n'en fut plus question; leur gaîté ordinaire en effaça le souvenir. Au moral, impressions profondes ; au physique, traces de sable, tel est le tempérament de la nature humaine.

La veille de cette partie, une femme superstitieuse, nommée madame Dalferds, qu'on voyait quelquefois dans la société de mesdemoiselles de Duckers, passa devant

ma maison au moment où mes chevaux frais attelés, s'échauffaient dans leur harnois, d'impatience de demeurer en place. Monsieur, me dit-elle, je crains bien qu'il ne vous arrive quelque malheur : ces animaux ont une mutinerie de mauvais augure. Cette plaisanterie, devenue ensuite prédiction, m'engagea à lui répondre : Si mes destinées ne doivent pas être heureuses, nulle prévoyance n'en saurait déranger le cours. « Pardonnez ma confiance aux pronostics, ajouta-t-elle en me quittant. » Après ma catastrophe, je fus tenté de la croire inspirée.

Madame Dalferds ne parlait que de vertus évangéliques, de prédestinations, de pressentimens : on en riait, parce que sa charmante figure contrastait singulièrement avec les écarts sérieux de son imagination. Le nombre *treize*, à table, la faisait évanouir ; une *salière renversée*, lui présageait quelque révolution sinistre ; une *araignée* remontant sur sa soie, la perte d'un procès ; un *corbeau* volant sur sa gauche, quelque grand désastre ; les siéges d'un appartement en nombre *impair*, une maladie prochaine.

Tout point de l'avenir, affirmait-elle de la meilleure foi du monde, a un point dans le passé qui lui correspond par l'égalité des distances du point présent. La chaîne des événemens est préétablie.

D'autres fois, afin d'excuser ou étayer sa croyance aux pressentimens, elle s'appuyait de la crédulité attribuée à ce roi conquérant, philosophe et auteur, lequel avait la faiblesse de s'épouvanter quand on l'assurait que la femme blanche [1] avait paru dans son palais. Elle débitait en faveur du même système, qu'un régent de collége, obligé de mener à la promenade une troupe de jeunes gens, ses élèves, se trouvant le matin dans une disposition mélancolique, accompagnée d'une répugnance extraordinaire pour cette partie, tâcha de s'en dispenser; que cependant on parvint à détourner sa volonté, et à le faire sortir:

[1] La tradition vulgaire avait donné à cette *femme blanche*, le droit d'indiquer, par son apparition, la mort de quelqu'un de la famille royale. Le grand Frédéric, qui le croirait? trahissait malgré lui l'espèce de terreur panique que lui causait cette apparition imaginaire. C'est venger ou consoler l'humanité, que de conserver une pareille anecdote.

mais que sa complaisance lui devint fatale ; car à la promenade, un de ces jeunes gens, dont la vue était myope, le tua d'un coup de fusil, croyant tirer sur un lapin.

Il eût fallu la science d'un OEdipe ou celle des devins, des anciens Pharaons d'Egypte, pour calmer ou peut-être aussi redoubler le tourment continuel des prévisions fantastiques de madame Dalferds. On la plaignait de n'avoir de l'érudition, du goût, et la connaissance du monde, que pour céder aux tristes influences d'une bizarre pusillanimité, et prouver, par cette abnégation du bon sens, que les inverses et les extrêmes s'avoisinent plus qu'on ne pense.

Ce singulier caractère invite occasionellement à jeter un rapide coup-d'œil sur quelques-unes des antipathies et terreurs dont les causes ne sauraient s'expliquer, ni les effets cesser de surprendre, quoiqu'on soit enclin à les tourner en ridicule. Examinons les plus extraordinaires.

Auguste restait immobile, consterné, quand par mégarde il lui arrivait de mettre le soulier gauche au pied droit. Il remar-

qua qu'une sédition militaire, où il pensa périr, lui avait été prédite le matin par la faute de celui qui lui avait chaussé le pied gauche le premier.

Clovis envoyait observer ce qui se chanterait dans l'église de Saint-Martin de Tours en y entrant, lorsqu'il voulait régler quelque grande entreprise.

Le chancelier Bacon perdait connaissance toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune.

Un anglais se mourait quand il lisait le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe.

Don Juan *Rol*, chevalier d'Alcantara, tombait en syncope, quand il entendait prononcer le mot *lana*, quoique son habit fût de laine.

Henri III et le maréchal de Schomberg, gouverneur de Languedoc, ne pouvaient demeurer dans une chambre où était un chat. Le cardinal de Lorraine vit à Inspruch un gentilhomme qui avait si peur des chats, qu'il saignait du nez à les entendre seulement de loin.

Un commandant de ville frontière éprouvait subitement des convulsions à la vue des œufs de carpe. Une écrevisse cuite produi-

sait le même effet sur une femme de la cour.

Le duc d'Epernon s'évanouissait à la vue d'un levraut.

Lancre, conseiller au parlement de Bordeaux, certifie, dans son *Tableau de l'inconstance de toutes choses*, avoir connu un gentilhomme fort brave, qui ne l'était point assez pour attendre, l'épée à la main, une *souris*.

Uladislas Jagellon, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Si l'on en faisait sentir à du *Chesne*, secrétaire de François I.er, il lui sortait une prodigieuse quantité de sang par le nez.

Erasme ne pouvait odorer le poisson sans avoir la fièvre.

Le maréchal d'Albret se trouvait mal lorqu'on servait à table un marcassin ou un cochon de lait.

Scaliger, qui n'osait boire du lait, ce qui lui a été commun avec *Pierre* d'Apono, frémissait de tout son corps en voyant du cresson.

Cardan avait en horreur les œufs.

Ambroise Paré cite une personne fort

considérable qui, dans un repas, à la vue d'une anguille, tombait en défaillance.

Tyco-Brahé chancelait sur ses jambes à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Si en sortant de chez lui le matin il apercevait une vieille femme, il rentrait sur le champ.

Un gentilhomme gascon, selon Cardan, craignait tellement le son de la *vielle*, qu'il ne le pouvait jamais ouïr sans éprouver un relâchement subit, très-opposé à la dysurie.

Boyle avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau sortant d'un robinet.

Le comte de *Vangnheim*, grand veneur de Hanovre, tombait en faiblesse ou s'enfuyait quand il voyait un cochon rôti.

Le philosophe *Chrysipe* avait une si grande aversion pour les révérences, qu'il faisait autant de chutes qu'on le saluait de fois.

Marie de Médicis ne pouvait souffrir la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toute autre espèce de fleurs; la Mothe-le-Vayer, le son d'aucun instrument; mais il goûtait un plaisir vif au bruit du tonnerre. Le chevalier de Guise s'éva-

nouissait quand on lui présentait une rose.

Pascal croyait toujours voir un précipice à côté de lui, ce qui rendait ses promenades difficiles.

Le fameux Nicole sortait peu, parce qu'il craignait toujours qu'une tuile ne lui tombât sur la tête.

Hobbes, malgré son incrédulité, avait peur des esprits, comme un enfant.

Le comte de Caylus perdait connaissance en voyant un capucin. L'origine de cette antipathie provenait de ce que, jouant au tric-trac avec un de ses amis, il aperçut tout-à-coup sur les dés une goutte de sang, et levant les yeux, un simulacre de capucin dans l'appartement. Frappé de cette extraordinaire vision, le comte s'écria : « Ciel ! quel présage ! mon frère qui est à l'armée, vient sûrement d'être tué dans quelque bataille. » Peu de jours après, un moine de cet ordre lui en apporta la triste nouvelle. L'heure ou le moment de cette mort correspondit à celui où il crut en avoir été averti par la Providence. Voilà le non moins surprenant.

NOTES

DU LIVRE VI.

(1) Par une loi de *Zeleucus*, à Locres dans la grande Grèce, dit un écrivain du dix-septième siècle, il était porté que l'on couperait le nez à la femme surprise en adultère; et par une loi des égyptiens, que l'homme surpris dans le même crime, aurait les yeux crevés. Il ajoute :

Si l'on ressuscitait ces lois vieilles et dures,
On verrait en beaucoup de lieux,
A moins qu'au juste on n'eût pris ses mesures,
Bien des femmes sans nez, et des hommes sans yeux.

L'empereur Auguste commettait des adultères par politique. Quand on lui reprochait son intempérance envers les femmes romaines de qualité, il répondait qu'il ne les voyait qu'afin de connaître les secrets de leurs maris, et ce qui se passait dans leurs familles.

Cohon, évêque de Nismes, prêchant le jour de la fête de la Madeleine, après en avoir exagéré le repentir, s'écria qu'elle s'était ouvert le ciel par ses larmes, et qu'*elle avait fait un chemin par eau que les femmes font rarement par terre.* Cette mauvaise pointe eut du succès.

(2) Quand l'empereur Joseph II passa à Stuttgard, le duc de Wurtemberg lui donna des fêtes superbes;

il excellait dans ce genre de représentation. Bien des gens se rendirent à sa cour pour en admirer, à cette occasion, la magnificence. Madame de Lurzi y alla avec son mari. Le maréchal de la cour, conformément à l'étiquette germanique, y plaçait aux spectacles chacun selon son rang. Pour ne point déroger à l'usage, il demanda à madame de Lurzi, au moment où elle entrait à la comédie, quelle était sa qualité. Surprise de la question, elle lui répondit en riant : *acariâtre*. « Acariâtre ! répéta ce bon allemand, peu versé dans notre langue : je ne connais pas cette dignité ; mais puisque tel est votre titre, *passez toujours*, Madame, *au banc des baronnes*. »

Cette femme s'intitula en plaisantant ce qu'elle était en effet. Peu de gens savent se connaître eux-mêmes. Deux capitaines de cavalerie de la garnison de Strasbourg allèrent aussi voir ces fêtes. C'étaient des provinciaux presque inconnus. A leur retour, se croyant des personnages, ils se vantèrent d'y avoir paru *incognito* sous des noms empruntés. « Il vous eût été facile de le garder, ce me semble, sans en changer, » leur dit un jeune satyrique.

(3) Les *bektashi* sont des derviches fondés par *Hagi-Bektash* : ils doivent donner le *gazel* et l'*esma* à tous les musulmans qu'ils rencontrent. Le gazel est un ton de voix doux, affectueux, qu'ils appliquent dans un sens spécial à l'amour divin. Quant à l'esma, c'est l'invocation d'un de ces mille et un noms qu'ont les islamites pour désigner Dieu. (Voyez *le Cor. Préf. de Salles*.)

(4) Eustache Deschamps, poete, disait :

Les chevaliers étoient vertueux,
Et pour amour pleins de chevalerie,
Loyaux, secrez, friques et gracieux.
Chacun avoit lors sa dame, s'amie,
Et vivoient liément;
On les aimoit aussi très-loyalement,
Et ne jangloit, ne médisoit en rien
Or m'esbahys quand chascun jangle et ment,
Car meilleur tems fut le tems ancien.

(*Encycl. Hist.*, t. 2, p. 117, *au mot chevalerie.*)

On nommait *galois*, dans le quinzième siècle, les membres d'une espèce de confrairie de pénitens d'amour, établie en Poitou. Les femmes y étaient admises comme les hommes. C'était à qui prouverait le mieux son amour, en bravant les rigueurs des saisons.

« Les chevaliers, les écuyers, les dames et demoiselles qui embrassèrent cette réforme, dit Sainte-Palaye, dans son traité de la Chevalerie, devaient, suivant leur institut, pendant les plus ardentes chaleurs de l'été, se couvrir chaudement de bons manteaux et chaperons doublés, et avoir de grands feux auxquels ils se chauffaient, comme s'ils en eussent eu grand besoin; ils faisaient en été tout ce qu'on fait en hiver, peut-être pour faire allusion au pouvoir de l'amour, qui, selon nos anciens poëtes, opère les plus étranges métamorphoses. L'hiver répandait-il ses glaces et ses frimas sur toute la nature, l'amour alors changeait l'ordre des saisons; il brûlait de ses feux les plus ardens les amans qui s'étaient rangés sous ses lois : une petite cotte simple, avec

une cornette longue et mince, composaient tout leur vêtement. C'eût été un crime d'avoir fourrure, manteau, housse ou chaperon double, de porter un chapeau, des gants, des moufles; une honte, de trouver du feu dans leurs maisons : la cheminée de leurs appartemens était garnie de feuillages ou autres verdures, si l'on pouvait en avoir; on en jonchait aussi les chambres. Une serge légère était la seule couverture du lit.

« A l'entrée d'un *galois* dans une maison, le mari, soigneux de donner au cheval de son hôte tout ce qu'il lui fallait, le laissait lui-même maître absolu de la maison, où il ne rentrait point que le *galois* n'en fût sorti.

« Il éprouvait à son tour, s'il était de la confrairie des galois, la même complaisance de la part du mari, dont la femme, associée à l'ordre sous le nom de *galoise,* était l'objet de ses soins et de ses visites. »

Si dura cette vie et ces amourettes grante pièce, observe Latour, *jusques à tant que le plus de ceux en furent morts et périltz de froit.*

La galanterie se conforme toujours à l'esprit, aux usages, au ton de chaque siècle. On pourrait presque en induire que la providence a soin de mesurer constamment nos projets, nos fantaisies, nos besoins, d'après nos plus familières habitudes; lesquelles se composent ordinairement en raison de notre manière de voir, de sentir, de comparer les objets, de gérer nos prétentions, de capter les applaudissemens estimés, de déférer à l'empire de la mode du jour.

Montesquieu pense que notre liaison avec les femmes est fondée sur le bonheur attaché aux plaisirs des sens, sur le charme d'aimer et d'être aimé, et encore sur le desir de leur plaire; parce que ce sont des juges très-éclairés sur une partie des choses qui constituent le mérite personnel. Ce desir général de plaire produit la galanterie, qui n'est point l'amour, mais le délicat, mais le léger, mais le perpétuel mensonge de l'amour.

Ce mensonge a tellement d'attrait, que beaucoup de gens le préfèrent à des réalités plus faciles, et non moins douces quand on en sait apprécier la véritable valeur. L'illicite remporte beaucoup trop souvent la victoire. Pourquoi ne pas détruire par tous les moyens possibles, l'influence de ses usurpations? Il existe, assure-t-on, dans quelques-unes des Moluques, des officiers qui vont dès l'aube du jour réveiller au son du tambour les chefs de famille, en les exhortant à s'acquitter du devoir conjugal en considération du public, à qui la multiplication du nombre des citoyens importe essentiellement. Cette sorte de musique bienfaisante, et son motif, remarque un moderne, semblent justifier la plainte d'une espagnole qui disait de son mari : *Mi marido es gran musico, buen escrivano, singular contador, salvo que no multiplica.*

(5) « On quitte la femme la plus aimable, sans autre « motif que la durée de ses complaisances; on s'en« nuie de la plus douce des jouissances, sans trop « savoir pourquoi....

« L'habitude rend les choses plus nécessaires, la

« possession moins flatteuse, et la privation plus « cruelle. » (*Diderot, Essais sur la Peinture.*)

Si le commerce des femmes polit nos idées, on peut dire aussi, comme Grétry, que la continence est la nourrice du génie. (*Note de l'éditeur.*)

(6) Ce caractère tout de compartimens, rappelle dans un sens plus parfait celui d'Alcibiade, qui se faisait admirer par-tout. Savant, poli, aimable à Athènes; dur, laborieux, austère à Sparte; mou et magnifique comme les perses en Asie; toujours à cheval et buvant autant que le plus fort buveur, en Thrace. « Avec une telle souplesse de caractère, « observe la Mothe-le-Vayer, il est difficile de ne pas « se faire aimer. L'on a beau dire, on est toujours « ce que l'on doit, quand on est aisément ce que « l'on veut. »

Alcibiade eut toutes les vertus, tous les talens, tous les vices, et une grande fortune qui appartenait à tout le monde, hors à lui. On va loin avec de tels moyens. Le célèbre chevalier de Grammont aspirait à être l'imitateur d'Alcibiade; mais autre tems, autres mœurs.

(7) Pourquoi nous plaindre de l'inconstance d'une femme? Est-ce donc sa faute si la mobilité de ses goûts l'entraîne incessamment vers les occasions où ses facultés s'apprêtent à de nouveaux déploiemens? L'art de jouir de la plus douce existence lui est trop connu, pour qu'elle puisse être sourde à l'appel de ses sens. Extrayons de la fable sa propre excuse :

Tirésias, l'un des plus célèbres devins de l'antiquité, ayant rencontré sur le mont Cyllène deux

serpens qui frayaient ensemble, tua la femelle. Les dieux irrités le transformèrent aussitôt en femme. Sept ans après, deux semblables reptiles accouplés, frappèrent sa vue; il écrasa d'un coup de pied le mâle; à l'instant Tirésias reprit sa première forme d'homme. Peu d'années s'étaient écoulées depuis sa régénération, lorsque Jupiter et Junon disputant ensemble pour savoir qui recevait plus de plaisir de l'homme ou de la femme dans les voluptés amoureuses, l'élurent arbitre de leur cause, comme ayant éprouvé les divers avantages de l'un et l'autre sexe. Il prononça en faveur de Jupiter, lequel soutenait que la femme goûtait plus de délices. La déesse, indignée, aveugla Tirésias, afin de le punir d'avoir osé révéler ce qu'elle se croyait intéressée à cacher; mais Jupiter le dédommagea du cruel effet de ce châtiment en lui accordant le don de prophétie.

Phlégon-Trallien, dans ses Curiosités admirables, ou Choses Merveilleuses définies en cent trente-six chapitres assez courts, y divise la volupté en dix portions égales; puis il affirme doctoralement, en raison de son expérience, qu'une seule de ces portions appartient à l'homme, et les neuf autres à la femme.

(8) Voici à l'occasion du spectacle, un trait assez neuf, peignant bien la différence des sensations de l'homme rustique, d'avec celles de l'homme du monde. On donna à une des représentations de comédies du régiment du C****, des billets d'entrées à beaucoup de paysans, croyant les obliger et leur procurer du plaisir. Point du tout, la pièce

finie, ils se rangent à la porte de la salle; et l'un d'eux prenant la parole, dit au nom des autres aux officiers sortans : *Messieurs, si vous êtes justes, vous nous paierez notre tems; nous avons resté jusqu'au bout, et vous savez combien c'était ennuyeux. Donnez-nous au moins quelque chose pour boire, si vous ne voulez pas faire mieux; car nous avons grand besoin de nous égayer.*

LIVRE VII.

On serait tenté de haïr l'espèce d'art qui, créant d'heureuses diversions, des bruits harmonieux en faveur de nos loisirs, compose le faible tissu de la vie avec la main légère d'une molle et voluptueuse intelligence, quand, arraché des sociétés où agit le pouvoir de ce doux enchantement, la privation n'en devient que plus amère.

Mes heures s'usaient paisiblement dans le sein des illusions; rien n'y froissait mes riantes volontés, lorsque le baron de Wimpfen, maréchal-de-camp divisionnaire des troupes d'Alsace, à qui j'avais confié un mémoire sur les vices de notre constitution militaire, m'écrivit que le ministre de la guerre en avait lu plusieurs articles avec intérêt.

Comme les principaux motifs d'une réformation indiquée nécessaire, y étaient beaucoup trop faiblement énoncés; comme aussi la plupart de mes réflexions ne s'y montraient pas avec assez de profondeur

ou de méthode, pour que la totalité de cette esquisse au-dessous du médiocre, méritât l'attention sérieuse d'un ministre éclairé, je fus très-flatté d'en avoir occupé les momens à si peu de frais.

M. de Saint-Germain accueillait toujours avec grace les avis, les renseignemens utiles à l'amélioration de ses systèmes particuliers; instigué par le baron de Wimpfen, il me manda à Versailles. Je m'y rendis aussitôt, sans laisser transpirer auprès de mes camarades la cause de mon absence.

Un nouveau mémoire dans lequel je développai avec plus de clarté, plus d'étendue, les points d'achoppement des rouages de l'armée, invita ce ministre à m'accorder une assez longue audience, où, de concert et entraîné par l'importance de la matière, nous la coulâmes à fond.

En pompant ses opinions, les miennes s'ouvrirent sans réticence, sur les graves inconvéniens inhérents à la manie de la plupart des hommes en place, de ne réserver les formes protectrices, vides d'effets réels, que pour l'humble mérite beaucoup trop souvent dédaigné. Vous le savez, lui dis-je, combien le génie

du guerrier se prête peu aux courbettes d'antichambres, à l'abord glacé d'un ministre quelquefois prévenu à tort contre celui qui le sollicite, et quelquefois injuste sans le savoir. Ce génie endure difficilement les dépressions, le déboire des passe-droits, le mépris, soit des talens, soit de l'ancienneté de services.

Quoique le guerrier s'honore d'une obéissance extrêmement passive, qui, doublant ses vertus, en dirige l'effet, on ne peut, sans être coupable à son égard, abuser de sa longanimité à supporter la privation des récompenses dues à son zèle. C'est à vous, M. le comte, éprouvé par une profonde expérience, de remédier à l'abattement de nos légions, à la prostration de leur force, en ne les recrutant plus de gens énervés par la mollesse des cours, l'oisiveté des capitales, et la trop active corruption d'un luxe effréné. Par-tout où l'orgueil absorbe les droits du véritable aspirant à la gloire; par-tout où ses turpitudes prévalent, on est presque sûr de trouver Achille, oublié dans les rangs de l'obscurité. Est-il donc indispensable d'être d'une naissance illustre, ou d'une race accréditée, pour vaincre

les ennemis de l'état, pour se faire tuer; pour se distinguer dans la périlleuse carrière des armes (1)? Le héros ne regarde jamais s'il descend des dieux; les titres vains sont trop au-dessous des hardies conceptions, qui, dès l'aurore de sa brillante renommée, le séparèrent du vulgaire des mortels.

Chez le roi de Prusse, les graces particulières y sont accordées aux seules actions d'éclat; aussi les bandes prussiennes se sont-elles rendues formidables.

Frédéric II connaît tellement le fort et le faible de notre armée, que lorsque le prince Ferdinand de Brunswick succéda au duc de Cumberland dans le commandement de l'armée hanovrienne, après la bataille de Hastenbeck [1], il lui dit : *Vous allez, mon cousin, combattre les français; il vous sera facile d'en vaincre les généraux, les soldats jamais.*

M. de Montazet, général-major au service d'Autriche, étant prisonnier à Berlin, entendit un jour ce même roi s'exprimer sur notre nation en ces termes : *Si je com-*

[1] Gagnée par le maréchal d'Estrées, le 31 juillet 1757.

mandais à des français, j'en ferais les meilleures troupes des quatre parties du monde. Leur passer quelques légères étourderies, ne les jamais tracasser mal-à-propos, nourrir la gaîté naturelle de leur esprit, être juste envers eux jusqu'au scrupule, ne les affliger d'aucune minutie, tel serait le secret dont j'userais pour les rendre invincibles.

Ma péroraison ne fut pas poussée plus loin.

Le comte de Saint-Germain, que j'ai dépeint ailleurs comme un peu trop influencé par les opinions religieuses, et les petitesses qui souvent en sont la suite, avait réellement des connaissances militaires, confirmées par de longues épreuves. Les abus dont je me permis la critique, dont lui-même pénétrait aussi les dangereuses conséquences, le firent souvent hausser les épaules de dépit, durant notre entretien. Cette espèce d'approbation, échappée tacitement à la franchise de son équité, m'autorisa, dans une autre conférence, à ménager encore moins les préjugés de cour qui entachaient la composition des différentes armes françaises. Mes idées, pres-

que toujours d'accord avec les siennes, stimulèrent vivement ses regrets de ne pouvoir obvier à un désordre si révoltant.

Prévenu en ma faveur, il désirait me placer à la tête d'un corps, en attendant la possibilité de me donner un régiment. Mais ce témoignage de bienveillance fut forcé de s'éteindre dans ma modération; celle-ci me rehaussa même à ses yeux, au point que s'il n'eût pas été disgracié un mois après, je m'en serais surement parfaitement trouvé.

Il avait accepté le ministère à contre-cœur; aussi goûta-t-il beaucoup plus de satisfaction que de peine à en être privé. On le croira plus facilement encore, lorsqu'on saura de quelle manière il fallut s'y prendre pour l'engager à remplacer le maréchal du Muy.

A la mort de ce ministre, le marquis de Maurepas, embarrassé d'en choisir le successeur, chargea M. de Sartines, ministre de la marine, de lui indiquer l'homme le plus capable de remplir la place vacante, l'homme qui, indépendamment des qualités exigées, aurait une flexibilité sur laquelle il pût compter. Celui-ci en parla de con-

fiance à l'abbé Duboys, qu'il voyait souvent. L'abbé lui désigna, sans hésiter, le comte de Saint-Germain, retiré à cette époque, à Landser, près de Schlestadt en Alsace, où il vivait philosophiquement d'une pension de dix mille livres que lui avait accordée le roi, d'après les itératives sollicitations des régimens allemands, lesquels s'étaient cotisés pour lui faire un sort à son retour du Danemarck, d'où il était revenu pauvre et sans moyens d'existence.

Cet officier-général, estimé de toute l'armée, convint à Maurepas; le plus difficile consistait à l'engager à prendre le ministère, si on l'y nommait. Fatigué des calculs erronés de l'ambition, il ne songeait plus à paraître sur la scène du monde; ses mœurs simples, ses besoins conformes à la régularité de ses goûts, l'amour de l'isolement, tout défavorisait l'espoir de le séduire par l'éclat des grandeurs, dont les jouissances n'offraient qu'un trop mince dédommagement à son ame affranchie des soumissions.

Cependant M. de Maurepas conseilla à Louis XVI, toujours à la recherche des hommes vertueux, d'élever Saint-Germain

au ministère de la guerre. L'abbé Duboys, chargé de lui en porter la nouvelle, déféra à cet ordre, sous condition expresse qu'on lui confierait deux lettres, l'une de Sartines, l'autre du roi. La première devait, sans explication préliminaire, entretenir vaguement le comte des heureuses dispositions de S. M. en sa faveur; la seconde, lui en notifier les résultats. Il partit avec ces deux lettres.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis qu'il avait pris congé de M. de Saint-Germain. Son prompt retour l'étonna. Il le trouva occupé de ses pigeons qui venaient se poser familièrement sur ses bras. « Par « quel hasard, l'abbé, s'écria-t-il, en l'a« percevant, revenez-vous sitôt en Alsace? « Apprenez-nous-en le motif. » — Des affaires imprévues, auxquelles je songeais peu, m'y ramènent. Mon frère, le préteur de Schlestadt, vous expliquera tout cela mieux que moi, car elles le regardent plus directement. Au reste, dans ce monde, nous sommes esclaves des choses accidentelles. On est rarement maître de leur échapper. — Nous apportez-vous quelques nouvelles? — La mort du maréchal du

Muy, vous la savez probablement? — Oui, par qui est-il remplacé? — Il ne l'est pas encore. Le public voudrait, ou le maréchal de Broglie, ou vous, ou M. de Vaux. — Moi, mon cher abbé, dieu m'en préserve; je refuserais net le ministère si on me l'offrait. A mon âge, on ne se doit plus qu'à Dieu et à sa patrie, lorsqu'elle nous réclame. — Soit; mais si Dieu vous appelait à cette place, ne vous fournirait-elle pas précisément l'occasion d'être utile à votre pays? Qu'en pensez-vous, madame? continua l'abbé, en adressant la parole à la comtesse de Saint-Germain. — Je n'ai là-dessus aucune opinion formée. — Il n'est pourtant pas difficile de sentir que si Monsieur était nommé ministre, ses lumières, ses talens tourneraient au profit du royaume. — Je n'en disconviens pas. — L'abbé, ma femme est bonne, elle finira par être de votre avis, ensuite elle reviendra au mien, de peur de m'affliger.

Un instant après, Duboys tira à l'écart madame de Saint-Germain, à laquelle il communiqua son secret, en la priant, au nom du roi, de l'aider à convertir son mari. « Que de peines nous allons lui causer!

« répartit la comtesse ; si du moins la « volonté du prince imposait à sa cons- « cience ! »

M. de Saint-Germain, rentré dans le salon, commençait à s'y assoupir sur un sofa. Sa femme, en y arrivant, le sortit de ce demi-sommeil, par ces mots : « Mon « ami, il a raison l'abbé. Oui, il est beau de « se sacrifier pour sa patrie ; bien, d'obéir « au vœu de son souverain ; pieux, d'ac- « cepter avec résignation les soins, les « peines, les travaux que Dieu nous en- « voie ; ainsi je crois que vous ne sauriez « refuser le poste fatigant de ministre, si « le roi vous y destinait. » — Comment, Madame, vous vous liguez avec l'abbé contre moi, à l'occasion d'une simple hypothèse, ou d'un propos aventuré ? — Ce n'en est pas tout-à-fait un, ajouta Duboys. Voyez ce que contient cette lettre, que M. de Sartines m'a remise pour vous.

Le comte la reçut d'un air pensif. Il y était question seulement du projet de S. M. de l'employer, afin d'améliorer sa situation. « Je respire, s'écria M. de Saint-Germain « après l'avoir lue, vous m'aviez effrayé. Le « roi est trop bon de songer à un vieillard,

« suffisamment riche pour terminer en paix
« ses jours dans une humble retraite, où
« ni les soucis, ni les tourmens de l'amour-
« propre ne peuvent l'aborder. » — Mais Monsieur, dit l'abbé, on ne reconnaît plus en vous ce caractère qui vous distinguait autrefois, ce desir continuel d'être le bienfaiteur de vos semblables, de leur consacrer vos veilles, vos talens, le fruit de vos observations, de vos études de tout genre. Si le roi vous abandonnant sa confiance, vous appelait près de sa personne, ne serait-ce pas le ciel qui lui aurait inspiré cette action ? Tenez, voilà encore une autre lettre. Soumettez-vous d'avance à ce qu'elle vous annoncerait de contraire à vos dispositions actuelles.

M. de Saint-Gérmain, frappé d'y trouver la notification officielle de son élévation au ministère, faillit à en perdre connaissance. Quelques mots balbutiés d'un ton austère, découvrirent à quel point il en était fâché. Après s'être recueilli cinq à six minutes, il demanda vingt-quatre heures de réflexion avant d'exprimer définitivement son vœu.

Le lendemain, sa femme et l'abbé Du-

boys, à force d'insinuations persuasives, triomphèrent de son opiniâtreté. « C'en est « fait, leur répondit-il, vous le voulez, « j'accepte mes peines et les offre au ciel. Il « n'y aura plus de bonheur désormais sur « la terre pour celui dont les nouveaux « devoirs multiplieront les ennemis. »

Il partit deux jours après pour Fontainebleau où était la cour. Costumé en perruque ronde de laine et un habit de campagnard, il se croyait imprésentable, quand il y descendit à l'auberge du Grand-Cerf, d'où il envoya prier M. de Maurepas de l'excuser s'il n'allait pas le voir tout de suite. Le Mentor de Louis XVI, le fit complimenter de sa part sur son heureuse arrivée, et inviter à venir chez lui dans son pur négligé. Il s'y rendit sur-le-champ. Le reste est suffisamment connu.

Toutes ces particularités attachantes, parce qu'elles peignent les vertus de M. de Saint-Germain, sont d'une exactitude incontestable. On les tient de feu M. Duboys, directeur général de l'école militaire, ancien préteur de Schlestadt et ami intime du philosophe de Landser.

Le prince de Montbarey, porté au mi-

nistère de la guerre après l'abdication du comte de St.-Germain, loin de se complaire à maintenir scrupuleusement le même système, se crut obligé d'annoncer d'autres vues. Il dérogea peu-à-peu à des principes trouvés généralement trop sévères, et chercha à se former la réputation d'une conduite opposée. Le bien, si difficile à faire, rencontre toujours sur sa ligne, l'obstacle des ménagemens, appelés indispensables par une foule d'intrigans accablés du poids des graces. Imbu de cette pénible conviction, il préféra les avantages faciles de sa place, à l'éclat dont quelques assauts victorieux livrés aux erreurs nées des circonstances, eussent pu l'entourer. Cette politique fut-elle bonne?

Je répondrai : Chacun approuve avec enthousiasme les sacrifices qui ne le concernent pas, tant le métier de censeur est aisé ; mais peu sont partisans sincères d'un mieux qu'on obtiendrait par la suppression de l'abus dont ils profitent. Les plaintes sont la basse continue du récitatif ordinaire de l'intérêt personnel [1].

[1] « Les inspecteurs, disait M. d'Au*****, sont « souvent forcés, lorsque les régimens sont mal

Ce troisième voyage à Paris ne m'offrit presque aucune véritable satisfaction. L'ennui m'y poursuivait même au milieu de mes courses nombreuses, et de ces plaisirs de convention que l'on cherche à goûter comme délassemens, quoiqu'ils ne soient jamais que des remplissages de mince valeur. On leste avec moins de facilité l'esprit que le corps ; la trop grande vie du second, absorbe communément celle du premier d'une manière désolante.

Je n'y retrouvai plus une femme déjà presque annoncée dans ces mémoires, une femme qui charmait autrefois mes instans de raison, quand j'échappais à ceux d'une futile galanterie. Quelle averse de regrets submergea mon cœur, lorsque j'appris sa mort loin du tintement funèbre dont le bruit consterna l'amitié ! Oui, je l'atteste,

« exercés ou mal tenus, d'en accuser les officiers supé« rieurs, de préférence aux colonels. Ceux-ci n'aiment « que les éloges ; quelques-uns en méritent sans doute ; « mais combien en est-il qui ne se donnent aucune « peine ? Piliers constans de l'Œil-de-Bœuf, ils y « déclament jusqu'à l'exagération contre l'officier « général qui s'avise de les inculper. Il faut donc sa« voir composer avec cette puissance sourde, quand « on désire se conserver le vent de la cour. »

celle dont je veux parler, la duchesse d'Aiguillon (née Crussol-d'Uzès), inspira toujours des sentimens profonds à ceux qui, par leur mérite, obtinrent quelque accès dans sa familiarité. Il était impossible de jouir de sa société sans éprouver une espèce d'admiration mêlée d'attachement. Elle savait quatre sortes de langues; les beaux esprits du siècle consultaient son goût, s'éclairaient de ses lumières, la regardaient comme un guide infaillible dans la route des sciences. Riche d'instruction, elle la dépensait avec toute l'amabilité des grâces, sans cesser un instant d'être la première des femmes dont l'érudition étonne, ni l'égale des hommes de génie qui en recherchaient l'approbation particulière.

Quoique son revenu fût borné à vingt-cinq mille livres de rente, elle donnait régulièrement tous les samedis un souper auquel étaient invités des hommes de marque, des étrangers recommandables, d'anciens ministres, des gens de lettres, M. de Maurepas, l'évêque de Noyon (Broglie), et beaucoup d'autres amis.

Tous les rangs étaient confondus à ces festins d'élection; on n'y découvrait de

nuances que dans la couleur des esprits. La pédanterie du savoir n'ayant jamais de fauteuil à ce cercle agréable, il eût été difficile que les muses, présidées par la sagesse, y lançassent avec aigreur des satyres contre les usages de mode. Mais aussi le laisser-aller d'une conversation facile, fournissant à chacun la possibilité de s'y développer dans le sens vrai de ses facultés acquises, on y pensait hautement. Enfin ce banquet, semblable à celui des sept sages, disposait les idées à des éclosions heureuses où elles brillaient de leurs propres forces. On y vit souvent les Montesquieu, les Hénault, les Bernis, les Duclos, et tant d'autres célèbres personnages dont les écrits, quoique profonds, respirent néanmoins la plus douce aménité. Là, s'allumèrent aussi quelques-unes des premières gerbes de la philosophie moderne, protégée par les axiomes de l'ancienne.

Une des plus louables sollicitudes de la duchesse d'Aiguillon, quand elle voulait quelque bien à un jeune homme débutant dans le monde, c'était de le prémunir contre les simagrées et les propos de cour; de le styler sur le débit de soi-

même; de l'avertir que parmi certaines gens de haut parage , la modestie y était asssimilée à la robe de l'infériorité, et une noble assurance, à celle de la conscience de sa propre valeur intrinsèque. « C'est ici, lui disait-elle, le pays du vent. Il y souffle des trombes d'ambition, de jalousie, d'orgueil. Les illusions y affluent. Au grand jour, tout s'y pare d'un air de concorde; on sait à merveille y haïr poliment, et imprimer dans chaque hôtel des libelles secrets contre l'hôtel adjacent. A nous écouter en particulier, l'on nous croirait tous de la race de Jupiter. Nos prétentions s'élèvent jusque-là; *Chérin* ne manque jamais d'en justifier la bonté, de quelqu'origine qu'on soit. Cette manie de tant préconiser nous-mêmes notre naissance, nous est inspirée par l'expérience que plus on se fait grand, moins on est écrasé. Les illusions consenties à titre de réalités, sont une espèce de puissance avec laquelle les plus fins sauront obtenir long-tems une supériorité de considération sur les simples. Telle est l'influence irrésistible du règne des préjugés : on les critique; mais ils gouvernent, et gouverneront jusqu'à ce

que le trop-plein ne verse. Peut-être assisterez-vous au mouvement qui tôt ou tard changera la face des choses parmi nous. Si je suis encore au monde, lors de cette création philosophique, je m'en réjouirai; car franchement je tiens peu aux hochets de la pairie, mais beaucoup à ce que les objets reprennent leur véritable place : la raison ne cesse de le conseiller; si on voulait l'entendre, tout en irait bien mieux. »

Je lui ai souvent ouï dire : « Il faut de l'amusement à la jeunesse, afin que ses traits, ses formes contractent les signes rians des plaisirs délicats : la figure du bonheur a toujours du crédit ; elle impose. Pas une action du moment qui ne place une pierre de l'édifice de notre avenir. Fréquenter ses proches, c'est bien; ses vrais amis, mieux encore : les uns ont une simple valeur d'héritage, les autres celle d'un mérite distingué. Le protocole des visites de cérémonie suppose du temps à perdre ; il est l'amusette du désœuvré. N'aimer pas la vacuité du babillage, annonce tacitement un esprit capable de paraître ; la fureur de capter le suffrage vulgaire, une

faiblesse de moyens dont on voudrait esquiver la réputation. Ceux qui possèdent l'art de pincer à propos les cordes du caprice d'autrui, sont les plus adroits professeurs de celui de plaire. Se taire avant que l'on ne soit rassasié de nos discours, nous ménage le droit de les recommencer avec les mêmes précautions. Qu'est-ce que l'ennui ? Une indigestion morale, opérée par la monotonie des situations. »

Mille autres saillies de cette femme philosophe démontreraient que Gustave III, roi de Suède, n'avait pas tort de l'appeler, en raison de ses vastes connaissances, le journal vivant de la cour, de la ville, de l'académie et des provinces. Semblable à la duchesse de Bourgogne, mère de Louis XV, on l'entendait souvent répéter, qu'elle ne marchait jamais sans être accompagnée de tous ses amis, morts et vivans, et qu'elle s'était arrangée de manière qu'ils lui tenaient toujours compagnie. Ainsi, différente de Descartes, elle croyait fermement à l'amitié, ne la regardant nullement comme une chimère, quand même on douterait de l'immortalité de l'ame. Mais pourquoi continuer son éloge ? pourquoi parlerais - je

de l'empressement invariable du prince de Conti à l'attirer tous les lundis au Temple, à ses soupers, à ses concerts, à ses fêtes, dont elle était le principal ornement, et où j'eus le bonheur d'être admis sous ses auspices? Hélas! quelques fleurs jetées de plus sur sa tombe par mon éternelle reconnaissance, pourraient-elles accroître jamais la renommée qui lui a survécu (2)?

Je n'ai rien dit encore du duc d'Aiguillon, son fils. A l'avénement de Louis XVI au trône, ou du moins peu de tems après, la reine le fit exiler dans son duché sur les bords de la Garonne. Jamais ministre n'eut plus de zèle. Les affaires étrangères ne pouvaient aller mieux quand M. de Vergennes le remplaça. Grand travailleur, il mettait dans ses opérations une finesse extrême. M. de Choiseul, dont il fut le concurrent, essaya envain de le déprimer, lors de sa contestation avec M. de la Chalotais, procureur-général au parlement de Bretagne; il finit par en être renversé lui-même.

Madame du Barri, il est vrai, servit utilement la cabale victorieuse que conduisaient les intrigues combinées du ma-

réchal de Richelieu et du duc d'Aiguillon ; mais aussi ce dernier, en reconnaissance, continua de lui rester attaché quand, à la mort de Louis XV, essuyant une adversité complète, elle tomba dans une espèce d'avilissement.

On a de la peine à concevoir comment ce monarque eut la faiblesse de descendre jusqu'à cette femme perdue de débauche. Le genre séduisant, le ton exquis de la marquise de Pompadour auraient dû le rendre plus difficile sur ses choix. Du moins celle-ci l'aima d'abord de bonne foi (3); et si ses sentimens baissèrent dans la suite, ce ne fut que lorsqu'il lui en eut donné l'exemple.

Le duc de Choiseul sut alors lui plaire et la diriger de manière à lui conserver l'ascendant qu'elle avait acquis sur l'esprit du roi, dont elle continua d'amuser les goûts en multipliant les objets nécessaires à ses plaisirs secrets.

M. d'Aiguillon, avec des principes à-peu-près semblables à ceux de son prédécesseur, essaya aussi de gouverner les idées de madame du Barri ; mais les tems étaient changés. D'ailleurs, elle avait peu de moyens.

La cour lui semblait un pays étranger; les hommes, les choses, le langage, tout y contrariait ses habitudes libres, ainsi que le ton de courtisane, dont elle ne put jamais se défaire.

Quand le duc fut hors du ministère, elle alla le voir à Aiguillon, y passa plusieurs mois, et adoucit sa disgrace. La duchesse d'Aiguillon (née Pleslo), la traitait avec toutes sortes d'égards : nulle jalousie ne perçait à travers ses manières.

J'y vis aussi, lors d'un séjour que j'y fis en 1775, la marquise de Cucé, le chevalier de Basleroy, homme plein d'esprit, le marquis de la Guerre, l'évêque de Verdun (d'Esnos), épuiser à son égard les attentions. Un certain genre d'existence absolument philosophique, expulsait du château d'Aiguillon la tyrannie d'une infinité de préjugés, qui n'améliorent ni la société, ni les hommes en particulier.

Il est assez remarquable que cette femme si jolie, si infixable, ait pourtant eu deux inclinations réelles : l'une, en faveur du ministre qu'on vient de nommer; l'autre, pour M. de S****, âgé de soixante

ans quand il la connut, et qui, malgré les négations ordinaires de la vieillesse, lui fit tourner la tête à force d'amabilité.

J'abandonnai subitement Paris pour aller aux états de Languedoc, et passer quarante jours à Montpellier, durée de leur tenue.

L'archevêque de Narbonne (Dillon) les présida. Il y avait dans sa rondeur de caractère, dans ses expressions, quelque chose d'anglais. Cela paraissait encore plus saillant quand, à l'assemblée des états, il y occupait le fauteuil de président. L'archevêque de Toulouse, (Brienne) placé toujours à sa droite, en tête du clergé, y montrait du talent. Personne n'y savait mieux exposer le pour et le contre en matières contentieuses. L'évêque de Montauban (Breteuil) y déployait aussi de la sagesse et du brillant dans la discussion. Celui de Comminges (d'Osmond)[1], s'énonçait avec une facilité qui lui attirait quelques applaudissemens. L'évêque d'A-

[1] Son neveu, de même nom, évêque actuel de Comminges, se distingue par une bonne tête et infiniment d'esprit.

lais (B****), possédé de la fureur de parler sur toutes choses sans exception, nous forçait souvent de rire de son intarissable néologisme [1].

Le banc de la noblesse, à la gauche du président, n'offrait aucun orateur distingué. Le marquis de Mirepoix s'y faisait néanmoins remarquer toutes les fois qu'il s'agissait de balancer la trop forte prépondérance du clergé; les marquis de Roquelaure, de Cailus, de Villeneuve; les comtes de Merinville, de Lordat, de Ganges, l'appuyaient ordinairement : ils semblaient s'être liés aveuglément à ses opinions. Beaucoup d'autres, sans en différer, aimaient à être *eux*-mêmes, et non à se ranger, par paresse à la suite d'un vœu à demi-conçu.

Je ne passerai point sous silence que

[1] Il se plaignait un jour à son maître-d'hôtel, de ce que les viandes servies sur sa table étaient *incuites* par l'*insoin* de son cuisinier. Quand les lumières avaient besoin d'être mouchées, il disait : *retranchez le superflu de cet ardent*. S'il était nécessaire de fermer la porte, il s'écriait : *décidez donc cette porte*. M. de Beausset, qui lui a succédé, est plein de mérite.

la noblesse y protesta contre la préséance et tout autre privilége que le clergé s'y arroge. Cette protestation annuelle est une forme puérile, ridicule, dont elle devrait enfin s'abstenir, puisqu'elle ne change rien à l'ordre constant des choses.

L'archevêque de Narbonne, en sa qualité de président-né des états, faisait toujours son travail particulier à Versailles avec le contrôleur-général des finances, avant d'y prendre congé du roi. Il en résultait que tous les objets mis par lui en délibération à notre assemblée, n'y pouvaient être rejetés, à moins de vouloir encourir le blâme de la cour, et en définitif, être forcé d'obtempérer à ses ordres absolus; aussi accordâmes-nous tout ce qu'il demanda. Notre puissance ne s'exerçait pleinement que sur l'administration de la province; trop faible correctif, mis à côté de la nullité dont il nous fallait endurer l'humiliation.

Nos états n'offraient donc que le simulacre d'une vaine parade. Le Marquis du Gage, breton, qui vint les voir, en fit la remarque. Il nous dit un soir à l'intendance : *Messieurs les Languedociens*,

vous avez ici un beau théatre, de magnifiques décorations; nous ne sommes pas si superbes en Bretagne, mais du moins la pièce s'y joue.

Quoi qu'il en soit, les six semaines qu'ils durèrent, se passèrent très-agréablement. Le commandant de la province, les archevêques de Narbonne et de Toulouse, l'intendant, le trésorier-général du Languedoc, le fermier-général en résidence obligée à Montpellier, le premier président de la cour des aides et beaucoup de riches particuliers de la ville, s'épuisèrent en représentation dans ce moment de luxe. Aux repas multipliés succédèrent les jeux, à ceux-ci d'autres plaisirs.

De jolies femmes, parmi lesquelles on désignait spécialement mesdames de Melon, de Mourgues, les baronnes de Sauve, d'Axat, y augmentèrent l'agrément des cercles.

Les états finis, je dirigeai mes pas vers mes foyers; les devoirs de la tendresse, m'y appelant auprès d'un père uniquement occupé de moi.

J'ai déjà décrit à-peu-près la nature du pays où reposent mes lares, mais je n'ai

dit nulle part combien la chaleur du climat influe sur le génie qui en caractérise les habitans.

En supposant mes terres centre d'une circonférence peu étendue, et partant toujours de ce point convenu, afin de ne pas errer sur les distances, je trouve au nord-ouest, à deux lieues, le château de Laborie, berceau du marquis de *la Fare*, l'ami et l'émule de Chaulieu; à trois lieues et demie au nord, celui de Pradelles où naquit *Olivier de Serres*, auteur du *Théâtre d'Agriculture et Menage des Champs*, ouvrage supérieur à la *Maison Rustique;* à deux milles de là, Villeneuve-de-Berg; d'où est sorti l'abbé de Barruel, auquel on doit les *Lettres Helviennes*, production estimée; à quatre lieues à l'est, le bourg de Saint-Marcel, qui se glorifie d'avoir produit le *cardinal de Bernis;* à la même distance au nord, Aubenas, ville où la marquise *d'Antremont*, aujourd'hui madame de *Bourdic*[1], conçut ses premières

[1] Quoique née en Saxe par des circonstances particulières, madame de Bourdic doit être regardée comme étant d'Aubenas, où demeure toute sa famille et où demeuraient ses père et mère.

poésies; à quelques milles à l'ouest, le village qui réclame le chevalier de *Cubières*, successeur de Dorat; à trois lieues encore à l'ouest, Largentière, ville où prit naissance l'abbé *Soulavie*, dont l'*Histoire naturelle des provinces méridionales de France* est regardée comme un ouvrage utile par Buffon et d'autres naturalistes; à deux lieues plus loin, le château de la Bastide, refuge ordinaire du comte *d'Antraigues*, recommandé par quelques écrits; à cinq lieues au sud, Bagnols où *Rivarol*, dont la plume semble être celle des idées, a reçu le jour; à six lieues à l'est, Montélimart, qui s'honore de *Faujas-de-Saint-Fond*, si connu par ses savantes recherches sur les volcans éteints du Vivarais; à quinze lieues au nord, Annonai, où l'on n'oublie point l'ascension du premier ballon aérostatique inventé par *Mongolfier*, né dans la même ville, ni combien ce physicien ingénieux a su y perfectionner des papeteries qui rivalisent avec succès celles de Hollande; à onze lieues au nord-ouest, le château du pastoral *Florian*, auteur de *Galatée*, d'*Estelle*, et d'autres charmantes productions; enfin à neuf lieues au sud,

Usez, où se cache une muse aimable dont les poésies, non publiées encore, jouissent d'avance d'une réputation qu'en vain madame Verdier chercherait à retarder [1].

Le marquis de *Chambonas*, celui qui institua à Paris l'ordre de *la félicité* [2], que toutes les jeunes femmes s'empressaient de porter; celui qui y fut si recherché à cause des grâces de son esprit, est aussi de la même contrée. Son château de Chambonas,

[1] Au tems où l'auteur écrivait ces mémoires, on ne connaissait point encore les agréables compositions de *Clotilde de Vallon-Chalys*, poëte du quinzième siècle, publiées par M. Ch. Vanderbourg. Elle doit être rangée aussi parmi les littérateurs distingués du même pays, où elle habitait le château du Vieux-Vallon, village appelé aujourd'hui *Chastellas*, près des grottes du Mas-d'Ardus. Ce château fut rasé par le fameux duc de Rohan, lors des guerres civiles entre les calvinistes et les catholiques, sous Louis XIII. (*L'éditeur.*)

[2] Les statuts de cet ordre renfermaient toutes les maximes de la galanterie la plus raffinée. Quand on y était admis, on portait sur le cœur une petite croix attachée avec un ruban vert, symbole de l'espérance. M. de Chambonas et le duc de Bouillon, chez lequel il demeurait, en exerçaient alternativement la grande maîtrise.

à une demi-lieue des *Vans* et à trois de Largentière, l'entraîna à des dépenses folles à force de vouloir l'embellir.

C'est là que, dilapidant une fortune de soixante mille livres de rente, il se ruina complètement. Sa maison n'y désemplissait pas d'étrangers, c'était plutôt la leur que la sienne. Tout y annonçait le faste ou les plaisirs. Quoique sa femme fût jolie comme un ange, il s'en occupait peu. Cependant, par caprice, il la fit peindre de vingt manières différentes sur les panneaux de la boiserie de son salon. On l'y voyait représentée en singe, en ours, en hermite, en mendiant, en costume de magistrat, en abbé, en religieuse, en paysanne, etc.... Lui-même aimait assez à se travestir en récollet.

Un jour, pendant qu'ainsi métamorphosé il parcourait ses jardins, un curé de ses terres, qui ne le connaissait pas, demanda à lui parler. Le valet-de-chambre à qui il s'adressa, lui dit qu'il croyait monsieur le marquis chez madame où ordinairement il passait une heure; que si durant ce tems là, il voulait, pour se désennuyer, se promener dans le parc, il y

verrait les belles terrasses nouvellement construites. Le curé alla dans les jardins.

Il les admirait depuis un quart d'heure tout au plus, lorsqu'il y rencontra un récollet qui s'informa de lui si monsieur le marquis était visible. — Hélas ! non, répliqua le curé; il n'est pas comme un autre. — Vous avez bien raison, continua le faux moine; le pis est qu'il nous fera peut-être encore attendre long-tems, selon sa louable coutume. C'est un original bien singulier !.... — Pour cela oui. — Il se ruine. S'il conseille sagement les autres sur leurs intérêts, au moins est-il sûr qu'il ne sait pas gouverner les siens. C'est un homme sans jugement, sans solidité. — Vous dites vrai; il est fou.... — Fou !.... à lier, dépourvu de tout sens-commun ! Eh bien ! il a pourtant de l'esprit. — Beaucoup, assure-t-on. — De l'amabilité. — Je le crois. — De la douceur et point de fierté.... — Douceur qui le conduira à l'hôpital. — Pas de doute, car on en fait ce qu'on veut; d'ailleurs l'extrême douceur est un commencement de faiblesse. Au vrai, je ne lui connais aucune vertu.

Par exemple, il a une jolie femme. Ne

pensez pas qu'il l'aime; non, il préfère s'en tenir à son égard à ces froides et polies attentions estimées par la seule indifférence. Quelques-uns même l'accusent d'avoir un penchant coupable très-opposé aux devoirs naturels d'un époux. — Je n'osais en parler, quoique ce soit le bruit de tous les environs. — Voyez donc que de vices à-la-fois dégradent le caractère de ce seigneur. Ah ! je vous plains, si vous avez à faire à lui. Je vais m'informer s'il est enfin visible. Si je ne reviens pas, ce sera de bon augure aussi pour vous. Adieu, monsieur le curé.

Celui-ci, après s'être assez long-tems promené, rentre au château. Il y renouvelle ses instances pour pénétrer jusqu'au maître de la maison. Comment, monsieur le curé, s'écrie le valet-de-chambre étonné, vous voulez donc encore entretenir monsieur le marquis ! Restez à dîner ; il en sera enchanté, et vous causerez alors ensemble plus à l'aise, puisque vous n'avez pas tout dit pendant votre promenade avec lui. — Quoi ! le récollet était monsieur le marquis ? — Oui. — Ciel !... Je me sauve ; il doit m'abhorrer ! ....

La nécessité de rentrer dans mon sujet,

m'oblige de cesser une digression qui déjà m'en a trop écarté.

« Tous les hommes, a observé quelqu'un, ont devant eux la toile de leurs plaisirs ; le pinceau qui doit les tracer, existe uniquement dans leur imagination. » En effet, quand celle-ci se croit en deuil, les objets dont elle est environnée en reçoivent une teinte sombre : elle imite alors le malade qui fouille ses propres espérances avec la sonde des inquiétudes. C'est surtout lorsque la filière des distances contrarie l'activité des goûts, qu'il est plus difficile encore de résister aux peines de l'isolement. Je mis un terme aux miennes, en retournant vers les paisibles bords du Rhin, près de mon Adèle, où j'eus soin de garder le plus profond silence sur mes entretiens particuliers avec le ministre de la guerre (4). Leur donner quelque publicité, m'eût diminué à mes yeux, sans m'exhausser à ceux des autres.

Les brouilleries de mesdemoiselles de Duckers et de mademoiselle de Mope*** duraient encore. La puérilité des prétentions respectives est d'un intérêt majeur parmi les femmes. La comtesse de Vurtzel,

lassée de cet état de guerre, avait enfin déserté du parti de ses sœurs, et passé dans l'autre. Elles ne le lui pardonnèrent pas. Mont***n fut accusé d'avoir conseillé cette déviation ridicule ; il se moqua des reproches : s'il détestait avec nous les de Mope***, avec eux ce sentiment prit un caractère opposé.

Beaucoup de gens filent en-dessous la carte de leurs opinions, sans être taxés de tricherie, pour peu qu'ils sachent déguiser adroitement les motifs déterminateurs.

A en croire la médisance, la défection de Mont***n fut l'ouvrage de quelques faveurs accordées par mademoiselle de Mope*** à l'insçu de la crédule comtesse, dont la beauté, en apparence influente, servit cette fois de manteau à la laideur astucieuse. « Il faut coucher avec les grâces, et causer avec l'esprit, » disait la Condamine. Mont***n n'avait probablement point encore expérimenté ces différences, quand il en essaya l'inverse. Ce très-médiocre événement, dont notre société se consola, interrompit la communication de nos secrets avec l'aimable transfuge qui, malgré

ses calculs érronés, se maintint avec moi dans une intimité parfaite.

Les yeux du cœur sont presque toujours aussi ceux de la prévention. Ce qu'il aime, il le voit sans défaut; ce qu'il hait, sans vertu. C'est avec de ces yeux-là qu'on apprécie, et les partisans, et les détracteurs d'une cause dont on embrasse la défense. La ligue des de Mope***, accrue d'un renfort soupçonné plus puissant qu'il n'était, doubla le zèle de ses ennemis. Excepté cinq à six officiers, trop avancés auprès de mademoiselle de Mope*** et de la baronne de Noder, pour oser rétrograder, tous portaient à leur veste le ruban rose affecté à notre parti. Quant aux autres, la couleur noire, devenue leur signe d'opposition, en dénonçait la tristesse et les vœux. Il ne manquait à ces bigarrures, nées de nos divisions intestines, que d'être le symbole d'une nouvelle fronde. Oh les hommes! comme ils s'enthousiasment aisément de choses futiles! comme ils sont petits dans les écarts de leur amour-propre! Le choc des vanités, l'envie de dominer son prochain, d'en usurper la considération, les rendent

perpétuels exécuteurs des sottises, réputées principes infaillibles parmi la foule immense d'enfans de tout âge, chez lesquels la raison détrônée voit mille erreurs prendre sa figure.

Mais quelque diversion que de chaque côté l'on obtînt de ces tracasseries plus ou moins ingénieuses, il fallait nécessairement finir par nous blaser de nos succès uniformes; il fallait aussi pressentir que tôt ou tard, nous n'imaginerions plus rien de neuf; d'où s'ensuivrait une de ces stagnations d'esprit, qui laissent presque toujours éteindre les prépondérances acquises à force d'art.

La vue d'une maîtresse réjouit bien plus son amant, s'il en est quelquefois privé; mais s'il la contemple sans cesse, l'ennui s'insinuant peu-à-peu dans ses habitudes, en corrompt les goûts chéris. L'un et l'autre ne peuvent échapper à ce sort, qu'en tâchant de remplir les lacunes croissantes du désœuvrement, par des occupations instructives, agréables et partagées, qui les initient dans la science des renouvellemens ou augmentations profitables. Ce spécifique, rarement employé en

semblables conjonctures, fut celui dont Voltaire sut tirer un heureux avantage lors de sa longue retraite auprès de madame du Châtelet, son amie. Adèle ne voulant donc point subir le revers des inclinations usées d'elles-mêmes, et souhaitant au contraire, à l'exemple de ce couple célèbre, s'en préserver en multipliant la somme de ses connaissances, redoubla d'émulation pour l'étude.

On dit que l'on voyait autrefois dans un temple de l'île de Chio, une statue de Diane, dont le visage avait la propriété de paraître triste à l'entrée, et joyeux au contraire à ceux qui en sortaient, leur dévotion finie ou leur curiosité satisfaite. L'étude possède naturellement ce que l'art sut donner à ce chef-d'œuvre; quelque sérieuse qu'elle nous semble d'abord, elle a de tels agrémens ensuite, qu'on ne se sépare jamais d'elle, sans des acquisitions d'esprit beaucoup plus faciles à sentir qu'à exprimer.

La lecture des meilleurs romans, des pièces de théâtre estimées, des chefs-d'œuvre de littérature et de philosophie, avaient déjà ouvert l'entendement d'Adèle:

mais ce n'était point encore assez ; l'aptitude de son intelligence réclamait un surcroît d'alimens plus solides. Entraînée par l'instinct de sa raison, elle résolut alors d'entreprendre un cours d'histoire, dégagé des longueurs fastidieuses, des contes puérils (5), des récits sèchement légendaires dont une foule d'historiens ont chargé leurs pénibles narrations. Quelques momens de ses matinées, consacrés à cette étude peu fatigante, meublèrent ses idées de nouveaux aperçus sur les maladies des grands corps politiques, sur les commotions accidentelles qui en changent les préjugés et les mœurs, sans néanmoins leur procurer d'autre bienfait, que celui de la fraîcheur de quelques notions, parvenues à déposséder les anciennes d'un reste d'influence déjà condamné par l'opinion en vogue.

Elle reconnut aussi, en parcourant la route élémentaire de l'histoire, les innombrables interstices qu'on désirerait voir remplis à la manière heureuse des Hume, des Gibbon, des Robertson, et non avec des placages d'élocution scolastique, semblables à ceux hasardés si mal-à-propos par

mille prétendus érudits, plutôt vérificateurs de faits ou peseurs de probabilités assez indifférentes en elles-mêmes, que penseurs profonds, utiles à l'humanité.

Cependant, malgré la précision de sa méthode particulière, Adèle casait difficilement dans sa mémoire une foule d'origines, de découvertes, de traits intéressans. Cette confusion eût retardé sa marche, si elle ne se fût soumise à composer quelques extraits sommaires des principales choses à retenir, que nous avions lues ensemble. Ces extraits péchaient sans doute par trop de brièveté ou de prétéritions; mais n'étant nullement destinés à voir le jour, ils suffisaient à ses besoins. Plus de perfection n'eût été qu'un travail inutile.

Tels s'employaient les instans de loisir de deux êtres presque semblables aux dieux de l'Olympe, par les rayons de leur prospérité, lorsqu'Adèle fut tout-à-coup attirée à Paris. Voici comment :

Madame de Byword, une autre de ses sœurs, y demeurait. Elle adressa à l'abbé de Silly, le prospectus des louables intentions de son mari en faveur de mesdemoiselles de Duckers, auxquelles il proposait

de se réunir à sa femme et à lui. Le rang, la fortune des Byword jouissaient pour lors de quelque éclat. L'abbé, enthousiasmé de l'avantage qui en rejaillirait sur ses deux nièces, si elles acceptaient, les engagea vivement à profiter d'une offre si séduisante; et afin de n'éprouver de leur part aucune contradiction, leur démontra que ce changement de domicile, loin d'être un obstacle à la durée de leurs liaisons actuelles, en prolongerait la douceur, en dépit des envieux dont les sottes clameurs ne seraient plus entendues.

Ce raisonnement captieux les détermina à accueillir sans balancer, une invitation qui déposait dans leur sensibilité des preuves infaillibles de celle de leur sœur. Si elles eussent consulté leurs amis, peut-être auraient-ils improuvé tant de précipitation; mais elles en éludèrent l'avis, ou plutôt l'abbé fut le seul coupable, puisque, après cette courte conférence avec ses nièces, il répondit sans différer à M. et à M.me de Byword, qu'empressées de se rendre auprès d'eux, elles partiraient incessamment avec lui pour les aller joindre.

Cette décision, cet engagement con-

tracté ne laissaient plus la possibilité de reculer. Adèle le sentit, et dès-lors trembla pour nos destinées. La dorure qui bordait le vase, ne la rassurait point assez contre la potion suspecte dont il lui semblait rempli. Incertaine, travaillée par ses différentes réflexions, tout lui parut altérer précocement les chances de notre avenir. Au milieu de nos mutuelles craintes, de leur accès pénible, nous nous fîmes l'application de ce passage d'une lettre de Sénèque à Lucilius :

« Voici, dit-il, une règle sur laquelle « vous pouvez mesurer et connaître votre « degré de perfection. Tenez pour infail- « lible que vous y aurez atteint, quand vous « serez convaincu qu'il n'est point de plus « malheureuses personnes au monde que « celles qu'on y croit les plus heureuses. »

Cependant la célérité avec laquelle on avait délibéré et agi, excita quelques regrets. L'oncle eût souhaité ne s'être pas si promptement expliqué ; Eugénie, n'avoir pas consenti qu'il engageât sa parole avant un plus mûr examen; Adèle, que l'on cherchât quelque subterfuge pour suspendre leur départ jusqu'au moment du mien.

Mais toutes ces réflexions boiteuses arrivaient trop tard; on ne pouvait plus se dégager sans blesser les convenances, ni sans fournir à l'amitié des prétextes de soupçons. Il fallut donc accomplir des promesses devenues rigoureuses, puisqu'on n'osait s'écarter de la sévérité du texte. Le moment où nous prîmes congé les uns des autres, eut presque le désordre larmoyant d'un éternel adieu. Mes derniers mots à Adèle furent : « Paris.....; j'y « serai au commencement du printems « prochain. » Les siens : « Vous m'y retrou- « verez tendre et fidèle. »

La montagne engendre le volcan qui la déchire; l'arbre, le vers qui ronge ses entrailles [1]*;* et l'extrême sensibilité, mille passions diverses qui la minent (6). Aussi la vie de l'ame sensible n'est-elle, strictement parlant, que le souffle continuel d'une valétudinité palliée par quelques demi-convalescences faiblement dilatoires. Elle s'égraine peu-à-peu, en défilant chaque jour ses goûts essentiels; eux mêmes sont autant de cribles, à travers lesquels nous passons

[1] Proverbe chinois.

en détail jusqu'au bout, sans nous défier de leur effet, qui détruit lentement nos plus brillantes qualités.

Tout hors de moi-même depuis le départ d'Adèle, je me croyais le plus infortuné des hommes. Se le croire, c'est l'être. Que les raisons en soient ou non sévères, graves ou frivoles, l'indisposition active des perplexités n'en frappe pas moins alors de son balancier mélancolique, chacune de nos pensées. D'ailleurs, vit-on en soi quand on meurt dans les autres à tout instant?

Oh, sans doute, Adèle partageait encore mes tribulations, lorsqu'elle arriva à Paris chez les Byword, puisque son premier soin fut de pénétrer leur opinion sur mon compte. L'abbé de Silly les avait heureusement si bien disposés en ma faveur, qu'elle les trouva absolument inspirés selon ses vœux. Seulement M. de Byword se prononçait avec plus de mesure que sa femme; il attendait froidement les résultats définitifs de ma liaison avec sa belle-sœur, avant de s'en déclarer l'apologiste.

Quand Adèle eut reconnu que sous tous les aspects imaginables le terrain ne pouvait m'être défavorable, elle se hâta de me l'ap-

prendre. « Toute ma famille, m'écrivit-elle, vous désire ici. Elle vous hait et vous aime déjà; deux affections contraires, provoquées à la fois par la connaissance de mes sentimens profonds pour vous, et celle des privations affligeantes qu'ils me font endurer; si mon sort vous touche, vous m'enverrez une romance qui dépeigne franchement l'état actuel de votre ame. Cette ingénieuse manière de me faire tâter le pouls de votre situation intérieure, m'indiquera si les symptômes en vont toujours croissant comme ceux de la mienne. Puis, je la montrerai à mes proches, à mes amis, à tout le monde; enfin ma coquetterie est d'exceller dans le délire de l'amitié que je vous sers; elle seule sera toujours chargée de faire mon éloge; vantez-la donc, si vous voulez aussi faire le vôtre sans en avoir l'air. »

On conçoit aisément qu'une si douce requête exigeait de ma part une réponse ostensible. Je la fis; et quoique ma verve poétique fut, selon moi, presque le synonyme de zéro, j'y joignis une romance de ma composition, en réclamant l'indulgence de ceux à qui elle la chanterait. La transcrire

ici n'est que conserver une scrupuleuse fidélité à ces mémoires.

ROMANCE.

AIR : *Une fièvre brûlante*, etc. [1]

Les peines de l'absence
Qui déchirent mon cœur,
N'éteignent point l'ardeur
De ma vive constance.
Hélas ! invoquant nuit et jour
L'unique objet de mon amour,
J'arrose de mes larmes
Le feu le plus ardent,
Et trouve encor des charmes
A nourrir mon tourment.

Près de ce que j'adore,
Si le trouble des sens
Attendrit mes accens
De l'une à l'autre aurore,
Ici le chagrin me poursuit.
Mais tandis que le bonheur fuit,
J'arrose de mes larmes
Le feu le plus ardent,
Et trouve encor des charmes
A nourrir mon tourment.

[1] Cette romance avait été faite sur cet air de *Richard Cœur-de-Lion*. Elle a été mise depuis en musique avec accompagnement de forte-piano. (*L'éditeur.*)

Les maux de ce que j'aime
Egalent ma douleur,
Ils doublent ma ferveur,
Au sein du malheur même.
Echo plaintif du désespoir,
Dis-lui que du matin au soir,
J'arrose de mes larmes
Le feu le plus ardent,
Et trouve encor des charmes
A nourrir mon tourment.

En vain la douce attente
Verserait la lueur
D'un espoir enchanteur
Dans mon ame souffrante.
Las ! il faut jusqu'au jour heureux
Où s'en accompliront les vœux,
Arroser de mes larmes
Le feu le plus ardent,
Et ne trouver de charmes
Qu'à nourrir mon tourment.

Or telle est la romance
Que chantaient deux amans
Dans les affreux momens
D'une cruelle absence.
Mais alors qu'ils se lamentaient,
Tous les Amours, dit-on, pleuraient;
Et, par leurs douces larmes,
Ils rendaient plus ardens
Ces feux si pleins de charmes,
Nourris dans les tourmens.

Adèle, ravie du ton sentimental de ma complainte, la fit lire à M. et à Mme. de

Byword. Ils furent forcés d'avouer que si elle était faible de poésie, elle ne l'était pas d'exposition chaleureuse, d'où ils inférèrent que leur sœur avait calculé son choix d'après les réflexions de l'expérience.

Pline a dit quelque part, qu'il ne fallait faire que des choses dignes d'être écrites, ou n'écrire que celles dignes d'être lues. Jamais je n'eus plus envie d'en suivre le conseil qu'en ce tems-là, afin de m'attirer l'admiration de ceux qui jugent les gens uniquement sur la pensée montrée, sans s'occuper de la pensée sentie, la seule vraie, la seule à laquelle on puisse ajouter foi, quoique non-propre à réussir hors du sein de l'amitié consciencieuse. Ainsi donc, l'amour qui déguise si souvent notre naturel; l'amour qui, presque toujours, est moins un sentiment qu'une véritable effervescence matérielle, servit cette fois à mon amélioration. Ses bienfaits, quand ils sont de la sorte, deviennent les consolateurs de nos infortunes.

Je lui dus, à cette époque, un acte de dévotion assez étrange. J'allai offrir à la vierge de Marienthal l'*ex-voto* de deux mains jointes, portant sur chaque doigt une

lettre du nom d'Adèle et du mien. Le sacristain de l'église de la mère de Dieu, me prenant pour un amateur d'offrandes pieuses, ne manqua pas de me montrer toutes celles déposées par la ferveur des fidèles. J'y remarquai particulièrement le don du bon Stanislas, roi de Pologne, et celui de sa fille. Ces illustres fugitifs, pendant un assez long séjour à Marienthal, y vécurent retirés dans un modique appartement, d'où ils ne sortaient jamais que pour remplir des devoirs religieux, ou aller, en se promenant, à l'assemblée du jeudi de la lieutenante de roi d'H*****, avec laquelle Marie Leczinska s'était intimement liée. La course, quoique d'une lieue de trajet, ne fatiguait pas la princesse. Elle trottait avec les plus jolis pieds du monde, dans un chemin souvent boueux, pour se rendre chez cette amie, qui la recevait bonnement, sans grande cérémonie, et à la manière du pays. Marie Leczinska l'aimait tant, qu'elle fut la première personne à qui elle communiqua son mariage avec Louis XV. On dit même qu'à cette occasion, la lieutenante de roi ne se pouvant contenir de joie, l'embrassa en pleine assemblée, et la félicita *sur le bon*

établissement qu'elle allait faire. La naïveté de cette saillie provinciale lui a valu d'être conservée par la tradition. On aime quelquefois à en citer de semblables ; elles alongent le recueil des impromptus singuliers.

Le moment de mon départ vint heureusement terminer mes mille et une impatiences. En passant à Metz, j'y trouvai toutes les jeunes têtes de la garnison singulièrement exaltées par une de ces associations qu'on appelle *calotte*, dont les folies sans nombre distinguent les opérations extravagantes. Cette bizarre agglomération, née du sein de l'oisiveté, avait déjà immolé deux victimes à sa tyrannie. Lié avec un de ses membres, lequel souffrait intérieurement d'être forcé de suivre l'exemple de ses camarades, je lui racontai le trait suivant, afin qu'il leur en fît part, et tâchât de les corriger de leur manie de molester autrui.

Les sous-lieutenans, lui dis-je, de trois régimens en garnison à Verdun (je ne me rappelle plus l'année) réunis en calotte, nommèrent pour général celui qui, parmi eux, possédait le plus de moyens oratoires,

la tête la plus chaude, la bravoure la plus brillante : ils se rendirent ensuite à un café situé près du pont intérieur de la ville. Là, il fut décidé à l'unanimité, qu'on obligerait tous les passans de tourner d'abord le dos au café, puis d'y faire face, en répétant trois fois le mot *bischt*, en présence du général, entouré de six membres de la vénérable calotte.

M. de Pâris, frère de du Vernet, intendant de l'école militaire, et de Montmartel, trésorier de la cour, n'étant encore qu'officier d'artillerie, traversa par malheur, en allant en semestre, ce groupe d'étourdis établi sur son passage.

Le général fit arrêter la voiture de ce militaire, et lui signifia l'ordre absolu de la *suprême* calotte. En vain Pâris lui représenta-t-il plusieurs fois, avec douceur, qu'il avait été souvent membre de semblables réunions, où l'on ne manquait jamais de traiter avec quelques égards des demi-vétérans tels que lui. Plus vainement encore invoqua-t-il la bienveillance de cette bande redoutable, en s'autorisant de sa qualité de semestrier, pressé de continuer sa route. On écarta sa requête,

et l'on insista sur l'exécution de la loi rendue par *la sagesse de l'auguste* société calottine.

Pâris était méthodique, plein de mesure; mais une fois sa tête partie, rien au monde n'en pouvait comprimer l'essor explosif. Voyant donc l'inutilité de ses paroles, il descend froidement de voiture, tourne le dos au café, et satisfait à l'entière obligation, en prononçant le singulier monosyllabe exigé par ces jeunes fous. Ensuite, s'adressant d'une voix ferme à leur chef: « Sachez, lui dit-il, que je suis aussi général de ma calotte, et que tout ce qu'on me fait faire malgré moi, j'ai l'habitude de l'ordonner aux autres. Voudriez-vous donc bien en conséquence, Monsieur, me tourner le dos, puis me regarder, et proférer trois fois *bischt*, car ce mot admirable me plaît beaucoup. » — Ah, ah, s'écrie en riant le chef de la calotte, c'est assez drôle; Monsieur feint d'oublier que nous commandons ici. — « Je ne sais si je l'oublie, repart brusquement Pâris, mais je sais à n'en douter pas qu'il n'y a qu'un ..... lâche ... qui puisse méconnaître mes ordres absolus. »

Le chef de la calotte met sur-le-champ

l'épée à la main; Pâris l'imite, et le tue. A d'autres, crie-t-il en fureur, si l'on ne veut m'obéir promptement. Second duel, un mort de plus. A d'autres, continue le victorieux, bouillant de colere; troisième combat, où il renverse encore son ennemi sur le carreau. « C'en est assez, Messieurs, dit-il alors, je suis l'insulté et le vengé. Vous êtes sans doute trop braves pour n'être pas satisfaits de mes preuves, et vouloir devenir des assassins; un seul homme ne saurait se battre contre une armée. Cette leçon nous sera également utile à tous. » En achevant ces mots, il remonte en voiture et on le laisse partir.

Le jeune officier se promit de placer à propos le récit de ma tragique anecdote; il se flatta d'avance d'opérer par ce moyen innocent, quelque heureux effet sur l'esprit égaré de certains de ses camarades, trop enclins aux frasques d'une démence intolérable. J'ignore si son attente a été déçue ou remplie.

Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que la manie des combats particuliers n'ait régné trop long-tems : on a vu encore dans plusieurs corps, au commencement du

règne de Louis XV, des militaires jouer un déjeûner au premier sang. La fureur des duels n'a été totalement détruite que sous le ministère de M. de Choiseul. Cependant Louis-le-Grand les avait proscrits avec une extrême sévérité.

Jamais nation n'a paru les aimer autant que la nôtre. Le maréchal d'Humières reçut, à Lille en Flandres où il commandait, un gros paquet de la cour en présence de beaucoup d'officiers. Un d'eux lui demanda s'il y avait du nouveau à Saint-Germain? Le maréchal lui répondit que le roi était irrité contre les gascons qui, sortant toujours de leurs devoirs, seraient cause à la fin que Bordeaux en souffrirait. Un officier de la même ville, frappé des conjectures hasardées par chacun à ce sujet, prit la parole; et s'adressant au maréchal: *Mais, Monsieur, je vous prie, de grace, quel mal le roi pourrait-il nous faire après nous avoir ôté le divertissement du duel?*

Ce ne fut point pour moi un événement extraordinaire de rejoindre Adèle au tems fixé; elle s'y attendait. L'accueil de ses parens, assimilé au sien, me présenta les

bras ouverts d'une amitié goûtée déja sur parole. Cet accueil hospitalier des sentimens, permit aux miens de s'abandonner à une confiance sans bornes.

Crom****t vint augmenter aussi l'agrément de notre réunion à Paris. Eugénie l'avait prié de n'y paraître qu'après la signature des articles d'un mariage négocié pour elle. Mais des lenteurs imprévues rendant l'ajournement indéfini, il prit sur lui de le regarder comme non signifié.

S'il est quelque bonheur, c'est l'amour qui l'assure.
Tout flatte en aimant, tout nous dit :
Otez l'amour de la nature,
Toute la nature périt.

Madame DESHOULIÈRES.

Lorsqu'on le vit, on oublia la prière qu'on lui avait faite. On lui tint presque le même langage que tint la belle Chariclée à Théagènes, après s'être engagée par promesse, d'épouser le valeureux Thiamis On alla plus loin encore, sa désobéissance lui mérita l'heureux sort d'un rebelle triomphant, à qui tout cède.

Cependant, quelques jours avant ce trop facile écart mystérieux, Eugénie avait juré fidélité, attachement imperturbable à

un nommé d'Orial, qui aspirait à sa main. Comptez après cela sur les assurances des femmes habiles à épuiser les séductions trompeuses. « Rien, disent les indous, ne « peut empêcher le beurre de fondre au feu. » Eugénie se rapprochant trop de l'objet qui embrâsait son cœur, lui conserva les réalités, sans priver d'Orial des apparences flatteuses. Inquiet néanmoins de son côté des signes d'accord que laissaient transpirer les deux amans, il cherchait quelquefois à traduire le sens obscur de sa position trop énigmatique. Mais tantôt Eugénie l'endormait avec le calmant des plus flatteuses assertions; tantôt elle en décevait la jalousie, en traitant devant lui son rival avec une sorte de cérémonie dédaigneuse; ou bien elle en éblouissait les craintes avec de ces témoignages affectueux que la bouche d'une jolie femme sait toujours proférer comme une inspiration naïve. L'entourant ainsi adroitement des lacets tendus par ses propres soupçons, elle ne déplaisait ni à la personne qui les causait innocemment, ni à celle qui semblait ne les concevoir qu'en raison de la modestie de ses prétentions.

« Toutes passions, dit Montaigne, qui « se laissent goûter et digérer, ne sont que « médiocres. » On peut ranger celle de d'Orial pour Eugénie, dans la classe de celles là, sans quoi il serait difficile d'en expliquer la soumission permanente. Il est vrai aussi qu'elle l'initiait de droit dans la familiarité des Byword, dont la société était agréable et par elle-même, et par la variété des personnages qu'on y voyait chaque jour.

Là se rencontraient bien des gens dont les inclinations dissemblables se supportaient réciproquement sans un air d'effort. Il y en avait de glorieux, empâtés de suffisance, et prêtant constamment le flanc à l'épigramme; de masqués en hommes indifférens, quoique dévorés d'amour-propre; de susceptibles à l'excès, apercevant presque toujours un éléphant dans le ciron qui les touchait; d'éternels conteurs de nouvelles apocryphes, écoutés en bâillant, malgré toute leur éloquence. Il y venait aussi de vieilles douairières, fidèles amies des seuls tems antérieurs; de petites maîtresses grasseyant l'éloge de leur élégance ou celui du ton de quelque fat à la

mode ; de certaines provinciales à physionomie parée de l'espoir d'une grace promise ; des dévotes pleines de ferveur, à la manière janséniste. Sur le tout, planaient quelques littérateurs aimables, quelques prélats galans, quelques militaires façonnés au brillant des cercles proclamés, quelques magistrats sans arrogance, professant les formes ouvertes de la franchise. On remarquait même parmi ces derniers le président de S***, dont souvent l'habitude de se croire en simarre sur les fleurs-de-lys, gâtait accidentellement la conversation.

Ses préjugés me permirent une fois de le redresser avec quelque bonheur. Placé depuis peu à la tête du conseil souverain de C****, il narrait volontiers le sujet d'une brouillerie occasionnée entre le commandant de cette ville et lui, pour un droit de préséance le jour de la Fête-Dieu. Sa verbeuse facilité en chose si peu importante, me rendit frondeur au moment où le trop fréquent retour des mêmes allégations me parut lasser la patience des auditeurs. « Vous seriez, lui dis-je en l'interrompant, moins affecté du léger différend dont vous aimez

à nous entretenir, si l'on vous racontait qu'un premier président du parlement de Grenoble, consulté par un de ses confrères sur les prérogatives des premiers présidens lorsqu'ils assistaient aux spectacles, en reçut cette réponse : « J'occupe au parle« ment la première place; chez moi, je la « cède à tout le monde; ailleurs je n'en ai « point d'assignées, ce dont je suis fort « aise. » S** se mit à rire de ma citation; mais peu de tems après, il se raccommoda avec le commandant de C****. Mon anecdote l'avait sans doute rendu plus conciliant et moins entiché de ses prétendus priviléges.

Il n'est point de félicité sans lacune : quelque sage doit l'avoir observé; à son défaut, je le maintiens comme chose sûre. La mienne fut troublée par la nécessité d'aller à Vitré en Bretagne, où des affaires majeures m'appelaient. A peine y fus-je, qu'Adèle m'écrivit lettre sur lettre pour presser mon retour. « Vous ne soupçonnez pas, lui répondis-je, la nature de mes efforts pour abréger mon ennuyeux séjour dans un lieu où vous n'êtes pas. Sermens, goûts, amitié, amour, tout

m'impose l'obligation de vous rejoindre pour vivre : oui, notre union sympathique me prescrit la douce loi d'être *votre fidèle toujours*. »

Ce peu de mots m'attira la réponse suivante : « Je ne reconnais plus au monde « qu'une seule autorité ; c'est la vôtre. « Quand par hasard il m'arrive de conce- « voir l'horrible crainte de cesser d'être « votre unique amie, toutes mes facultés « s'évanouissent : ce n'est pourtant qu'une « erreur de l'imagination ; que serait-ce « de la réalité ? Elle me tuerait. Mais la « redouterais-je, quand je méconnais la « possibilité du parjure entre nous.

« Votre portrait brûle mes lèvres à cha- « que minute. Devenue zélée iconolâtre, « j'en ai fait mon *paradouleur*. Vous le « voyez, bouillonnement d'amour produit « augmentation d'idées et latitude de sen- « timent, dont l'échelle manque.

« Je suis bien certaine que les belles « de Vitré sont tout au plus pour vous « comme ces étoiles lumineuses qui scin- « tillent dans l'espace éthéré ; on les ad- « mire sans jamais s'éprendre d'elles. Plai- » sez, si tel est votre goût, à tout mon

« sexe; mais gardez l'adoration exclusive « pour votre Adèle, dont l'ambition est « d'être aussi *votre éternel toujours.* »

Pendant mon séjour dans cette ville, j'allai à deux lieues de là, visiter le château des Rochers, appartenant autrefois à la célèbre Sévigné. Le marquis de Néthumières, qui en est le possesseur actuel, eut la bonté de m'en faire les honneurs. Je ne pus me défendre de partager son respect pour tout ce que cette muse épistolaire y avait créé. Les formes antiques du château, les distributions de l'intérieur, celles du parc, des jardins, rien n'y était changé. J'y vis avec plaisir le cabinet si vanté d'où elle écrivit tant de lettres charmantes. Il est peu profond, peu large, peu élevé. La petite croisée qui l'éclaire, a quatre carreaux de neuf sur onze pouces de dimension. Une planche, scellée des deux bouts dans le mur, y sert de bureau : c'est absolument un cabinet en miniature. Le fameux écho du parterre, près du château, y répète trois fois de suite les mêmes sons. Toutes les allées du parc ont conservé leurs anciens noms. On y rencontre encore nombre de

grands poteaux chargés de titres indicateurs, tels que ceux-ci : *Allée des Soupirs, allée du Rendez-vous, allée du Dénouement, allée du Mystère, etc. etc.* Le marquis me fit aussi voir un manuscrit non encore publié, assez volumineux, contenant des brouillons de lettres de la main de madame de Sévigné. Il était surchargé de ratures, de mots interpolés, et annonçait par-là combien elle tenait à la concision, à la pureté du style, à l'expression propre au sujet ; combien aussi elle travaillait ses lettres pour leur donner l'air de facilité qui en fait le principal mérite. Quelques érudits ont feint de croire que l'éditeur de ces lettres avait aidé au texte ; mais il suffit d'avoir jeté les yeux sur le manuscrit cité, pour n'être pas de leur opinion (7).

Au moment où je m'apprêtais à partir de Vitré, la petite-vérole suspendit mes résolutions. En proie à cette affreuse maladie, qu'un évêque de Saint-Malo, selon les transactions philosophiques, eut sept fois, et la dernière en mourut, il me fut impossible d'entretenir aucune correspondance avec Adèle. Elle suspecta mon si-

lence forcé, et me le reprocha avec l'amertume, avec l'aigreur d'un doute autorisé.

« J'épargne à mes amis, me manda-« t-elle, le murmure de mes brisantes an-« goisses. Les sourds de naissance ne « sauraient croire à la faculté d'ouïr ; ni « les ames endurcies, à celle de sentir ; « mais moi infortunée, que bouleverse la « tempête d'une passion sans égale, c'est « avec des larmes de sang que j'inonde « vos torts. Ma faible constitution n'y peut « résister.... Barbare, sollicitez-vous donc « mon dernier soupir ?.... N'est-ce pas « assez pour vous d'être adoré comme un « Dieu !.... Ah! le ciel, jaloux de ce culte, « s'en venge !

« Aucune nouvelle de vous! La poste « me refuse ce soulagement. Jamais le « tems ne manqua au cœur ; manquerait-« il aujourd'hui au vôtre ? Grand Dieu ! « si j'avais deviné!... Mais pourquoi donc « ne m'attendrais-je pas à tout ? L'ingra-« titude est le vice dominant des hommes.

« Avoir le courage d'exister sans moi ! « sans moi, dont la vie se puise entière-« ment dans la vôtre !.... Ah! du moins,

« venez clore les paupières humides d'une
« amante éplorée ; venez soulever un des
« coins du linceul funèbre imbibé des pleurs
« de son agonie ; venez assister au supplice
« de votre cruelle indifférence : elle a
« creusé le tombeau d'Adèle.

« Cependant, si mon délire me rendait
« injuste !... si je vous inculpais à tort !...
« si, par malheur, vous étiez malade !....
» O amour ! quel torrent de perpléxités !...
« Mon ami, accordez à celle qui vous ido-
« lâtre, une ligne, un mot, une syllabe ;
« que dis-je ? un trait.... un trait de votre
« main allégera ses peines déchirantes.

« Je me consume ; ma tête s'égare ; l'in-
« cendie de ma brûlante passion dévore
« tout mon être. Je sens dans mes veines
« une circulation de feu !... De qui donc
« recevoir le prix de cet embrâsement d'a-
« mour, si celui qui le cause me délaisse,
« m'abandonne à mes maux, ne vient point
« les guérir, refuse le tribut de ma der-
« nière heure, du dernier souffle de sa
« trop sensible et malheureuse Adèle ?...
« Adieu ; mes forces s'éteignent, et la
« plume s'échappe de mes doigts affai-
« blis..... »

La même chaleur imprégnait toute sa correspondance. L'homme chargé de m'en faire la lecture pendant ma maladie, ne pouvait s'acquitter de cette fonction sans s'écrier souvent : « Oh combien elle est tendre, inimitable, celle qui trace ses afflictions avec le pinceau d'une ame si sublime! »

Quand on a l'orgueil de son innocence, on court rarement après les vaines disculpations; on leur préfère le ton posé d'une conscience irréprochable. M. de Byword reçut, d'après mes ordres, un avertissement par lequel on l'instruisit que les suites d'une petite-vérole confluente, dont j'étais, à une ophtalmie près, assez bien rétabli, m'empêchaient d'écrire moi-même, et de le prier de faire ma paix avec toutes les personnes de sa famille capables de m'avoir soupçonné d'oubli.

C'en fut assez pour éclaircir l'horizon nébuleux des pensives morosités d'Adèle. Un frémissement de joie saisit alors ses traits; de douces titillations ranimèrent son cœur, et elle ne put résister au pressant besoin de m'en exprimer les délicieuses sensations, ainsi qu'il suit :

« Quoi ! j'ai failli à perdre mon meil-« leur ami, et j'osais l'accuser, au lieu de « franchir la barrière des distances, au-« lieu d'aller lui prodiguer mes tendres « soins ! Il était en péril, et mes repro-« ches le poignardaient ! O injustice ! ô « suicide affreux, où ma propre destruc-« tion s'obtenait par celle de l'objet que « j'adore ! Digne ami, pardonnez-moi cette « faute involontaire, en considération « des souffrances qui m'ôtaient la raison « durant les mortelles anxiétés occasio-« nées par la suppression de vos nouvelles. « Assise sur l'ardent bucher de mes hor-« ribles soupçons, j'ignorais le désordre « de mes pensées délirantes. Hâtez-vous « de m'apprendre, mon ami, votre par-« faite convalescence. Nos célestes nœuds « sont l'ouvrage des immortels : ils n'en « pourraient former de plus doux. *Toi-« moi*, est maintenant le symbole fortuné « de notre paradis, du mélange de nos « êtres enivrés de mille félicités. Qui nous « aura connus dira encore, lorsque nous « n'existerons plus : *Toi-moi toujours*, fut « la devise de ces deux amans épris l'un de « l'autre jusqu'au dernier soupir. »

On devine, par ces fragmens de lettres, combien les goûts d'Adèle étaient vertueusement exaltés. Son exagération n'avait aucun rapport avec ce qu'on entend par ce mot. La candeur de ses assertions toutes sentimentales, comportait un genre uniquement réservé à ses penchans innés. Voilà pourquoi elle aimait tant à se rappeler cet aphorisme d'un ancien : « L'hy-« pocrisie sert peu ; la teinte d'un enduit « extérieur n'en impose qu'à peu de gens. « La vérité, de quelque côté qu'on la « regarde, est toujours la même ; la faus-« seté n'a nulle consistance ; le mensonge « est transparent, avec de l'attention on « peut voir à travers, » croyant en extraire l'espèce de règle qui dirigeait constamment ses actions personnelles, quoique mue d'ailleurs par une passion irrésistible, mais épurée par la bonne foi.

Pendant que ma santé se raffermissait, l'espérance, qu'Arioste définit le songe d'une personne éveillée, et Pindare la nourrice des vieillards, l'espérance promenait sans cesse mes idées convalescentes sur les routes d'un avenir orné d'agréables tableaux. Leur aspect enchanteur, enfoncé

dans les nuages légers d'une composition riante, préoccupait beaucoup trop encore mon imagination, au moment où, devenu assez fort pour voyager, je repris le chemin de Paris.

Peignez-vous un homme à tête chauve, dont la figure, couverte de cicatrices, était repoussante; dont les yeux endommagés, et obombrés d'un garde-vue, complétaient la laideur; dont aussi l'extrême dépérissement accusait presque une diaphanéïté de corps alarmante, et vous n'aurez encore que le très-inexact croquis de ma nouvelle conformation. Néanmoins, telle qu'elle était, Adèle n'y prit point garde; elle me reçut avec l'ivresse et les transports de notre joie commune.

Quand, des deux côtés, la même ardeur meut également les desirs, tout convie les objets à resserrer leurs doux nœuds par un contrat indissoluble. On est si sûrs l'un de l'autre après le noviciat des tendres engagemens cimentés en secret, sans avoir songé à des vues ultérieures, que le danger des déguisemens intéressés n'est plus à redouter. Les existences engagées par la franchise des caractères, ont alors une so-

lidité durable, que rien ne saurait affaiblir. Séduit par cetté vérité attrayante, je chargeai un des amis de mon père de le pressentir sur la nature de mes desseins. Mais ses chimères, sa répugnance à me voir remarié, déprisèrent tellement mes intentions, qu'il m'y fallut renoncer.

Lorsque je fis part à Adèle de mes infructueuses démarches, elle en fut non moins consternée que moi : ses pleurs coulèrent ; une profonde tristesse décolora son teint de rose. Cependant cette secousse inattendue n'abattit point son énergie : la religion de son cœur méprisa l'incident des obstacles momentanées ; et, loin de se livrer à l'inutile effusion des condoléances réciproques, elle s'écria vivement : « A une ressource de moins, l'esprit oppose une intelligence de plus. Quand on s'appartient l'un à l'autre comme nous, le titre bannal d'époux n'est plus une addition de gloire. D'ailleurs, il y aurait absence de jugement, si l'on fondait son bonheur sur des choses incertaines. N'imitons donc pas le vulgaire, stupidement attaché à des formes qui souvent éteignent les affections. Libres dans nos chaînes,

montrons-les avec la fierté de notre propre estime, avec l'assurance de notre sainte amitié : c'est ainsi que nous défierons les caprices du sort. »

Il n'est dévolu peut-être qu'aux ames fortes, d'extraire du contre-sens de leur situation désespérée, un antidote salutaire. Se roidir de la sorte contre l'adversité, c'est presque la dominer, ou, héroïquement parlant, devenir digne de soi, chose toujours si difficile. Ce que j'avance ici est applicable à mille circonstances où l'on s'en laisse abattre, faute de connaître l'art de les surmonter. Quand à la naissance de leurs enfans, les méxicains les saluaient en prononçant ces paroles : « Enfant, tu es venu au monde pour souffrir, endure, et tais-toi, » ils semblaient reconnaître qu'il est aussi une puissance d'inertie dont l'action, quoique lente, neutralise à la fin les oppositions.

Par-tout des coutumes locales, des préjugés nationaux fatiguent les volontés individuelles. Les miennes, soumises en partie à celles de mon père, se fussent vainement irritées dans cette conjoncture. Plier, s'assouplir comme l'arbuste docile,

nous préserve bien souvent d'un heurt dangereux, sans retrancher rien au droit de nous inscrire contre l'injustice des froissemens supportés avec patience.

La sage abnégation d'Adèle me reconforta ; elle me rendit partisan des temporisations. Nous adoptâmes un plan conforme à ce système presque toujours victorieux des difficultés fougueuses. Ce plan fut communiqué aux deux sœurs : elles l'adoptèrent, et promirent d'en préconiser l'avantage devant Byword lui-même, s'il s'avisait de témoigner quelque humeur de mes retards involontaires.

Un jour celui-ci, mal informé des opinions de ma famille, se permit, en présence de ses belles-sœurs, un écart de propos sur la tiédeur de mes négociations. Eugénie, que ce ton choqua, lui dit, avec tout le sang-froid de la raison : « En vé-« rité, mon frère, vous devenez inconce-« vable : depuis quand vous est-il départi « d'être le régulateur absolu de la con-« duite d'Adèle ? Où auriez-vous acquis « le droit inique de dessécher son amitié « à force d'exigence? Pourquoi la déso-« bliger continuellement par des actes

« d'inquisition peu d'accord avec la pro-
« bité de vos procédés si démonstratifs ;
« l'offenser, par des suspicions dirigées con-
« tre celui qui la chérit ; l'inquiéter, en fixant
« à l'amour des deux amans l'époque où
« vous prétendez que doit s'opérer le dé-
« nouement après lequel ils soupirent ? No-
« tre tâche, à nous, n'est-elle pas de rester
« amis de leurs touchans intérêts, sans nous
« mêler d'en régler les conditions ? Vous
« prêchez sans cesse la doctrine du bien ;
« pratiquez-en donc les maximes, et ren-
« dez à ma sœur égard pour égard, estime
« pour estime, confiance pour confiance.
« Attenter à l'indépendance d'autrui, tout
« en ayant l'air de la respecter, c'est exer-
« cer un despotisme occulte, ou les prin-
« cipes de la perfidie. Les vôtres, malgré
« leur austérité, improuvent sûrement toute
« vexation déguisée sous le dehors des
« convenances. Cela posé, ni vous ni moi
« ne saurions, sans injustice, nous arroger
« l'ennuyeux privilége de gouverner Adèle,
« quand, au lieu de nous consulter, de ré-
« clamer nos avis peu lumineux, elle pré-
« fère s'en tenir à son unique volonté. »

Cette courte représentation, assaisonnée

d'antiphrases assez vives, interdirent Byword; il n'y répliqua pas un mot. Dès-lors, Adèle et moi, nous ne craignîmes plus de continuer à imiter ceux dont Bernard dit :

Il est encor de ces amans fidèles
Qui de l'amour ont les feux, non les aîles,
Qui dans ce siècle, âge des inconstans,
Gardent les mœurs de l'enfance du tems.

Le rôle obligeant des sœurs d'Adèle, semblera peut-être, à quelques gens, trop ravalé par la faiblesse des complaisances; mais si l'on en scrute le motif, la censure épargnera leurs actions. La vraie vertu ne s'épuise jamais en démonstrations fallacieuses : elle compte pour régulier tout ce qui n'endommage personne. Quant à celle de préjugé, c'est un arc politique variable à l'infini. Hume dit : « Je crois « avoir prouvé que tel homme de mérite « d'Athènes, passerait parmi nous pour un « incestueux, un parricide, un assassin, « un ingrat, un traître, un parjure, un « monstre enfin, dont le nom seul ferait « horreur, sans parler de sa grossièreté « et de son impolitesse. » Selon Cicéron : « Nous n'avons point de modèle solide et

« positif d'un véritable droit, ni d'une jus-
« tice parfaite ; nous n'en avons que l'om-
« bre. » Selon Montaigne : « En se sou-
« mettant à la révérence des lois indiges-
« tes, la vraie vertu a beaucoup à se dé-
« mettre de sa vigueur originelle ; non-
« seulement, par leur permission, plusieurs
« actions vicieuses ont lieu, mais encore
« à leur suasion. » Un philosophe chinois a écrit : « Le livre du monde présente à
« chaque page un titre de vertu ; mais on n'y
« voit que des titres, le reste est en blanc. » Quel parti prendre au milieu de cette confusion de sentimens divers ? Le même Cicéron nous l'indique : « Ce qui est le plus
« naturel à chacun, est précisément ce qui
« lui sied le mieux. » Or, si rien n'a mieux cette qualité que les impulsions de l'attachement fraternel, il y aurait de l'absurdité à blâmer celle de l'amitié des deux sœurs d'Adèle. Et puis, pourquoi jugerait-on une infinité de choses d'après le protocole exclusif de telle ou telle association ? Ne sait-on pas que la plupart des hommes sont ce qu'on les fait, et la plupart des sociétés, ce qu'elles se font ; que, par conséquent, il y a des moyens laissés

entre ces deux résultats, dont l'usage peut, selon les occurrences, prévaloir en bonté?

Quoi qu'il en soit de ma décision, j'inclinerai toujours à louer ce qui procure quelque satisfaction. Le bonheur s'use si vîte, le plaisir s'oublie si facilement, et la peine est si prépondérante, que le roman des félicités humaines ne contient pas deux pages. Profitons de cette remarque, pour ébrecher le moins possible nos innocentes jouissances.

Celles du cercle de madame de Byword avaient une sorte d'attrait irrésistible. Le ton naturel de l'amitié, un accueil toujours semblable à celui d'une parenté estimée, la suppression de mille petites cérémonies parasites ou ennuyeuses, y répandaient un agrément durable. L'évêque de L*** ne pouvait se défendre d'y paraître tous les soirs : on y chérissait ses douces vertus, ses complaisances, son amabilité. Il narrait bien : on abusait même quelquefois de son extrême facilité à réveiller les idées assoupies des personnes trop retirées dans leurs paresseuses attitudes de salon. Tout orateur habile à lancer le trait ou le mot capable d'opérer

un mouvement de pensée générale, est d'un véritable secours dans les rassemblemens nombreux. C'est là qu'avec des levains de génie, on occasione souvent une fermentation d'esprit, ou seulement avec ce dernier, l'étincelle heureuse qui départ un certain réveil aux situations les plus monotones.

L'évêque n'attachait aucun prix à ses discours : il causait afin de plaire, et plaisait, parce qu'il possédait au mieux l'art de causer. Hé bien, Mademoiselle, répondit-il à Eugénie, une après-dinée où elle insistait pour qu'il racontât quelque histoire, vous voulez donc me forcer de distribuer des bâillemens à toute la compagnie. Etes-vous sûre que l'on m'écoutera si je veux rapporter un événement arrivé à madame de Vaudreuil, il y a déjà quelques années? — Oui, sans doute; car on ne se lasse point de vos aimables narrations. — Aimables, c'est trop; vraies, à la bonne heure. Voici le trait qui la concerne :

« La vicomtesse de Vaudreuil, habituée à être son principal intendant, dirigeait elle-même ses affaires, s'en occupait utilement, mettait à chacune de ses entre-

prises un ordre, une suite, une tenue favorables au succès. Jamais ses plaisirs n'en souffraient; tous cependant se subordonnaient à ses devoirs par une sorte d'enchaînement nullement pénible.

Elle aimait beaucoup la chasse, tirait comme un habile chasseur, montait avec hardiesse le cheval le moins docile, et avait une bravoure égale à celle de l'homme le plus intrépide. De l'esprit, une figure charmante, une taille haute et agréable, complétaient cet ensemble si rare.

Rien ne lui plaisait autant que de voyager à petites journées, parce qu'elle examinait alors moins péniblement tous les lieux remarquables situés sur sa route. Elle partit une fois de Paris pour aller dans ses terres, à quatre-vingt lieues de cette ville, emmenant seulement avec elle sa fille, âgée de onze ans, une femme-de-chambre lui servant de bonne, son plus ancien domestique de confiance, nommé Vernier, et le cocher, conduisant sa berline attelée de quatre chevaux.

Après avoir séjourné trois mois à son château, elle le quitta, non sans regrets, pour revenir dans la capitale.

En passant à Bourges, on lui dit, à l'auberge où elle coucha, que si elle voulait raccourcir sa route de seize lieues, il fallait qu'elle prît au milieu de la forêt de.... un chemin de traverse sablonneux, durant tout au plus l'espace de quatre lieues, après lesquelles elle n'en aurait que cinq autres, moins difficiles à faire, jusqu'à un gros bourg situé sur la grande route. Le cocher consulté, elle se détermina à profiter de l'avis donné.

Quand on eut fait à-peu-près sept milles à travers la forêt, les chevaux se trouvèrent tellement fatigués qu'on fut obligé d'arrêter. On rencontra à l'endroit où l'équipage reprenait haleine, un paysan à qui l'on demanda si l'on était encore loin de la première auberge : il répondit qu'à une lieue de distance, il en existait une assez mauvaise, où néanmoins quelquefois les voyageurs se rafraîchissaient. Quoique ce renseignement n'eût rien de consolant, attendu que le jour baissait, le cocher, obtenant un redoublement d'efforts de ses chevaux harassés, arriva vers les sept heures du soir à la maison désignée. Impossible de la dépasser, quand même on

eût voulu ne pas s'y abriter, parce que de là au bourg, où l'on s'était proposé de terminer la journée, il n'y en avait aucune autre.

La vicomtesse de Vaudreuil descend de voiture, armée de son couteau de chasse et d'une paire de pistolets. Vernier a de semblables armes. Elle entre dans cette auberge de triste apparence, et n'y apperçoit qu'une femme, de qui elle s'informe d'abord si elle a de quoi nourrir ses quatre chevaux. Celle-ci répond que deux boisseaux d'avoine et un peu de paille sont tout ce qu'elle peut fournir. Cela suffit, continue madame de Vaudreuil ; et pour nous, qu'avez-vous? — Rien presque, sinon du pain bis avec un reste de fromage. — Des chambres ? — Il n'y en a qu'une. — Montrez-la nous. — Allez la voir si vous voulez ; on y monte par ce petit escalier. — Soit ; donnez-nous de la lumière. — Je n'en ai point : ma lampe n'a d'huile que pour un quart-d'heure. — Allumez-la toujours.

L'hôtesse obéit ; on visite la chambre : elle est par-tout boisée en planches de sapin, mises debout et mal jointes. Un

cabinet y communique. Madame de Vaudreuil dispose du lit de la chambre pour elle, donne celui du cabinet à sa fille et à la bonne, cède un de ses matelas à Vernier, ordonne à celui-ci d'aller dire au cocher de ne pas s'écarter durant la nuit de la berline, et s'il entend quelque bruit dans la maison, de venir promptement au secours de sa maîtresse. Ensuite elle descend, et commande à l'hôtesse de lui faire du feu. Il n'y a pas de bois, Madame, repart-elle avec un ton rude. — Quoi ! vous en manquez au milieu de la forêt ! — Mon mari en coupe à mesure de nos besoins ; il va bientôt rentrer, il en abattra.

Ce mari paraît : il annonce à la vicomtesse qu'elle aura dans un instant du bois qui brûle bien, quoique verd. Son air concentré a quelque chose d'une férocité sauvage : mais elle n'en est nullement affectée. Quand elle a du bois, elle le prodigue, allume grand feu, éteint sa lampe, et ne jouit que de la clarté du foyer. A souper, crie-t-elle à l'hôte. — Vous êtes donc bien pressés là-haut, réplique celui-ci. — Oui, beaucoup, poursuit la vicomtesse ; avez-vous des œufs ? — Eh ! vous savez bien

que non, répond la femme avec humeur. Il y a encore un morceau de viande entamé d'hier au soir, que je vous servirai si vous le voulez. — Servez-le toujours, dit Vernier; si Madame le laisse, ses gens le mangeront.

On apporte ce mets, on le pose sur une mauvaise table, sans nappe ni serviette. L'hôtesse, s'apercevant que mademoiselle de Vaudreuil éprouve un mouvement de répugnance à la vue du noir ragoût qu'on lui présente, s'écrie : *Vous êtes bien délicate, Mademoiselle, je souhaite que vous le digériez.*

Ce maigre repas terminé, on fait l'inspection des deux pièces. On barricade la petite porte de dégagement du cabinet, dont on pousse les verroux. Vernier appuie son matelas contre celle de la chambre, d'ailleurs assurée en-dedans par de grosses bûches et un arc-boutant. La provision de bois permettant d'entretenir bon feu, il continue de répandre beaucoup de clarté, chose essentielle au milieu des appréhensions où l'on est. Mademoiselle de Vaudreuil et sa bonne vont se coucher. La vicomtesse s'étend toute habillée sur son lit.

Vernier suit son exemple. On est mal à l'aise, quand il faut user de tant de précautions!

Vers minuit, un bruit léger, semblable à celui des pas d'un chat, attire l'attention de madame de Vaudreuil, qui veille durant le sommeil de son laquais. Comme il augmente, elle saute à bas du lit; Vernier se lève aussitôt. En y prêtant l'oreille, il semble que ce bruit ne correspond pas directement à la porte; on l'entend mieux vers un autre endroit de la boiserie. Madame de Vaudreuil, tenant d'une main son couteau de chasse, et de l'autre un pistolet, se poste vers le point où il s'accroît. Vernier est également sur ses gardes.

Pendant qu'ils sont aux écoutes, une fausse porte s'ouvre; le battant, poussé sur la vicomtesse, la force un moment de se ranger derrière. Deux hommes, armés jusqu'aux dents, entrent pieds nuds; le premier éclaire l'autre avec une lanterne sourde. Aussitôt que madame de Vaudreuil est dégagée de l'obstacle, elle lui ajuste un si rude coup du tranchant de son couteau de chasse sur le poignet, qu'elle le lui abat et fait tomber sa lanterne. Le second assassin

intimidé par une si courageuse résistance, s'enfuit rapidement sans chercher à secourir son complice. Alors, elle et Vernier saisissent au collet ce monstre vaincu, en lui déclarant bas, que si par malheur ses plaintes éveillent les personnes qui dorment dans le cabinet d'à-côté, on le tuera sur-le-champ. Cette menace le contient. Il ne laisse même échapper que de faibles soupirs, pendant qu'on lui met un bâillon et qu'on le lie à une des colonnes du lit, avec des bandes faites de morceaux de draps déchirés exprès.

La vicomtesse achève de passer la plus grande partie de la nuit dans cette horrible position, où, quoique le criminel garotté s'évanouisse à chaque instant, on ne s'occupe jamais de l'assister.

Au crépuscule du jour, Vernier appelle de la fenêtre le cocher; il vient. La maison est déserte, les propriétaires n'y sont plus. Monté chez sa maîtresse, il recule d'effroi en la trouvant triomphante, à la vérité, mais au milieu d'un déluge de sang, rendu par la blessure de l'infâme scélérat, qu'on se croit obligé de tenir continuellement en respect le pistolet sous la gorge. Comme la

vicomtesse ne paraît pas encore à ce bon serviteur exempte de tout danger, il court mettre les chevaux, afin de quitter le plutôt possible ce lieu de désolation et de crime.

Durant ces entrefaites, madame de Vaudreuil fait lever sa fille et la bonne; elle leur défend en même tems d'entrer dans sa chambre, sous prétexte qu'elle y a quelque chose à faire de particulier. Quand elles sont habillées, Vernier leur ouvre la petite porte du cabinet, et les conduit à la voiture où elles se placent, sans soupçonner encore l'évènement terrible de la nuit, pendant lequel leur profond sommeil n'a nullement été troublé. Le cocher a ordre de n'en rien dire. L'extrême jeunesse de mademoiselle de Vaudreuil réclame cette sage réserve.

Vernier remonte; il aide la vicomtesse à resserrer plus fortement les liens du monstre détenu captif; puis il entre avec elle dans le cabinet; comme le jour est augmenté, ils aperçoivent, au moment d'en sortir, un cadavre étendu sous le lit, dérangé quelques minutes avant, par Vernier, afin d'ouvrir plus aisément la porte.

Ils l'examinent, ils découvrent qu'il est fraîchement assassiné et qu'on en a arraché le cœur. Aussitôt le mets dégoutant qu'on leur a servi la veille se retrace à leur souvenir. Bouleversée par le plus affreux soupçon, madame de Vaudreuil est près de s'évanouir ; mais son laquais la soutient, elle descend, se met en voiture, et se plaint devant sa fille d'un saignement de nez, auquel elle doit, dit-elle, les taches de sang dont sa robe est toute souillée.

Enfin elle continue sa route, sans essuyer nul autre accident jusqu'au bourg désigné ; là, elle requiert le juge de se transporter vers le lieu où l'on a voulu l'égorger. Celui-ci s'y rend sur l'heure, escorté de la maréchaussée. Il n'y trouve ame qui vive ; l'homme au poignet coupé a disparu ; le cadavre du cabinet, de même ; aucun vestige de sang ne s'aperçoit dans la chambre qu'a occupée madame de Vaudreuil ; on y voit seulement que le carreau vient d'en être lavé.

Après cette vaine course, dont on ne tira ni profit, ni éclaircissement quelconque, la vicomtesse regretta d'avoir résisté à l'envie d'attacher le coupable derrière sa



berline, de peur que ses complices, poussés par le désespoir, ne s'exposassent à tout braver pour le sauver. Elle sentit trop tard la faiblesse de ce raisonnement, et qu'il était bien plus naturel de croire que les preuves fournies de son intrépidité, les auraient engagés à l'abandonner à son sort. Quoi qu'il en soit, sa fille ne sut cette tragique aventure qu'au bout de six ans. »

Quand l'évêque eut fini, j'ajoutai :

La comtesse de Montessu - Rulli, de Bourgogne, femme non moins extraordinaire par ses vertus mâles que la vicomtesse de Vaudreuil, et professant les mêmes goûts, montra, dans une occasion périlleuse, autant de courage. Elle courait en poste à franc-étrier; quatre voleurs l'attaquèrent dans la forêt de Saulieu; son premier courier la précédait d'une demi-lieue; son second la suivait. Deux des brigands se chargent d'elle, deux autres du guide. Elle sort un de ses pistolets, brûle la cervelle à celui qui la couche en joue, et jete son arme déchargée à la tête du voleur, qui tient son cheval par la bride; il en est si rudement atteint, qu'il lâche prise; elle vole alors au secours du guide, son cou-

teau de chasse à la main, tombe avec fureur sur les bandits, les blesse et les met en fuite. Délivrée de ces coquins, dont un est laissé mort sur la place, elle reprend son train tranquillement, et vient le soir coucher à Auxerre.

Louis XV aimait à rappeler ce trait de valeur, que le prince de Beaufremont, parent de madame de Rulli, lui avait raconté. Son fils, d'abord page, et devenu ensuite comte de Lyon, reçut du roi, à cette occasion, une espèce de compliment. « *Il est donc*, lui dit-il, *des femmes qui nous égalent en bravoure, sans renoncer à leurs autres avantages sur nous. Madame votre mère sera désormais comptée parmi celles-là.* »

Puisque vous voilà sur les rangs, poursuivit Eugénie en m'adressant la parole, il vous en coûtera peu de nous entretenir à votre tour plus longuement. — Vous m'embarrasseriez beaucoup, lui dis-je, si vous m'obligiez d'entrer en lice après plus habile que moi. Placer un mot, quelquefois même un succinct corollaire à la fin d'un chapitre, est tout mon savoir. Les nains ne peuvent marcher le pas des géants. — Essayez

toujours ; vous nous devez cet effort. — Oui : mais non une chute. Au reste, l'obéissance est le passe-port de l'indigent. C'est là son unique recommandation.

« Au Candahar, vaste région de l'Asie, où, comme vous savez, les perles et la philosophie sont les seules richesses de ses heureux habitans, vivaient naguères au comble de la félicité, deux mortels, dont les ames, créées semblables, s'étaient fortuitement rencontrées, et depuis lors n'en faisaient qu'une.

L'un se nommait Zaïder, jeune homme parfaitement beau ; l'autre Amozina, la plus charmante des femmes.

Tous deux embrâsés d'un feu d'amour extrêmement loué en Europe, mais qu'on ne sent bien véritablement que sous cette zône délicieuse, goûtaient au sein d'une molle sécurité les plus agréables convictions, lorsque, subitement menacés d'une séparation prochaine (le roi du pays ayant conçu le projet de charger Zaïder d'aller recevoir du grand Lama les dons sacrés d'usage), ils maudirent en secret les vicissitudes, les tourmens perpétuels, les fâcheuses irrégularités qui fourmillent dans

ce monde sublunaire, où, selon quelques doctes à larges conceptions, tout est au mieux, car ils ne pouvaient comprendre que l'absence ne fût pas un mal réel en soi. Cependant, renfermant leur triste pensée, ils se disaient sans cesse : Taisons-nous, les muets sont heureux :

L'opinion gouverne en mille circonstances ;
Au lieu de la fronder, feignons ses apparences.
Avec ce stratagême, on voit plus d'un esprit
Adorer le veau d'or, sans perdre son crédit.

Nonobstant la sagesse de ces principes utiles, la douce Amozina, plus jolie, plus fraîche que la rose nouvelle, s'attristait sur les sombres pastels d'un avenir esquissé par ses seules terreurs. Abymée de chagrin, elle adressa, les larmes aux yeux, ces paroles à Zaïder :

« Amozina, ta plus fidèle amie, le soleil de ton cœur, la fleur de tes desirs, l'unique essence de tes goûts chéris, te somme, au nom du plus ardent amour, de l'accompagner au temple où, de son autel révéré, la *Constance* profère, par la voix de la grande-prêtresse, mille oracles approuvés des dieux. Là, du moins, nous connaîtrons l'arrêt des immortels sur notre bonne ou

mauvaise fortune. » — Ah ! mon Amozina, s'écria Zaïder en l'interrompant, n'es-tu donc plus le souffle de mon ame, l'unique maîtresse de mes volontés, la fée ordonnatrice de mes plaisirs? Commande, je te suivrai vers l'antre sacré, où le ciel, se communiquant aux trop faibles mortels, y dévoile sans ménagement leurs plus secrètes inclinations. Puisse-t-il, en s'ouvrant à nous, t'apprendre l'étendue de tes droits éternels sur les élémens dont se compose mon idolâtrie pour toi; ô Amozina!.....

Ils partent; le temple est à la distance de trois parasanges de leur habitation. Pendant qu'ils sont en route, ils rencontrent un groupe de femmes, au milieu desquelles un ménétrier chantait :

Souvent l'amour au jeune âge
Est comme un oiseau léger,
Qui de bocage en bocage,
Ne se plait qu'à voltiger.
S'il vous décoche une flèche
Avec l'air du sentiment,
Aussitôt qu'elle a fait brèche
Il fuit et n'est plus amant.

Cette vérité, quoiqu'exprimée d'un ton badin, familier aux Muses légères du Candahar, fit rêver une minute les deux voya-

geurs. Mais, la trouvant inapplicable aux mœurs de leur mutuel enthousiasme, ils continuèrent leur saint pélérinage avec la confiance de leur propre estime.

Ils étaient peu éloignés encore du lieu de cette scène, lorsqu'ils découvrirent à leur gauche un vieux fakir, assis au pied d'un grand arbre, sur lequel il avait incrusté ces vers :

Un vaisseau balotté par les vents et l'orage,
En fuyant le danger très-souvent fait naufrage.
Mais tout pilote instruit qui veut surgir au port,
Oppose une manœuvre à chaque coup du sort.
La vie est ce vaisseau ; le pilote est le sage
Qui trompant l'infortune acheve son voyage.

Après les avoir lus, les deux amans s'écrièrent ensemble : Nous chercherons à dompter nos maux, si le ciel nous afflige. D'ici là, nous ne cesserons de répéter avec complaisance :

Quand les dieux protecteurs guident notre raison,
Le bonheur est si près, qu'il nous sert d'horizon :
Il ne fuit pas non plus, celui dont la pensée,
Modère les transports d'une ame électrisée,
En dirige les vœux, en règle le plaisir,
Et la fait exister, à force de sentir.

Mais, laissons un instant ce couple heureux, à lui-même : l'ordre des choses l'exige ainsi.

Vous n'ignorez sans doute pas que depuis deux mille cinq cent quarante-neuf ans, celle qui remplit les augustes fonctions de grande-prêtresse à la magnifique pagode, où la constance exauce les vœux des amans fidèles, vœux presqu'étrangers au climat des anciennes Gaules, est toujours la femme du royaume généralement reconnue pour en être la plus aimable, la plus sensible, la plus capable de fixer un cœur volage; qu'elle doit en outre posséder l'art d'associer à un sens exquis, à la solidité d'un caractère éprouvé par une longue passion, les lumières de la profonde théorie des intrigues galantes. Cette fine et utile science souvent acquise sans peine, au moyen des nombreuses confidences obtenues de mille beautés engagées dans de trop faciles chaînes qu'il a fallu briser, ou en d'autres occasions non moins délicates, préserver par de salutaires conseils, lui sert en même tems à pénétrer à fond les différens écarts à la mode dans quelques sociétés, et à apprendre la langue des faux sillogismes, à l'usage des sots, qui malheureusement en sont les coryphées.

Ce rare mérite, ce tact infaillible, cette

haute intelligence, présent des dieux, sont les seules causes actives de son élection, toujours faite et proclamée par les sages du Çandahar.

Amozina et Zaïder arrivent enfin au temple. Ils s'y présentent avec l'ingénue recommandation de leurs douces vertus. Au genre des réponses de la grande-prêtresse, vous devinerez aisément celui de leurs questions.

« Vous avez, dit-elle, s'adressant d'abord « à la touchante Amozina, vous avez dix-« neuf ans, des grâces, des talens variés, « de l'esprit, et, mieux encore que tout « cela, le cœur de la bonté. Une croissance « toute matérielle produit le rapide éclair « de la beauté; mais quelque prompte que « puisse être l'éclipse de celle de vos traits, « vous ne sauriez cesser de plaire à Zaïder. « L'inclination plus que vos intérêts, vos « intérêts plus que le devoir, le devoir plus « qu'aucune agréable dissipation, vous im-« poseront constamment la loi de lui être « fidèle; d'employer, comme simple acces-« soire, ce talisman de l'amabilité, dont le « prestige s'évanouit à la naissance des « rides de l'esprit, mais auquel on remédie

« en professant le paganisme d'un senti-
« ment toujours plein de la religion servie
« à son idole. »

« Et vous, heureux Zaïder, écoutez
« d'utiles leçons. Assez et trop long-tems
« vous avez suivi la pente glissante des
« folâtres attachemens de circonstance.
« Qu'Amozina soit désormais l'unique mo-
« bile de vos actions, de vos goûts, même
« de votre contentement. Les dieux m'en-
« tendent; si vous deveniez parjure, si vos
« sermens étaient jamais violés; ô honte!
« vous en seriez puni par d'éternels repen-
« tirs. Conservez donc, comme un trésor
« inestimable, l'amitié de celle dont le
« bonheur est passé tout entier dans le
« vôtre. »

« Couple fortuné, que protègent les
« maîtres des destinées, voici le livre mys-
« térieux du sort des humains. La lecture
« n'en est dangereuse qu'aux amans trom-
« peurs; tout perfide assez téméraire pour
« oser le consulter, perd sur-le-champ la
« raison, et devient le plus malheureux des
« mortels; j'ai dit. »

Sublime interprête de la volonté du ciel, répartirent les deux amans, reçois nos

actions de grace des avis bienfaisans que tu nous a donnés. Nous avons juré de nous adorer toujours. Renouveler devant toi, en présence de la déesse, cette promesse d'amour, d'amitié, de toutes les plus tendres affections, n'est que la revêtir de plus de solennité.

Leur acte de reconnaissance terminé, ils ouvrirent le livre du sort. Il contenait aux lettres *AMO* et *ZAI*, ces mots :

Les sillons d'une longue vieillesse n'apporteront aucune altération à votre amour : LES AMES N'ONT POINT D'AGE.

La grande prêtresse ajouta : « Les vôtres « ne sauraient s'épuiser : »

Après trois fois vingt ans de sensibilité,
Elles seront encor dans leur premier été.

Charmés de cette prédiction, Amozina et Zaïder se prosternèrent devant la statue colossale de la déesse, puis se retirèrent.

Nul ne saurait décrire leur douce jubilation, à ce moment, où, caressés par les brillantes perspectives d'un bonheur durable, ils en savouraient toute la volupté. On dit qu'alors, enivrés de joie, ils défiaient l'absence même d'attiédir leur brûlante

tendresse. On dit que le roi du Candahar renonça au privilége de réclamer désormais, en sa qualité de souverain, quelques onces de la poussière des alimens digérés du grand Lama. On dit que les deux amans, enchantés de cet acte de raison, par lequel Zaïder se trouvait naturellement exempté d'une commission honteuse, jurèrent de ne plus se quitter.

Mais ce qu'on dit encore, ce qu'on peut répéter sans indiscrétion, c'est que ce récit, presque historique, concerne aussi une femme de Paris. Supposez, au lieu du pontife, roi du Thibet, celui de Rome; au lieu de la grande-prêtresse du temple de la Constance, une de nos diseuses de bonne aventure en vogue; au lieu d'Amozina et de Zaïder, la comtesse de. . . . et le comte de E. . . ., l'un et l'autre si sensibles, si romanesques, si inimitables; alors vous aurez le mot de l'énigme. Vous noterez seulement, afin de moins violer l'exactitude, que dans les Gaules on y ressent toujours en amour un feu inextinguible, tandis qu'au Candahar c'est absolument le contraire; car il faut savoir retourner la médaille en tout sens, lorsqu'on

souhaite y trouver celui de sa pensée.

Adèle, malgré l'adroite application donnée à mon apologue, sut en extraire aisément ce qui nous était relatif. Quand j'eus achevé, le baron de Wurmser, l'un des intimes de madame de Byword, lui dit : « Votre société affiche ce soir un goût très-prononcé pour les anecdotes ; il m'effraierait, si par bonheur je n'en avais appris une depuis peu, dont je hasarderais le débit si l'on me pressait tyranniquement. » — En ce cas, parlez, lui répliqua Adèle, nos ordres l'exigent ainsi. — Fort bien ; mais, avec la meilleure des volontés, je n'ai que du sérieux à vous offrir. — Nous l'aimons quelquefois. — Si je vous ennuie......? — Pouvez-vous le supposer? — Je commence :

« Le chevalier de la Tei****, lieutenant réformé d'un régiment d'infanterie, jouissait d'une pension de deux cents livres au titre de l'ordonnance, en attendant son remplacement ; et d'une autre d'égale valeur, comme ancien élève de l'Ecole Royale Militaire, décoré de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel ou de Saint-Lazare, ce qui portait la totalité de son revenu à

quatre cents livres. Content de ce faible secours, il y conforma ses besoins. Plein de zèle, d'esprit, de moyens, il voulut employer le tems de sa réforme à reconnaître les armées des principales puissances de l'Europe.

Avec des finances si bornées que les siennes, il lui eût été difficile de remplir ce projet sans y être aidé par une sorte de philosophie pratique infiniment supérieure aux idées reçues. La sienne dominant heureusement celles que les génies étroits regardent comme de la plus grande importance, il ne vit aucune humiliation à voyager à pied en simple fantassin, le havre-sac sur le dos.

Le peu d'objets de rechange portés avec lui, facilita sa marche. Ses journées, rarement longues, ne lui coûtaient jamais plus de vingt sous. C'est avec cet ordre d'économie qu'il traversa le duché de Virtemberg, l'électorat de Bavière, et arriva à Vienne, où il alla se présenter au baron de B****, ambassadeur de France, chez lequel les gens de sa nation étaient toujours parfaitement accueillis. Le baron l'interrogea sur la manière dont il était venu. — A pieds,

lui répondit le chevalier, l'homme naturel, nullement énervé par le luxe, ne connaît point d'autre voiture. — N'avouez pas cela ici, reprit M. de B****, on y serait scandalisé que des officiers français voyageassent de la sorte. — J'en doute, sur-tout lorsqu'on y apprendrait en même tems qu'un officier réformé, réduit à quatre cents livres de pension, a le courage, malgré ce modique revenu, de parcourir le monde pour son instruction. L'estime est toujours au bout des souffrances motivées. — A la bonne heure; cependant il est des choses, quoiqu'infiniment louables au fond, qu'il vaut mieux quelquefois ne pas trop afficher. — Ce n'est pas ma faute si mon secret est à jour; si ma franchise, n'ayant d'autre enveloppe que celle de la raison, est pénétrée par l'oisive curiosité. — Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec moi, nous causerons. — Bien volontiers, monsieur le baron, mais vous ne me sermonerez plus, j'espère. — Non, non, restez vous-même.

A dîner, M. de B****, plein d'attention pour cet officier, auquel il trouvait du caractère, lui offrit des meilleurs mets et en fut toujours refusé. — Vous ne mangez

donc pas, lui dit-il, voilà bien des fois que vous n'acceptez rien de moi. — C'est que mon dîné est fini. De la soupe et du bœuf sont tout ce qu'il me faut; si je m'accordais autre chose, mes repas ordinaires, conformes à mes facultés exigues, me paraîtraient infiniment mauvais, ma santé alors s'en ressentirait. Je ne suis pas encore à la hauteur de Diogènes, mais je tâche de l'imiter dans tout ce qui en est bon. On se diminue en multipliant ses besoins, et l'on s'augmente en les diminuant.

Plus de trente personnes présentes au dîné, ouïrent d'abord avec quelque surprise ce jeune français s'énoncer de la sorte. Le flegme allemand a une roideur, un àplomb très-contraires à la vitesse du raisonnement; cependant toutes à la fin se plurent à la conversation neuve et pleine de sens de la Tei****. Un général autrichien, séduit même par la sagesse de ses discours, ne craignit pas de se compromettre en s'engageant à le faire assister aux manœuvres des troupes impériales. C'était le but principal du voyage de la Tei****, aussi n'en repoussa-t-il point la proposition obligeante.

Après un assez long séjour à Vienne, durant lequel il fit ses observations, sur le cérémonial de cette cour, et plus encore sur les élémens particuliers dont se compose la tactique autrichienne, il prit congé de M. de B****, qui lui donna des lettres pour le comte Dod**, ministre de France à Berlin, où il comptait se rendre directement. Des français de marque, entre autres M. de V***, qui voyageaient aussi avec l'intention de s'instruire, se trouvant partir de Vienne pour Berlin, le même jour que le chevalier de la Tei****, essayèrent en vain de lui faire accepter une place dans leur voiture. Sa résistance fut invincible. « Je me suis imposé la loi, leur répondit-il en les remerciant, de voyager pédestrement, tant que mes forces le permettront. De cette manière, les objets échappent moins à l'œil attentif. L'art de les bien juger s'achète par des peines! »

Il est à croire que de M. B**** écrivit au comte Dod** les choses les plus flatteuses sur la Tei****; du moins, l'accueil agréable qu'il en reçut semble en autoriser la pensée. Le prince royal de Prusse, à qui le ministre français parla du caractère à-

la-fois original et intéressant de cet officier, désira le voir. Ce ne fut pas sans efforts qu'on parvint à le persuader de s'y laisser présenter. Le prince le combla de bontés, lui offrit ses services et même de l'annoncer au roi ; mais il le pria de suspendre cette dernière faveur, son intention étant moins de se faire connaître du héros que d'en admirer les trophées, les œuvres et le génie. Le prince, d'après sa demande, borna ses soins à lui obtenir de Frédéric la permission d'être témoin des grandes manœuvres de Potzdam.

C'était la première fois qu'un officier français, tout en élevant jusqu'aux nues ce monarque célèbre par ses rares talens, l'éclat de ses victoires et l'amour de ses peuples, eût refusé d'en être aperçu. Lorsque le prince royal lui en parla sur ce ton, il n'en conçut que plus d'estime pour la Tei****, et le supposa doué de ces vertus sévères que rien n'éblouit; de ces vertus qui pèsent les actions des hommes dans une balance philosophique, où les seules véritablement utiles à leur prospérité commune, acquièrent une valeur réelle. C'en fut assez pour qu'il accordât avec quelque

plaisir la permission sollicitée par le chevalier.

Le jour où les manœuvres commencèrent, il se rendit dans la plaine de Potzdam. Le cordon de hussards chargé d'empêcher que personne n'aille sur le terrain où elles s'exécutent, le laissa passer. Il était seul, au milieu de cette immense carrière, lorsque trois superbes chevaux lui furent amenés de la part du prince royal, avec invitation de monter celui qui lui agréerait le plus. Mais il pria l'écuyer de remercier le prince de son extrême bonté, et de l'assurer qu'il renoncerait à être spectateur des évolutions de l'armée, s'il fallait y assister autrement qu'à pied, selon son usage. L'écuyer objecta alors au chevalier la difficulté de demeurer isolé, sans moyens de fuite pendant les charges célères de la cavalerie prussienne; et de plus lui fit considérer que les ordres précis du roi, n'admettant aucune exception favorable à son vœu, il lui serait impossible de conserver sa position. La Tei**** répondit que, puisqu'il en était ainsi, il se retirerait dès qu'on le jugerait à-propos.

Le prince royal, instruit de l'opiniâtreté du chevalier, en rendit compte au roi son oncle, qui aussitôt ordonna à l'armée de regarder l'officier français comme un *obstacle,* et en conséquence, de l'éviter toutes les fois qu'on passerait près de lui.

Jamais la Tei**** n'avait vu de troupes si brillantes, ni accoutumées à une discipline qui en favorisât plus l'instruction. L'intelligence semblait se promener dans les rangs des vieilles phalanges que le grand Frédéric sut conduire à la gloire. On eût dit qu'il les montrait avec quelqu'orgueil à l'observateur français occupé de les admirer au moment où des évolutions savantes s'effectuaient presque sous ses yeux. Celles de la cavalerie excitèrent sur-tout son étonnement; des colonnes lancées au grand galop, des charges d'une vîtesse incroyable, n'empêchaient nullement les escadrons de s'ouvrir devant lui comme s'il eût été un abyme redoutable. Placé sans crainte au milieu de leurs tourbillons poudreux, et enthousiasmé d'un spectacle si instructif, il s'écriait de tems à autre: *Sublime! sublime! Quelle armée! Quels chefs! Quel grand homme!*

Les manœuvres finies, il alla rendre ses actions de graces au prince royal, de toutes les distinctions particulières qu'il devait à sa haute recommandation. Le prince l'assura que le roi son oncle aimait trop les français pour qu'il fût nécessaire de parler en leur faveur (8) ; ce qui le portait à croire qu'il s'y ferait présenter avec quelque confiance. Le chevalier s'inclina sans proférer ni oui, ni non.

L'ambassadeur le détermina enfin à se laisser produire à la cour. Quand il fut en présence de Frédéric, le monarque lui dit : On m'a appris, Monsieur, que vous ne vouliez pas me voir, quoique vous ne me haïssiez point. — Sire, je craignais de n'oser jamais pouvoir regarder en face un grand homme, et ma petitesse se cachait. — Ces qualifications ne sauraient nous convenir. Je suis instruit de ce que vous valez et désirerais vous être utile. — Avec une ame forte et peu de besoins, votre majesté n'ignore pas qu'on goûte la quiétude du sage. — Oui, mais le mieux ne gâte jamais rien. Vous êtes, m'a-t-on assuré, officier réformé, jouissant d'un très-modique traitement. Libre maintenant d'engager votre

sort à volonté, consacrez-m'en les destinées en acceptant une compagnie de dragons que je vous offre. — Ah! Sire, je tombe à vos pieds de reconnaissance ; mais que penserait de moi votre majesté, si mon éducation, ayant coûté au moins dix mille livres au roi mon maître, je renonçais à son service? Simple cadet de Gascogne, je n'ai rien de plus noble à lui fournir en compensation de ma dette, qu'un dévouement sans borne, du zèle et du courage. — Ce beau sentiment vous honore à mes yeux. Hé bien, soyez tranquille, j'obtiendrai du roi de France le consentement que vous entriez dans mon armée, jusqu'à ce qu'il lui plaise de vous rappeler à vos drapeaux. — Plus votre majesté abonde en générosité, dont il m'est impossible de me croire digne, plus j'oserai lui représenter que j'attache une véritable délicatesse à ne pas profiter de son puissant crédit. C'est sous l'aigle triomphant de Prusse, sous celui qui l'a rendu tel, que l'admiration me rangerait, si je n'étais français; mais né avec ce beau titre, je dois le conserver exempt même du soupçon. Frédéric loua cette vertueuse résignation.

Au bout de trois semaines, la Tei**** vint un matin confier à M. Dod** le triste état de ses finances. A peine eut-il entamé ce chapitre, que l'ambassadeur pensa en lui-même : Voilà le prétendu philosophe arrivé comme bien d'autres, à la fin de son rôle ; il va indubitablement recourir à ma bourse, tirons-le d'embarras en la lui ouvrant. Auriez-vous, par hazard, besoin d'argent ? lui demanda soudain l'ambassadeur.— D'argent !.... oh ! mon Dieu non, j'ai encore vingt écus, par conséquent de quoi exister sans nul souci pendant deux mois, mais ils passeront, et je n'aurai plus rien. Il m'est dû une année d'arrérages de ma pension de réforme, ne pourriez-vous pas en écrire au ministre de la guerre, et l'engager à me la faire payer à Berlin avant mon départ. Cette complaisance me mettrait à même de poursuivre mon voyage jusqu'en Russie, sinon il me faudra n'y plus songer. — Pourquoi ne vous les avancerais-je pas en attendant qu'on me les adresse ? —Bien obligé, cela aurait l'air d'un emprunt, je n'en fais jamais. Si l'on ne me paye pas, j'en serai quitte pour retourner en France beaucoup plutôt que je ne l'eusse voulu. L'inconvénient se terminera là.

M. Dod** écrivit. Quand le tems nécessaire pour recevoir une réponse fut écoulé, il feignit d'être chargé de le payer sur les fonds de la légation. Le chevalier toucha la petite somme qu'il réclamait, et partit pour le nord. »

Reprenons le cours des choses.

Byword s'étant ridiculement adjugé, comme on l'a déjà vu, le mentorat d'Adèle, tachait d'en surprendre la pensée secrète. Sa défiance, masquée d'un air de bonhomie, le tenait en éveil sur ma conduite particulière, sans toutefois lui permettre l'infraction d'aucun égard obligé. Nous en étions à ce point difficile où l'on s'observe réciproquement avec l'envie de ranger les torts d'un seul côté, lorsqu'une inadvertance de sa belle-sœur fit tomber une de mes lettres en son pouvoir. Sa dévotion outrée, le scrupule de ses prétendues obligations, l'indomptable tétricité de son caractère, tout l'incita soudain à vouloir découvrir à fond le mystère de nos arrangemens, et à exiger d'Adèle de rompre avec moi, si dans un court délai fixé, je n'en obtenais la main.

C'était s'expliquer impérativement. L'usurpation d'un ton d'autorité si déplacé me

choqua. Je n'eus d'autres ressources pour éluder la crise qui se préparaît, que de me rejeter sur la nécessité de retourner à mon régiment, avant de prendre aucune détermination définitive.

Byword feignit d'approuver une résolution que commandaient mes devoirs du moment. Mais lorsque je fus parti, il tourna contre moi cette nouvelle disparition, quoique reconnue indispensable par lui même. Il la qualifia d'indifférence voilée, de subterfuge imaginé pour me débarrasser d'une liaison dont j'étais ennuyé.

La sensible Adèle n'écoutait qu'avec peine le détail des incohérences que son beau-frère me prêtait. Elle savait à quoi s'en tenir, mes lettres la rassuraient encore. J'eusse peut-être bien fait de lui en écrire d'ostensibles, dans lesquelles auraient été négligemment glissés quelques traits flatteurs pour Byword; mais descendre jusque-là ne s'accordait point avec l'irritation de ma fierté. Il en arriva que celui-ci, piqué de mes négligences, et ignorant d'un autre côté ma correspondance particulière avec sa belle-sœur, l'accabla de tant de reproches sur sa bonne-foi déçue, qu'excédée de leur

fréquence, elle consentit à m'écrire sous sa dictée, la lettre la plus impolie, la plus glacée, la plus humiliante pour elle-même. Le renvoi de mon portrait y ajouta toutes les formes d'un congé positif. Je le reçus, en gémissant de la dépression honteuse sous laquelle vivrait désormais courbée celle dont la faiblesse venait de détruire la douce magie de notre bonheur respectif.

Quelques tems après cette scission, à laquelle, sans doute, son ame ne s'accoutumait pas encore, elle m'adressa les plaintes d'Orphélie, traduites de l'italien en 1554, par Louise Labbé, surnommée la belle Cordière, comme leur trouvant quelqu'espèce d'affinité avec sa situation actuelle, quoiqu'elle ne fût l'ouvrage d'aucune inconstance de ma part.

Cette élégie fut la dernière lueur de ses regrets expirans. Ainsi finirent, après cinq ans d'union, mes rapports avec la charmante Adèle. Ceux d'Orial avec Eugénie, prolongés sous de meilleurs auspices, quoiqu'entre-mêlés de part et d'autre de quelqu'infidélités habilement voilées, n'ont jamais essuyé de revers essentiels. Pour moi, que les destins ont marqué du sceau de

leur réprobation, s'ils m'eussent moins défavorisé, je ne connaîtrais pas sans doute aujourd'hui le dédale inextricable dans lequel ils ont engagé ma trop facile crédulité. Peut-être un jour, moins près de mes peines, en révélerai-je les tortuosités extraordinaires. Que de choses il me reste à raconter ! Je n'ai fait que commencer. Hélas !

Sur ce prodigieux théâtre
Dont les humains sont les acteurs,
La nature, envers eux marâtre,
Semble se plaire à leurs malheurs.
Mérite, dignité, naissance,
Rien n'exempte de la souffrance :
Dans nos destins le mal prévaut,
Je vois enchaîner Galilée,
Je vois Médicis exilée,
Et Charles sur un échafaud.

Tel s'exprimait le grand Frédéric, ce roi assez philosophe pour savoir que la divinité fabuleuse du bonheur n'est qu'un composé d'emblêmes dont accouchent les songes du moment.

Aujourd'hui les goûts qui, jadis, me rendaient tributaire des aimables erreurs, ne sont plus si actifs ; aux brises orageuses de l'amour, mes graves occupations ont

fait succéder l'apostasie des autels où fuma mon encens. Cette apostasie salutaire me permet de voyager en idée sur la carte des folies humaines, où la raison, offrant à peine quelques lignes perceptibles, laisse cependant découvrir que l'exercice du corps est le meilleur restaurant de l'esprit ; la somme du mouvement, le dividende réel de la vie; notre moral, une sorte de spécifique intellectuel produisant tel effet utile ou pernicieux, passé lequel il n'agit plus. On y voit aussi l'opinion différer d'une si étrange manière, d'individu à individu, et du particulier au général, que notre sagesse ne sait comment résoudre ce problême. Pour faire cesser la cacophonie qui, depuis la création de l'univers, afflige la sensibilité du cœur humain, il faudrait pouvoir remédier à la divergence d'une quantité innombrable de cerveaux mal constitués, se croyant la plupart supérieurs les uns aux autres, tant ils sont malheureusement aveuglés sur leur propre valeur. Mais à Dieu seul est reservée cette faculté. S'il entrait dans ses vastes décrets de faire un jour ce beau miracle, ce serait alors que s'appli-

queraient avec justesse les noms de vertu, honneur et gloire, abstractions ingénieuses, nullement fixées encore, quoiqu'elles servent de pivot mouvant à nos réputations actuelles. Alors, oh ! alors s'établirait le règne prospère de l'indulgence ; on jugerait son prochain moins rigoureusement ; on sentirait davantage ; les hommes seraient bons..... Mais, taisons-nous ; peu d'entre eux ont la tête de leur avenir ; beaucoup ne songent qu'à la journée ; beaucoup préfèrent trop ceux dont les caractères se cachent dans leur finesse, pour qu'une franchise imperturbable, des mœurs simples, la modestie du vrai mérite, l'uniformité de la douceur, soient jamais des qualités sérieusement préconisées.

Je me suis abstenu d'insérer dans mes écrits tout ce qui aurait pu blesser la vérité des faits. Quelques noms n'y paraissent que sous leur anagramme ; d'autres y sont défigurés à dessein ; certaines aventures y ont même subi des transpositions peu importantes et toutefois nécessaires. Cette sage mesure, soit envers

des individus encore existans, soit envers les choses dont la saillance les désignerait, m'a été commandée par la délicatesse. Le repos des gens ne doit jamais être troublé; c'est un devoir pieux de le consolider, un crime d'en interrompre la paix, même par de simples allusions. Chacun possède la liberté de jouer avec ses béquilles; personne n'a celle de casser à ce jeu les jambes de son voisin. La méchanceté spolie le cœur; elle n'y laisse que les vices en fermentation continuelle avec les maux qu'ils produisent. On ne me reprochera point d'en avoir fait usage. Celui ou celle qui se reconnaîtrait dans ces mémoires, malgré les déguisemens employés en sa faveur, pourra toujours croire son secret couvert de la plus inviolable discrétion, et le mot de l'énigme à jamais perdu.

NOTES

DU LIVRE VII.

(1) Nul ne détestait plus les suffisans de cour, que le maréchal de Vaux. Sa manière sèche de les recevoir, lorsqu'il était lieutenant-général divisionnaire à Strasbourg, n'a été encore imitée par personne. Un jeune colonel à épaulettes écrasées de torsades, se présenta un matin chez lui, ayant une badine à la main ; il s'y balança d'abord sur la pointe des pieds, ensuite avec un petit air d'importance lui fit cette question : « Eh bien ! général, nous ap« prendrez-vous quelques nouvelles ? » — *Plaisante interrogation !* lui répliqua d'un ton sévère, M. de Vaux ; *pensez-vous donc, Monsieur, que le roi me paye pour vous lire la gazette ?* Puis adressant la parole à un capitaine de grenadiers du régiment de Lyonnais, nommé de *Belh*****, qui se trouvait dans le cercle : Nous avons, lui dit-il, vu plus d'une fois l'ennemi de près pendant la guerre de sept ans. — Oui, général, j'ai même eu le bonheur de combattre sous vos ordres. — Je ne l'ai pas oublié. J'étais votre camarade, je le suis encore, et le serai toujours, quand il s'agira de vous être utile. On aime à se revoir, à parler de ses vieilles guerres, lorsque l'on est comme vous et moi, de ces soldats bronzés cou-

verts de cicatrices, et non des hommes de l'Œil-de-Bœuf.

(2) On lit dans les Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres, t. 6, p. 150, ce passage :

« 16 juin 1772. Madame la duchesse d'Aiguillon, mère du duc de ce nom, est morte hier subitement en sortant du bain, où l'on prétend qu'elle s'était fait mettre, malgré une petite indigestion qu'elle avait eue. Elle a été enterrée en Sorbonne, où est le tombeau du fameux cardinal de Richelieu, premier auteur de l'illustration de cette maison. C'était une femme d'esprit, très-instruite et fort entichée de la philosophie moderne, c'est-à-dire de matérialisme et d'athéisme. Elle avait beaucoup protégé l'encyclopédie et les encyclopédistes ; et lors des persécutions qu'essuya l'abbé de Prades, elle le recueillit quelque tems chez elle, et lui donna tous les secours nécessaires pour se soustraire au fanatisme de ses ennemis. »

(3) Madame de Pompadour fut toujours très-attachée à Louis XV. Elle en fit dans les commencemens l'unique objet de son culte. Si l'on osait rapporter ici le joli songe qu'elle composa et lui remit à Saint-Hubert, on se convaincrait aisément que sa plume et son cœur ne le cédaient en rien au style et à l'ame brûlante de Sapho.

On se souvient avec quelque plaisir de la chanson (paroles et musique d'elle) qu'elle chanta un soir au roi pendant qu'il dormait sur un sofa. Tout Paris se

plut à la répéter, et à y reconnaître le ton animé de sa douce sensibilité. Je me borne à en rappeler ce couplèt :

Quel voile importun nous couvre !
Je veux un moment
Parcourir mon amant ;
Que de charmes je découvre !
Suspends son réveil,
Puissant dieu du sommeil.
Que la nature libérale
T'a bien formé pour les plaisirs !
Quel souffle pur ta bouche exhale !
C'est l'haleine des zéphirs !
Quel voile importun, etc. etc.

Quelques amateurs de prédictions ont voulu découvrir dans les centuries de Nostradamus, qu'on arrange toujours après coup, la mort de la marquise de Pompadour. Il en parut une édition où il y avait : *quand criera serre, serre, la poisson mourra.* Comme elle s'appelait Poisson de son nom de famille, et qu'à sa dernière heure elle ne cessa de recommander à sa femme-de-chambre de serrer le bandeau qui couvrait son front, croyant par là diminuer ses violentes souffrances, on en couclut que le prophète provençal avait prédit la vérité.

(4) Confier ses secrets, de quelque nature qu'ils soient, est œuvre de faiblesse. « Un ancien écrivait la minute de ses projets sur la cendre, il soufflait, il n'en restait plus aucune trace. » Louis XI, qu'on a trop décrié, portait, disait-il, tout son conseil dans sa tête. Frédéric-le-Grand n'en prenait de

personne et n'instruisait jamais ses ministres, *ad honores*, du secret de l'état. J'ajoute *ad honores*, parce qu'aucun de ses ministres ne joua de rôle plus signifiant.

Lorsque le comte d'Aranda détruisit en un seul et même jour la puissante corporation des jésuites dans toutes les Espagnes, quelqu'un lui demanda comment il s'y était pris pour que ces moines n'en eussent pas eu connaissance. *Ecoutez-moi bien*, lui répondit-il, *en ne disant rien; comprenez-vous?*

Le duc de Choiseul avait un autre systême, celui de tout dire, afin qu'on crût le contraire.

« Dans le royaume de *Baul*, en Afrique, lorsqu'il « est question de délibérer sur quelque affaire ma- « jeure, le roi fait assembler son conseil dans la « plus épaisse forêt qui soit près de sa résidence. Là « on creuse un grand trou sur les bords duquel tous « les conseillers prennent séance; et la tête baissée, « ils écoutent ce que le roi leur propose. Les senti- « mens se recueillent, et les résolutions se prennent « dans la même situation. Quand le conseil est fini, « on rebouche le trou avec la même terre qu'on en « a tirée, pour signifier que tous les discours qu'on « y a tenus demeurent ensevelis. » (*Abr. de l'Hist. gén. des Voy.*, t. 2, p. 209.)

« Quand une fois, dit un moraliste chinois, un mot est échappé, un char attelé de quatre chevaux ne pourrait l'atteindre; il faut donc veiller sur ses paroles, et se garder de les écrire. »

(5) Que d'absurdités débitées historiquement ! Suivant Tite-Live, un bœuf prononça distinctement : *Rome, prends garde à toi.*

Dion fait mention d'une pluie d'argent qui teignait le cuivre au point de l'assimiler à ce métal pendant trois jours.

Il plut de la laine dans l'Artois, en 367, sous les empereurs Valentinien et Valens : on en garde encore aujourd'hui en grande vénération à Arras, où le vulgaire l'appelle abusivement de la manne, dit Mézerai.

Il plut du sang sous l'empereur Louis II. Goslin, archevêque de Bourges, écrivit que la pluie de sang tombée en Aquitaine, trois jours durant, avait cela de merveilleux, qu'elle ne pouvait s'effacer ni de la peau, ni des étoffes, ni des pierres, mais s'ôtait aisément de dessus le bois.

Gaffarel parle d'une pluie de sang tombée en Suisse l'an 1454 ; Valère-Maxime, dans son premier livre, chapitre *des Prodiges*, d'une pluie de pierres et d'une autre de morceaux de chair sanglante que dévorèrent les oiseaux ; Mézerai, dans son Histoire de France, d'une pluie de gros carreaux de pierres, qui faillit à détruire, en 823, Aix-la-Chapelle et ses environs. Il y écrit encore que *toute l'Allemagne et les Pays-Bas virent paraître, en* 1500 *et* 1501, *des croix de toutes sortes de grandeurs, non-seulement en l'air mais sur les habits, particulièrement sur le linge, comme chemises, couvre-chefs, serviettes et draps de lits. Elles étaient de couleurs brouillées et le plus*

souvent comme sanglantes, et ne s'en allaient point au savon, mais disparaissaient peu-à-peu. Qu'en 1601, à Cudos près de Bazas en Gascogne, *une femme découvrant sa pâte enveloppée d'une nappe, avait aperçu des croix de sang en l'une et en l'autre. Nombre de personnes le virent, et le vicaire de la cure du lieu même, en porta à l'évêque.*

Le P. Kircher rapporte qu'en 363 l'empereur Julien ayant entrepris la reconstruction du temple de Jérusalem pour rendre illusoire la prophétie de J. C., les livres, les vêtemens, les meubles étaient marqués de croix, que même on en trouva dans les entrailles des victimes.

Les chroniques de Luitprand et de Léon d'Ostie certifient que le même prodige d'apparitions de croix eut lieu à Paris en 354. Hermann Contract rappelle celles qui parurent en 785. Trithème nous a conservé le souvenir d'un phénomène semblable, vu sous l'empereur Othon I.er de Saxe, en 958. Nauclerus atteste qu'à Mayence, dans les diocèses de Liège et d'Utrecht, pareil prodige étonna les esprits en 1501. Kircher prétend avoir su de témoins oculaires qu'on en vit à Paris en 1588. Naples et plusieurs cantons de l'Italie en eurent aussi, selon lui, le spectacle miraculeux en 1660.

Pline dit qu'on a vu dans les airs des armées et des combats, qu'on a entendu le bruit des armes et le son des trompettes aériennes, dans le tems de la guerre contre les cimbres. Tacite rapporte les mêmes présages à l'occasion du siége de Jérusalem par Tite.

La chronique de S. Vandrille, sur l'année 842; celle de Frodoard, sur les années 927 et 934; celle de Guillaume de Nangis, sur l'année 1173, offrent la description d'armées et batailles aériennes.

Louis, fils de Ladislas, roi de Pologne, à en croire les historiens, naquit sans peau; les médecins eurent l'art de lui en créer une.

On lit dans Pline, qu'une femme du Péloponèse eut vingt enfans en quatre couches, cinq à chacune; que l'année où Annibal prit Sagonte en Espagne, un enfant sortit du sein de sa mère et y rentra au même instant; dans Trogue-Pompée, qu'une égyptienne en eut sept à-la-fois; dans les annales de Souabe, qu'une fille âgée de huit ans, accoucha, en 1278, d'un garçon; dans la Cité de Dieu de St.-Augustin, chap. 23, liv. 14, qu'un homme suait à volonté, et y prenait grand plaisir; ailleurs, que le bras d'un des capitaines de Brutus sua de l'huile rosat en telle abondance, qu'on ne put jamais parvenir à le sécher; que Démophon, maître-d'hôtel d'Alexandre, s'échauffait à l'ombre, et se rafraîchissait au soleil.

On cite une athénienne qui vécut de ciguë jusqu'à la vieillesse; un Mahomet, roi de Cambaye, qui s'accoutuma tellement aux viandes empoisonnées de peur de périr par le poison, qu'il n'en eut plus d'autre dans ses repas. Il devint même si venimeux, qu'une mouche qui le touchait tombait morte aussitôt. Comme il tuait de son haleine toutes les femmes qui passaient la nuit avec lui, il était obligé d'en changer chaque soir.

Pline et Plutarque rapportent que Pyrrhus, roi d'Epire, guérissait avec le pouce de son pied droit, les maux de rate, et selon d'autres, les ulcères formés dans la bouche. Le plus étonnant, c'est que le corps de Pyrrhus ayant été brûlé et réduit en cendres, on trouva tout entier le même pouce qui fut porté en cérémonie dans un temple, où on l'enchâssa comme une relique.

Si nous en croyons Mézerai, Clovis, après avoir été baptisé, reçut de la main d'un ange, la sainte ampoule, et le don de guérir les écrouelles lui fut accordé. Il en fit l'épreuve sur Anicet, son favori.

Aristote célèbre une fontaine des Palisques, en Sicile, où, si l'on jetait des tablettes sur lesquelles fussent écrits des mots affirmés par serment, elles surnageaient quand elles contenaient la vérité, et au contraire allaient au fond, si elles renfermaient le moindre mensonge.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

(6) Les passions faibles divisent le cercle de l'entendement humain, en minutes ou en petites fractions; les passions fortes, en longues heures ou en grandes sommes. Les premières sont comme de la poussière reposée que le moindre coup d'air déplace; les secondes, comme ces monumens antiques qui bravent la fureur des autans. Elles donnent à l'ame une sève musculeuse, aux fibres une trempe d'acier, au caractère une généreuse audace. Leur ivresse s'érige quelquefois en puissance indomptable.

On a vu une mère se précipiter dans les flammes

pour sauver son enfant d'un incendie; une autre, dans le Tibre pour secourir son fils avec lequel elle se noya; une autre, mourir surprise d'aise au premier aspect du sien, revenu de la déroute de Cannes.

L'amour-propre trop exalté peut de même acquérir le ton des passions immodérées. Alexis et Philémon, poëtes, expirèrent de joie sur le théâtre d'Athènes, au moment où l'on allait leur décerner la palme théâtrale. Ce fut aussi l'excès du contentement d'avoir remporté le prix de la tragédie, qui causa la mort de Sophocle et du vieux Denys, tyran de Sicile; ce qui fit dire aux athéniens qu'ils auraient couronné ce dernier vingt ans plutôt, s'ils avaient su qu'on pouvait, par de tels moyens, délivrer la Sicile de sa présence. Talva mourut en lisant les nouvelles où l'on faisait mention des honneurs que le sénat de Rome lui avait décernés. La honte de n'avoir su répliquer à un argument fait dans son école, procura la mort à Diodore le dialecticien.

L'incendiaire du fameux temple de Diane à Ephèse, bâti d'abord par Chersiphron, reconstruit après sa conflagration plus magnifiquement encore par Chinocrates, le même architecte à grandes idées, qui bâtit Alexandrie en Egypte, et proposa à Alexandre de faire sa statue du mont Athos [1]; cet

[1] D'autres l'appellent *Stasicrate*. Il voulait faire de cette montagne une statue d'Alexandre, laquelle tiendrait de sa main gauche une ville que dix mille hommes pourraient habiter; et de sa droite ferait couler dans la mer une rivière fort considérable.

incendiaire, dont le nom s'est perdu par la défense des éphésiens de le prononcer, car *Erostrate* n'est qu'une épithète signifiant en grec *brûleur d'édifice*, guidé par un amour-propre désordonné, sacrifia sa vie dans l'espoir d'obtenir une immortelle célébrité en faveur de l'énormité de son crime.

On pourrait aussi classer parmi les passions tout d'amour-propre, la soif des conquêtes, qui a valu au monde les Genghis-Khan, les Sésostris, les Attila, les Thamas-Kouli-Khan, etc. etc.

Mais aucune de ces différentes passions ne saurait surpasser la violence de celle de l'amour, quand elle est à son comble. Si du tems des mœurs de la chevalerie, mœurs encore professées dans les Indes, où les personnages dévoués à cet état viennent armés de pied en cap offrir leurs services à divers souverains, on soupçonna jusqu'où pourrait aller son entière détonation, on est aujourd'hui non moins à même d'en étudier les effets extraordinaires. Nous avons vu, il y a peu d'années, un amant exaspéré par les rigueurs de son inexorable maîtresse, entrer, à l'improviste chez elle, y délier en sa présence les compresses de ses deux bras qu'il s'était fait ouvrir par un chirurgien, et lui déclarer, pendant que son sang ruisselait en abondance au milieu de la chambre, qu'il le laisserait couler jusqu'à la dernière goutte, si elle ne jurait de lui accorder ses faveurs. La femme, effrayée, promit tout ce qu'il en exigeait; mais bientôt évanoui de faiblesse, on fut obligé de le transférer chez lui presque sans vie; il se retablit au bout de quelques

semaines, et honteux de ses extravagances passées, ne voulut plus revoir celle qui les avait causées.

La ville de Lyon a été témoin aussi du suicide de deux amans, dont l'un était attaqué d'une pulmonie incurable qui devait terminer ses jours dans peu de tems, et l'autre jouissait de la meilleure santé du monde. L'amant, celui qui déjà se mourait peu-à-peu, fut déterminé par sa maîtresse à se rendre avec elle dans une église; là, s'agenouillant au pied du maître-autel, et demandant pardon à Dieu de leur crainte de se survivre, ils se brûlèrent la cervelle avec des pistolets dont les détentes partirent à-la-fois, au moyen d'un ruban rose noué aux deux gachettes, que la femme elle-même tira avec intrépidité.

L'amour de la patrie abonde en exemples d'un fanatisme n'existant jamais sans une forte passion. On écrirait nombre de volumes, si l'on voulait entreprendre le traité de toutes les espèces de passions auxquelles l'homme est sujet. L'auteur d'un pareil ouvrage y exhiberait sans doute l'ardeur des sciences et des arts poussée quelquefois de même jusqu'à la frénésie. Il nous parlerait d'Héliodore renonçant, au rapport de Nicéphore, à son évêché de Trica, pour publier son beau roman de Théagènes et Chariclée; de Créech, écrivant à la marge de sa traduction de Lucrèce, « *Nota bene :* quand j'aurai fini, il faut que je me tue; et qui, en effet, se tua afin d'imiter son auteur. » Il nous montrerait Michel-Ange emporté par la fougue de son talent, lequel croyant ne pouvoir bien peindre au naturel son fameux Christ,

tant que le modèle posé devant ses yeux sur le chevalet serait en vie, le poignarda de sang-froid pour parfaire ce tableau, unique par la beauté de l'entente et celle de la composition; ce tableau qui figure avec un si grand succès parmi la superbe collection de ceux que les curieux admirent dans la galerie du palais du roi de Naples. Peut-être le sacrifice attribué à Héliodore est-il douteux, puisque ni Socrate, ni Photius n'en font mention; peut-être aussi le crime de Michel-Ange n'est-il pas beaucoup mieux avéré, si l'on s'en réfère au texte d'un dictionnaire sur les antiquités et les monumens d'Italie. Mais ces deux assertions, fussent-elles erronées, prouvent du moins à quels excès l'on croit les passions enclines.

Ce n'est point ici la place d'un chapitre plus étendu sur cette matière : le cadre est trop étroit, il ordonne à mes observations de s'y conformer. Il suffit d'avoir éveillé à cet égard les idées du lecteur, pour que ses réflexions fassent le reste.

(7) *Caruccioli* prétend que madame de Sévigné et madame de Grignan, sa fille, qui soupiraient sans cesse pour leur réunion, étaient quelquefois insupportables l'une à l'autre lorsqu'elles étaient réunies : *les cœurs s'accordaient,* dit-il, *et non les humeurs.* Cette anecdote tirée des lettres récréatives et morales, loin d'être sans vraisemblance, est appuyée par des pièces particulières restées aux Rochers entre les mains du marquis de Néthumières ; elles éclairent sur les petites altercations de ces deux femmes hérissées d'hypocrisie dans leurs témoignages exagérés.

(8) Frédéric II abhorrait autant les autrichiens qu'il aimait les français. Quelques-uns de marque, parmi ces derniers, jaloux d'accroître leur instruction, allèrent à Berlin l'année même où il mourut. Ils y observèrent, avec un vif intérêt, ses troupes, ses beaux établissemens, ses excellentes institutions, le ton noble et militaire de sa cour. Un seul regret les poursuivait, c'était de sortir de Prusse sans avoir vu le roi, pour lors très-sérieusement malade d'un commencement d'hydropisie. Le chevalier de V****, major d'un régiment de cavalerie, qui se trouvait de leur nombre, imagina de tenter, par des propositions généreuses, un des valets-de-chambre du monarque. Il réussit à en obtenir d'être placé avec ses compagnons de voyage, dans un bosquet de charmille près de la terrasse du château, où ordinairement, quand le soleil paraissait, le roi se faisait transporter à midi pour prendre l'air un instant.

Cachés derrière des arbres touffus, ils y attendirent l'heure desirée. Le tems était beau. Frédéric arriva traîné dans un fauteuil à roulettes, vêtu en uniforme, chapeau sur la tête, mains gantées à la Crispin, tenant une houssine, cuisse et jambe droite enveloppées d'une énorme quantité de langes, l'hydropisie affectant déjà ce côté du corps, cuisse et jambe gauche culottée et bottée avec éperons. A l'aspect de cet accoutrement bizarre où l'on découvrait à la fois l'homme de guerre toujours prêt à monter à cheval ; l'homme souffrant, payant malgré lui tribut à la nature ; l'homme roi, conservant un extérieur de dignité auguste, les français, quoiqu'en

admiration du héros, ne purent s'empêcher de rire assez fort pour trahir leur présence. « *D'où vient ce bruit*, s'écria aussitôt ce vieux général, *qu'on arrête les indiscrets audacieux qui se sont glissés dans mon parc, et qu'on les punisse sévèrement. Mais s'ils sont français, qu'on ne leur fasse rien, ils se moquent de tout.... Nation légère!*

SUPPLÉMENT.

On a lu, dans mes Mémoires, quelques traits sur Louis XV, qui ont pu donner une idée de son caractère; ceux que je vais y ajouter achèveront de le faire connaître.

Ce monarque, dont les formes étaient constamment aimables, oubliait son rôle de roi en société privée. Sa domination n'y ressemblait qu'à une de ces prépondérances accordées à l'homme jouissant des priviléges tacitement annexés à la supériorité du vrai mérite.

On l'a blâmé d'avoir eu beaucoup trop de maisons de plaisance; peut-être lui aurait-on pardonné cette apparente manie, si l'on se fût mieux convaincu des motifs et de la simplicité des goûts qui l'entraînaient à fuir les fatigantes évidences des représentations obligées. Ses retraites momentanées à Saint-Hubert, à Choisy, à Bellevue, lui procuraient le plaisir d'une sorte de vacance durant laquelle les instans imprégnés du même abandon que ceux d'un riche particulier sans affaires, amusaient ses loisirs. Là, on assistait à son lever,

non avec les cérémonies usitées à Versailles, mais comme si l'on eût été admis chez une personne distinguée, dont l'affabilité sait se répandre en questions agréables, prouvant à chacun qu'il est flatteusement remarqué. Sa facilité à saisir le ton d'une bienfaisance caressante, enivrait de contentement ceux à qui il adressait quelques paroles.

Les femmes en étaient traitées avec l'extrême politesse d'une considération délicate. Aucune négligence sans finesse d'intention toujours spirituelle, ne se glissait dans la galanterie de ses témoignages affectueux : on l'eût pris, à le voir auprès d'elles, pour la candeur, professant les égards du plus doux servage.

La marquise de Pompadour se trouvant un soir en même tems que Louis XV, à la porte du salon de la Muette, ne voulait point entrer la première : *Passez, passez*, lui ordonna-t-il en insistant, *la beauté règne sur la terre avant les rois.* Elle tomba malade à Bellevue, il la visita cinq à six fois par jour. Quand il sortait de chez elle, la situation de la malade se devinait à la tristesse ou à la gaieté de sa

physionomie. *Nous sommes mal ; nous sommes mieux ; nous en réchapperons*. Tels étaient ses briefs bulletins. Sénac, son médecin, Quesnay, celui de la marquise, ne manquèrent jamais de lui rendre un compte exact du cours de la maladie. *Croyez-vous, Messieurs, qu'elle ne s'aggravera pas ?* leur demandait-il. — Oui, Sire, nous en avons la certitude. — *Que n'êtes-vous infaillibles, plutôt qu'excellens médecins !* Le soin qu'il eut d'elle en cette circonstance, annonçait la plus véritable amitié, quoique mademoiselle de R***** possédât à cette époque ses faveurs et même sa tendresse ; mais attaché à la marquise par les habitudes d'une douce reconnaissance, il lui en servait les procédés avec le ton du sentiment.

D'un autre côté, loin d'être un obstacle aux infidélités du roi, elle eut toujours l'adresse de les favoriser, afin de demeurer, sinon sa maîtresse, du moins son amie nécessaire. Ce fut elle qui gouverna l'espèce de harem établi dans la rue du Parc-au-Cerf à Versailles. De jeunes vierges le peuplaient, elles étaient présentées à Louis XV chez la marquise. Quand il les trouvait à

son gré, on les introduisait dans ses petits appartemens. Mais de peur qu'il ne s'attachât trop à quelques-unes, elle leur en substituait de plus jolies encore. Les renvoyées du harem recevaient en don cent cinquante mille livres, afin de les aider à se procurer un mari. J'en ai connu une qui, ayant beaucoup plue au roi, en obtint une dot de huit cent mille livres, avec la promesse d'un brevet de colonel pour celui qui l'épouserait. Un pauvre gentilhomme de province portant un beau nom, la regardant comme une espèce de veuve obligée d'effacer ses torts, lui offrit d'unir son sort au sien; elle en accepta la proposition: depuis lors, sa conduite n'a cessé d'être exemplaire.

Louis témoignait peu d'affection sentie au dauphin, il chérissait au contraire infiniment ses quatre filles. La perte de madame l'Infante lui fut très-pénible. Madame Adelaïde avait toute sa confiance; il allait souvent causer des heures entières avec elle, ce qu'il ne faisait ni avec mesdames Victoire et Sophie, ni même avec madame Louise, quoiqu'il lui trouvât de l'esprit. Lorsque celle-ci se fût fait carmélite, il la con-

sulta plusieurs fois sur l'opinion publique, persuadé que, entièrement dévouée au ciel, elle se croirait obligée de lui dire sans réticence la vérité, ce qu'aucune autre personne de sa famille ne faisait. Elle ne la lui déguisa point, assure-t-on, lorsqu'il voulut savoir ce qu'on pensait de sa conduite avec madame du Barri; mais les conseils de sa fille n'opérèrent aucun effet; l'arbre devenu irredressable voyait tomber ses feuilles et ses branches vétustes, sans pouvoir se régénérer. Les propos gaillards de la nouvelle favorite, son genre absolument semblable à celui des phrinés les moins réservées, lui parurent toujours l'excitatif le plus utile à son apathie, produite par l'abus de toutes les jouissances.

Cependant, malgré la décomposition progressive de ses penchans, quelques-unes de leurs tendances demeurées intactes formaient les principales bases de ses habitudes avouées. Il conserva, par exemple, toujours beaucoup d'amitié, d'intérêt à ses pages, qui, sous son règne, furent composés de gens de qualité ou des meilleures maisons du royaume. Ceux de la grande écurie se vantaient d'avoir produit le maré-

chal de Villard ; ceux de la petite, le maréchal de Puiségur. Du tems de Louis XV, aucun guerrier célèbre ne sortit de leurs rangs, mais presque tous fournirent la carrière due à leur naissance. Ainsi le comte de Lordat, que le roi appelait *Mademoiselle,* devint commandant de la gendarmerie ; ainsi le marquis de Lugeac fut fait capitaine - lieutenant des grenadiers à cheval ; plusieurs autres obtinrent des régimens de bonne heure ; aucun enfin ne languit désagréablement dans des postes subalternes.

Les quatre premiers pages de la petite écurie, obligés de le suivre dans tous ses voyages, en éprouvaient plus directement les faveurs. Je l'ai vu à Choisy, soupant a la table magique, où nul autre que les convives, n'avait la permission de paraître [1] ; je l'ai vu, dis-je, pardonner à

[1] Cette table ronde, en la baissant, unissait son luxe au parquet ; alors, on marchait dessus sans deviner son existence. Les machines, les roues, les contre-poids qui la faisaient mouvoir, placés dans un souterrain spacieux, agissaient invisiblement pour ceux qui étaient rangés autour. Elle s'exhaussait à hauteur ordinaire. Un grand cylindre de cuivre

ses pages l'indiscrétion de s'y être glissés derrière un paravent, pour examiner ce qui s'y passait, et joindre à cet acte de bienveillance, celui de leur offrir de quelques vins servis sur la table. Nul ne possédait mieux le talent de dépenser avec grace la bonté.

On sait qu'il s'amusait quelquefois à faire lui-même sa cuisine. Les jours destinés à en effectuer la fantaisie, il partait ordinairement de Versailles à midi précis, pour se rendre à une de ses maisons de plaisance : là, se développait sa science dans cet art. J'en fus témoin une fois à St.-Hubert. Il y arriva accompagné des ducs de Gontaut, d'Ayen, de Coigny, de la Val-

doré en formait le tambour. Une bande fixe, d'un pied de largeur, servant à contenir les douze couverts dont elle était chargée, permettait au centre de s'enfoncer à volonté. Trois de même dimension se relayaient l'un l'autre à mesure du besoin. On n'a pas d'idée de l'éclat produit par les lumières, à chaque variation de service. Quatre servantes à intérieur mouvant, apportaient sur leurs tablettes toutes les choses de détail. Une sonnette adaptée à chacune, des cartes imprimées, d'autres où l'on pouvait écrire sa demande, y facilitaient le prompt accomplissement des souhaits.

lière, de Fleuri, du prince de Beaufremont et du marquis de Polignac. La scène eut lieu dans le salon. Le comte de Croismare, le chevalier de Brusse, écuyers cavalcadours, le chevalier de Saint-Sauveur, le marquis de Montmorenci, chefs de brigade des gardes-du-corps et quatre de ses pages, y demeurèrent; personne autre n'y eut accès; des valets-de-pieds apportèrent seulement ce qu'il fallait pour entreprendre les apprêts du dîner, puis ils sortirent.

Le roi se chargea d'accommoder des poulets au basilic; le duc d'Ayen, de la coction des œufs; Gontaut, de plusieurs salades; Coigni, de veiller au rôti; Polignac, la Vallière, Beaufremont, s'employèrent non moins utilement. Quand tout fut prêt, chacun de ces huit personnages mit sur la table les plats de sa façon. Ensuite ils s'y servirent eux-mêmes, à l'aide de quatre servantes placées de deux en deux, sur lesquelles on avait posé toutes les choses nécessaires. Les officiers des gardes-du-corps, les écuyers cavalcadours et les pages assistèrent debout à ce dîner comme simples spectateurs.

Pendant le repas, le roi offrit du thon à

Giverville, un de ses pages; il accepta; les trois autres reçurent l'instant d'après, de la main même du monarque, différens mets. Lorsque chacun eut sa part, ils s'établirent sur une grande encoignure du salon, qui leur servit d'entrepôt. De tems à autre, le roi les appelait, augmentait ses bienfaits avec un air de satisfaction; insensiblement l'encoignure devint trop petite pour les contenir, il fallut en déposer le supplément sur le parquet. Les jeunes gens mangeaient beaucoup, mais ne buvaient pas. Le roi l'observa en se levant de table; prenant alors une bouteille de vin, ce qui fut imité par tous les gens de sa cour, il s'approcha d'eux: *Tenez*, leur dit-il, *buvez*. — *Sire*, répondit le chevalier de Ségonsac, *nous n'avons point de verres*. Louis lui apporta le sien et l'invita à le rincer. — *Ah! Sire*, lui répartit ce page, *que votre majesté me permette de boire immédiatement après le plus grand monarque de l'Europe*. Le roi sourit, et de sa main remplit le verre de Ségonsac. Au moment du café, il en versa aussi lui-même à ses pages. Ce genre d'affabilité démontre combien ses vertus étaient simples, naturelles et faites

pour attacher. En voici encore un développement non moins remarquable.

Les pages jouissaient à Fontainebleau de l'agrément de chasser des lapins au furet, il ne s'étendait pas plus loin. Le marquis de Montmorin, gouverneur de cette maison royale, jaloux de ses droits, et craignant sur-tout que ces jeunes gens n'abusassent de la permission qu'ils lui demandèrent de chasser au fusil après la fin des *tirés* du roi, la leur refusa séchement. Piqués contre le marquis, ils résolurent de se venger de sa désobligeance, en tuant un superbe sanglier apprivoisé, qu'il appelait *le sanglier du roi*, et auquel il tenait beaucoup.

Cet animal, devenu extrêmement familier, passait presque tous les jours, en rôdant aux environs de la pièce d'eau du conseil, sous les fenêtres du logement ou pavillon des pages. Ils lui jetaient quelquefois du pain, des fruits, des marrons. Assurés, d'après sa voracité, qu'on pourrait le prendre à la ligne, comme un poisson, si on lui présentait quelque chose de plus exquis, ils chargèrent leur chef de cuisine de composer l'appât nécessaire et de le mettre au bout d'un de ces crocs où l'on pend la viande.

Quand ce singulier hameçon fut arrangé selon leur vœu, on le fixa avec une grosse corde à une des fenêtres. Le sanglier tarda peu à être victime du piége. Dès qu'il vit l'appât, il se précipita dessus et l'avala goulument, sans pouvoir s'en dégager quand il reconnut sa méprise. Alors les pages, aidés de leurs gens, hissèrent le sanglier à la hauteur de la fenêtre, où le chef de cuisine le tua. Cela fait, on l'entra dans la chambre. A peine eurent-ils réalisé cette folie, qu'ils en sentirent les graves conséquences, mais il n'était plus possible d'y remédier. La position devenant embarrassante, ils imaginèrent d'aller offrir promptement la hure du sanglier au marquis de Béringhen, premier écuyer. Une députation lui fut envoyée, avec charge de le prier d'excuser leur tort, d'en prévenir le roi, et de solliciter leur grace avant que monsieur de Montmorin n'eût porté ses plaintes.

Monsieur de Béringhen réprimanda fortement les députés, leur parla de punition méritée, etc.; puis, ce premier mouvement de colère passé, se rendit sans différer davantage chez le roi. Il lui raconta l'impardonnable étourderie des pages; lui

peignit, avec le ton du regret, leur vif repentir, et le supplia de permettre qu'il déposât de leur part la hure à ses pieds. Louis XV ne put s'empêcher de rire, et de répondre au marquis de Béringhen : *Dites à mes pages qu'ils sont de véritables fous. J'oublie cette fois leur écart, en faveur de l'invention, et ordonne qu'on leur porte vingt-quatre bouteilles de vin de Sôterne pour humecter leur proie : mais défendez-leur, en même tems, de recommencer de semblables extravagances.* Monsieur le Premier, en sa qualité de haut-supérieur des pages, remercia le monarque de ce trait de clémence et d'excessive débonnaireté, puis sortit. Il rencontra le marquis de Montmorin, qui venait rendre compte des mêmes faits. Rouge de fureur, sa physionomie contractée annonçait ses desseins, et sa persuasion qu'on avait voulu l'insulter personnellement.

« Sire, dit-il en abordant le roi, les pages de votre majeté ont tué, il y a tout au plus une heure, le beau sanglier élevé par ses ordres : cet étrange forfait, ce grave attentat mérite une répression signalée, un châtiment sévère. S'il restait impuni, mes-

sieurs les pages, se croyant au-dessus des considérations humaines, ne respecteraient plus rien ! » *Montmorin*, reprit Louis XV, *taisez-vous, ne faites pas de bruit ; je suis leur complice, j'ai la hure. Comment voulez-vous, après cela, que le roi se fâche ? Au vrai, le tour est assez neuf, convenez-en.* Le marquis, désespéré d'avoir été prévenu, et sentant combien il serait ridicule de poursuivre d'inutiles doléances, changea de langage. Cette levée de bouclier appela les rieurs du côté des succès. Dans la suite Montmorin fut moins difficile sur les permissions de chasse, devenues presque consenties par la conduite que tint Louis XV à cette occasion. Le lendemain le roi trouva tous les pages rangés en haie au sortir de sa messe : il vit bien que c'était une manière de lui exprimer leur reconnaissance. *Plus de pêche, Messieurs*, leur dit-il en passant devant eux ; *respectez désormais mes sangliers ; les métamorphoser en poissons, est un des miracles dont la récidive pourrait irriter le prince.*

Un des pages qu'il ait le plus constamment aimé, c'est le marquis de Lugeac :

il allait à ses bals donnés à la grande écurie. Toutes les femmes de la cour s'empressaient d'y figurer, et le dauphin même y dansait. Quand il fut nommé enseigne au régiment du Roi infanterie, il y demeura les premiers six mois, sans interruption de présence. Le comte de Biron, depuis duc et maréchal de France, colonel de ce corps, interrogé par Louis XV pourquoi Lugeac n'était pas de retour, lui répondit, que le délabrement de ses finances l'empêchait de suivre l'inclination de ses goûts les plus chers. « Ecrivez-lui, reprit le roi, de se rendre ici nonobstant cette difficulté. »

Lugeac parut quelques jours après au lever du monarque. Le roi s'avança vers lui, en disant : *Bien, bien, Lugeac; vous m'oubliez. Quoi! il a fallu vous ordonner de venir me voir!* — Ah! Sire, votre majesté est trop sûre de mon profond dévouement pour en douter. M. de Biron n'a pu certainement lui dissimuler l'unique cause de ma trop longue absence. — *Mauvaise excuse, mon cher Lugeac;* puis lui parlant bas à l'oreille : *Vous manquez d'argent, n'est-ce pas? Eh! n'avez-vous*

donc point ici des amis qui vous en prêteront ? A ces mots, se retournant, il glissa, sans être vu de personne, une bourse de cent louis dans la main de Lugeac. Quel rare trait de délicatesse de la part d'un souverain ! il fait naître mille réflexions.

La certitude de n'éprouver de Louis XV que les effets d'une bonté inépuisable, rendait quelquefois moins réservés des jeunes gens pour lesquels il avait un faible reconnu. On aura sûrement peine à croire qu'un pari léger, fait par le chevalier de Rost***, page de la chambre, avec ses camarades, ait un soir forcé le roi de se coucher sans être entouré de son monde ordinaire.

Ce page resta seul à l'OEil-de-Bœuf, et vers minuit, feignit de s'y endormir sur une banquette. Comme il n'y avait plus que lui, le suisse de l'appartement, *Bouchs*, renommé par sa stature gigantesque et une force proportionnée, joignit alors dans la grande galerie ses confrères qui s'y promenaient. Rost*** ne laissa pas échapper le moment de cette disparition utile à son projet ; il se hâta de pousser les verroux

des portes communiquant à la galerie et à la salle des gardes ; stratagême qui le rendit maître de l'intérieur. Quand l'heure du coucher approcha, les personnes de service, frappèrent envain des deux côtés. Les portes fermées, le profond silence qui accompagna cette précaution d'usage, tout fit craindre à chaque arrivant d'être venu beaucoup trop tard et d'avoir manqué à ses fonctions.

Cependant le roi, étonné de sa solitude, ne savait à quoi l'attribuer. Tantôt il questionnait Bontems, premier valet-de-chambre, et tantôt le chevalier de Rost***, sur la singulière inexactitude absolument générale des gens obligés d'assister à son coucher. Inquiet, il regardait continuellement à ses pendules, persuadé qu'elles avançaient, et qu'il s'était retiré plutôt qu'à l'ordinaire. Enfin, lassé d'attendre, il se mit au lit, en recommandant à Bontems et au chevalier de s'informer des causes de l'absence de ses fidèles.

Le Lendemain, Rost*** n'eut rien de plus pressé que d'ébruiter sa gageure, et la manière dont il s'était conduit pour la gagner. Son parent, le duc de Fleuri, premier gentilhomme de la chambre, qui avait

aussi manqué le coucher, alla aux informations. Instruit des faits, il en communiqua le détail à Louis XV, et lui demanda quelle punition il infligeait au coupable ? *Cette affaire me regarde personnellement, M. de Fleuri ; ne vous en mêlez pas,* lui répondit-il. Le même page reparut le soir chez le prince. Dès qu'il le vit, il l'apostropha en ces termes : *Comment, jeune téméraire, vous avez eu l'audace d'obliger le roi de France de se coucher presque tout seul ; ce qu'aucun potentat de l'Europe n'oserait entreprendre. Savez-vous bien que vous mériteriez de ma part une déclaration de guerre en règle ?* Rost*** confondu, rougit, implora le pardon de sa faute. *Je vous l'accorde,* continua le roi en riant ; *mais songez mieux une autre fois, monsieur le chevalier français, à nos forces respectives.*

On voit combien ses réparties avaient de facilité ; rien n'y semblait étudié. Il aimait beaucoup celles des autres, quand elles n'étaient nullement travaillées. Le duc d'Ayen, capitaine de ses gardes, saisissait toujours l'occasion de briller dans ce genre. Placé derrière le fauteuil du roi,

au grand couvert, il se mit une fois à siffler. Hé, duc d'Ayen, à quoi pensez-vous donc, s'écria subitement le roi? — Ah! Sire, je demande grace à votre majesté : c'est une pure distraction; je me croyais au grand couvert de mon frère à Arpajon. Le comte de Noailles, connu ensuite sous le nom de maréchal de Mouchi, y mangeait en effet publiquement les dimanches. Louis XV sourit à cette saillie.

Très-avant ce tems-là (car on doit s'apercevoir que je ne suis point rigoureusement l'ordre des dates dans ma récapitulation rapide des propos échappés au roi ou aux gens de sa cour), le marquis de Souvré, qui d'abord eut des succès à Versailles, y négligea trop à la fin l'art heureux d'y plaire à tout le monde : son genre ouvert, un esprit mordant, sa franchise sans retenue, quoiqu'approuvée de ses partisans, lui firent beaucoup d'ennemis. Rarement les dominations obtenues par l'intrigue des pensées passagèrement applaudie, ont une longue durée : le bruit des unes se dissipe avec l'éclat des autres, dans l'océan des réputations usurpées. Louis XV, méticuleux de caractère, haïs-

sait les donneurs d'avis : ils lui semblaient diminuer sa gloire, même ayant l'air de s'en occuper; à plus forte raison quand leurs assertions renfermaient un sens équivoque ou épigrammatique.

Un jour, comme il allait chez la reine, il rencontra M. de Poyanne, à qui il dit : « Je viens de vous nommer colonel du régiment de..... » Le marquis de Souvré, rangé par hasard à côté de M. de Poyanne, s'écria avec un ton de surprise : *Vous le savez donc, Sire !* faisant allusion, en s'énonçant si librement, au cardinal de Fleury, dont la volonté absolue prévalait toujours sur celle du monarque. Le roi, piqué, lui tourna brusquement le dos. Quelques mois après, le même se trouvant au milieu du groupe qui entourait le prince à son lever, y approuva hautement la précaution de M. de Maurepas pendant son ministère, d'avoir toujours en poche un bonnet de nuit, sous prétexte qu'un courtisan ne sait jamais où il ira coucher, et encore moins un ministre, bloqué par toutes les jalousies. Le roi, fatigué de ce malin commentaire, regarda d'un air improbatif le marquis de Souvré, et lui demanda sur-le-

champ quand est-ce qu'il comptait partir pour ses terres? *Demain, Sire*, répliqua fièrement ce dernier. Il réalisa en effet ce vœu improvisé, et depuis lors se soucia peu de reparaître à Versailles.

Il existait parmi les officiers aux Gardes, un jeune homme de superbe figure, dont les cheveux, de toute beauté, attiraient le regard des curieux, chaque fois que des parades l'isolaient en avant du front du régiment. L'habitude de s'y montrer avec une sorte d'extérieur négligé, rehaussait encore plus la conformation imposante qu'il devait à la nature. Il se disait neveu de Théodore, lequel prenait à cette époque le titre de roi de Corse. Louis XV, revenant de la chasse, et longeant la ligne des Gardes-Françaises, frappé de la belle prestance de cet officier, s'arrêta devant lui. Après avoir contemplé, non sans quelque surprise, sa magnifique chevelure, il lui fit plusieurs interrogations, entr'autres celle-ci : *Vous proposez-vous d'aller voir bientôt le roi votre oncle?* — Oui, Sire, à l'instant même où votre majesté lui aura envoyé des ambassadeurs, répondit avec dignité le jeune officier. Cette répartie,

faite *ex abrupto*, embarrassa le roi. Elle en rappelle une également bonne, adressée par le comte de Stainville, ministre plénipotentiaire du duc de Lorraine, au régent. Celui-ci le rencontrant au salon d'Hercule, et ayant à se plaindre du duc de Lorraine, s'emporta jusqu'à lui dire : *Monsieur de Stainville, je crois que votre maître se.... de moi.* — Monseigneur, il ne m'a pas chargé d'en informer votre altesse royale, répliqua le fier lorrain.

Le comte de Narbonne-Pelet, surnommé depuis sa belle défense de *Fritzlar* pendant la guerre de sept ans, du nom de cette ville de Hesse, se trouvant à Versailles près de la porte de glace de la galerie, au moment où le roi passait pour aller à la messe, en reçut cette question : « Narbonne, par « quelle raison vos ancêtres se nommè- « rent-ils *Pelet ?* » — Sire, par la même absolument qu'Hugues s'appela *Capet*. Louis XV, mécontent de la réponse qu'il avait provoquée, baissa les yeux.

Au surplus, nulle saillie heureuse ne lui déplaisait, principalement quand une double entente permettait d'en traduire le sens à volonté. On avait grand soin dans

ces occasions délicates de ménager des triomphes à sa timidité, en arrêtant toujours la mesure du propos à des bornes fixes, où une réfutation facile lui réservait la victoire. « *Je vais me poster à l'angle de cette remise*, dit-il une fois au duc d'Ayen, à la chasse; *sûrement les traqueurs en feront sortir beaucoup de faisans, et j'en abattrai une grande quantité.* » — Sire, aucun gentilhomme de France ne sait mieux à fond le métier de braconnier, que votre majesté.— *Monsieur d'Ayen, on voit bien que vous rêvez en plein air; vos remarques sont légères !*

Ce duc exagérait quelquefois sur la nature des réalités; le plaisir de dire un bon mot abrégeait presque toujours ses scrupules. Lorsque, durant la guerre de sept ans, terminée entre les puissances belligérantes, par le traité de paix signé à Paris le 10 février 1763, tout le monde porta son argenterie à la monnaie, Louis XV lui demanda s'il y avait envoyé la sienne : « Non, Sire, répondit le duc d'Ayen. » — Pour moi, répliqua le roi, j'y ai fait porter la mienne. — « Je le crois bien, Sire ; quand Jésus-Christ mourut le vendredi, il avait la

certitude de ressusciter le dimanche. »

Le duc de Choiseul, à un *tiré* de la plaine de Creteil, chassait avec le roi. Rangé sur la même ligne, il n'en était séparé que par un intervalle de cinquante pas. Un tems lourd, humide, quelques gouttes d'eau, rendaient la poudre moins inflammable. Monsieur de Choiseul, impatienté de ce que ses armes faisaient trop souvent long-feu, se mit à jurer comme s'il eût été tout seul. « *Duc de Choiseul,* lui cria le roi, *vous parlez bien français!* » — Ah! Sire, c'est le langage de la raison; la mienne a été perdue un instant. — « *La voilà retrouvée, ne la laissez plus s'égarer.* »

Il arriva ce jour-là quelque chose d'assez étrange. Louis XV tira deux coups de fusil à un animal qui partit de ses pieds; il n'était que blessé; les chiens voulurent se jeter dessus, mais sa résistance opiniâtre les rebuta; il fallut l'assomm r. On fut bien surpris de le trouver entièrement dépouillé de sa peau, et de ne savoir quel nom lui donner. On appela le premier garde-chasse. Interrogé, il apprit au roi que ses camarades ayant attrapé le matin, au moyen d'un traquenard, le gros chat tué par sa

majesté, l'avaient écorché pour en faire un exemple...... « *de barbarie*, ajouta « Louis XV; *plus de semblables cruau-* « *tés, je les défends.* »

On ne peut rien citer de ce prince, où il n'y ait tantôt de la grâce, tantôt de l'esprit et presque toujours de la sensibilité. S'il fût né simple particulier, nul doute que les suffrages ne l'eussent mis au rang des hommes infiniment distingués. Son goût pour les sciences et la littérature était beaucoup plus actif qu'on ne le supposait dans le monde; il s'y livrait en secret. Les ouvrages philosophiques du tems correspondaient à ses idées; il en causait même quelquefois volontiers avec le prince de Beaufremont, auquel il accordait une sorte de confiance. Un soir, à Saint-Hubert, le voyant sortir du salon, il lui demanda ce qu'il allait faire. « Sire, lui répondit M. de Beaufremont, je vais m'enfermer chez moi pendant deux ou trois heures, afin d'achever d'y lire Emile. » — *Est-ce que vous aimez réellement J.-J. Rousseau?* — Oui, Sire, parce qu'il a de l'originalité et une éloquence persuasive. — « *C'est singulier, comme il tourne la tête à tout le monde;*

vous verrez qu'il finira par déranger aussi la mienne. Aujourd'hui on a la fureur de vouloir penser absolument le contraire des hommes célèbres qui nous ont précédés. »

Son jugement exquis l'eût préservé de bien des fautes, s'il en eût suivi l'unique impulsion. Mais toujours dupe de l'étalage imposteur de l'esprit, il s'aperçut trop tard des ruines fidèles aux spéculations fondées sur ses apparences trompeuses. L'esprit n'est qu'orfèvre, c'est le lingot qui véritablement enrichit.

Lorsqu'il créa le Petit-Trianon, il attacha beaucoup d'importance à son ouvrage. Jamais fruits ne lui parurent meilleurs que ceux de ce jardin, où il allait deux fois la semaine dans la belle saison. Il en distribuait aux personnes de sa suite; il fallait les manger en sa présence, les louer, les trouver délicieux, si on voulait lui bien faire sa cour.

Quand des plaisirs d'un autre genre usurpaient ses momens, il se conformait à leur douce impériosité avec toute la complaisance des sensations d'un aimable épicurien. Rien de joli, de mieux soigné, de

plus voluptueusement dessiné, que l'hermitage. Ce pavillon enchanteur, situé au bout de la pièce du Dragon à Versailles, était masqué par un mur de clôture assez élevé. Une haute futaie achevait de le cacher aux yeux des profanes. On ne pouvait le découvrir que sur les lieux mêmes, ni s'y rendre que par une avenue tortueuse négligée exprès, commençant vers la porte du parc appelée *Porte de Marly*. Jamais le roi n'y allait avec beaucoup de monde. Je l'ai vu une fois parcourir toutes les dépendances de cette jolie féerie, accompagné seulement des ducs de Gontaut et d'Ayen (à présent le maréchal de Noailles). Mesdames de Pompadour et de R**** en firent les honneurs. Elles le reçurent au bas du perron. *Il ne manque ici*, s'écria Louis XV, en descendant de voiture, *que la troisième Grâce. — Sire*, reprit la marquise de Pompadour, *votre majesté seule y a les pouvoirs de Jupiter. — Où vous commandez, Mesdames, nulle création nouvelle ne saurait être désirée.*

Pendant la promenade, on cueillit quelques fleurs; la marquise offrit au roi une rose et un œillet. *Si l'œillet me représente*,

lui dit-il en les acceptant, *la rose ne vous vaut pas*. Mademoiselle de R*****, après avoir ramassé des pensées, en fit un bouquet qu'elle se plaisait à sentir. *Ah! donnez-le moi*, dit Louis XV, s'adressant à elle, *vous venez de leur communiquer l'attrait et l'éloquence de la timidité.* — *Sire*, répliqua mademoiselle de R*****, *celle-ci est quelquefois tout l'esprit de nos goûts secrets*.

On arriva à la grille d'un bosquet, au milieu duquel étaient retenus deux jolis petits cerfs de Sybérie (autant que je peux me le rappeler). *Comme ces animaux sont charmans!* s'écria mademoiselle de R*****, *ils ont bien l'air d'être heureux. Le bonheur a aussi sa figure! — Je le crois, Mesdames,* ajouta le roi, *sur-tout quand il prend une des vôtres pour persuader son existence.*

S'il excellait en politesse pleine de galanterie envers les femmes; s'il saluait toutes celles que le hasard plaçait sur son passage; si à cet égard aucun oubli ne put jamais lui être attribué, le même fonds d'urbanité avec des nuances moins fortes, se remarquait dans ses actions les plus indifférentes

envers ceux qui l'approchaient journellement.

Les pages s'amusaient un soir, à Bellevue, à jouer entr'eux au passe-dix; la pièce qui précède le salon où le roi faisait alors son tri avec messieurs de Tingri et de la Vallière, semblait leur appartenir en propre, tant ils étaient bruyans. Insensiblement quantité de gens de la cour vinrent participer à leur jeu. La folie des pontes, celle des associés du banquier, le rendirent si exagéré, que bientôt des monceaux d'or couvrirent la table. La partie du roi finie, il voulut épier la contenance des joueurs, sans en être aperçu; il se glissa à cet effet derrière les plus reculés du groupe. A peine y jouissait-il de son incognito, qu'un propos échappé à un des pages, le fit rire malgré lui aux éclats. Aussitôt qu'il eut manifesté par-là sa présence, ce même page levant la bougie afin de mieux découvrir le monarque, s'écria: *Messieurs, voilà le roi.* Soudain, chacun prit l'attitude du respect. — *Remettez donc cette lumière où elle était,* dit sur-le-champ Louis XV, *j'y vois assez clair pour deviner que je gêne ici messieurs les pages. Ce sont des*

enfans gâtés, accoutumés à faire la loi au maître de la maison.

Il alla recommencer un tri avec les mêmes acteurs. Le duc de la Vallière y perdait rarement contre lui. Savez-vous bien, lui reprochait-il un jour, que vous me gagnez trop souvent ? — Sire, mon extrême bonheur, et non ma faible science, en est cause sans doute. — A combien évaluez-vous chaque année votre fortune à ce jeu ? — Tout au plus à trente mille livres. — Est-ce que ce n'est pas assez ? — Beaucoup trop, Sire, j'en suis presque honteux. — Pas tant que vous l'assurez; les succès ne dégoûtent jamais.

Ce prince ne jouait que par délassement. Il savait que les heures de salon sont celles des contenances : en les usant de la manière reçue, il cherchait à décliner le plus possible leur ennui mortel. J'ai déjà dit ailleurs combien il était quelquefois sensible à la perte, combien aussi une sorte d'avarice, dont il serait difficile de rendre compte, le desservait dans ces occasions. Mais on n'en a pas moins de peine à se persuader qu'il fût réellement atteint d'une véritable et honteuse parcimonie. Ses pro-

digalités de tous genres semblent même attester le contraire. L'opinion hasardée d'après les fautifs aperçus, auxquels donnait lieu la découverte de ses spéculations particulières concernant le mouvement de sa caisse d'épargne, n'est point irréfragable. Se livrait-il à l'agio, comme à une espèce de loterie où jouaient les espérances, les calculs de l'amour des combinaisons, plutôt que ceux de la cupidité, ensorte que les lésions accidentelles devaient à-la-fois le mortifier et exciter ses regrets ? plus on y songe, plus on est tenté d'admettre cette conjecture favorable à l'idée qu'un vice si rare parmi les têtes couronnées, pût jamais être le sien. Quoi qu'il en soit, nous laisserons nos lecteurs flottant entre les diverses assertions émises à ce sujet. Comme elles se contre-balancent avec un égal succès, nous leur abandonnons le droit de prononcer, et même celui de blâmer nos incertitudes, après nous être exprimés en termes positifs, qui sembleraient nous en défendre le ton. Le chapitre des contradictions est interminable : la pensée du jour l'écrit naturellement ; celle de la veille en serait surprise, si elle n'a-

vait été précédée de la même irrégularité.

Louis XV mourut le 10 mai 1774, dans sa soixante-quatrième année, regretté de quelques-uns, mais généralement peu de la multitude. Les versions différèrent beaucoup sur la nature de sa maladie. Le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, interrogé par un jeune séminariste s'il était vrai que le roi eût été victime de la petite-vérole à un âge si avancé, lui répondit : Monsieur, *il n'y a rien de petit chez les grands*. Mais tout le monde sait que mesdames Adélaïde, Sophie et Victoire furent attaquées de la même maladie, dont elles prirent le germe en rendant à leur père les devoirs de la plus touchante piété filiale. Cela seul détruit victorieusement les suppositions malignes hasardées à ce sujet.

DE QUELQUES FEMMES.

I.

SILENCE, j'aperçois ZULMINE. Admirons ses grâces, sa douceur, sa taille de nymphe, ses formes voluptueuses, son esprit dont l'aimable essor ne manque jamais l'à-plomb du moment qui plaît, ses nombreuses saillies qui terminent toujours si bien les couplets de la conversation des autres. Que d'ame dans la vie de ses sentimens, de prudence dans sa conduite mesurée, d'harmonie dans les brillantes qualités de son heureux caractère, de régularité dans le compas de sa vive imagination ! Aimons son passage fréquent du sérieux au léger : sérieux, toujours bien choisi ; léger, point trop frivole puisqu'il séduit ; l'un et l'autre employés avec toute la science de l'art de plaire. Aussi la gêne ne suspend-elle jamais l'éclosion de sa pensée amie ; jamais écart n'en énerve le sens vrai. Tous ses balancemens ont de la dignité ; toutes ses manières, le ton le plus noble. Ni trop sévère, ni trop libre, elle sourit aux atten-

tions par un doux regard tout-à-la-fois prohibitif et quêteur. Ses dehors commandent à la décence ; ses vertus, au respect. Tel est en abrégé le mérite de celle qui se débite continuellement en actions pleines de bonté.

Il faut la voir dans ses terres, y folâtrant avec une troupe de jeunes villageoises si jolies hors de sa présence !... ou plutôt entourée d'elles sur sa gondole ornée de fleurs, et voguant au milieu d'un large canal dont l'eau limpide réfléchit,

Son œil de feu, sa gentille figure,
Ses traits d'amour, leur ensemble divin,
Sa taille svelte, orgueil de la nature,
Et cent beautés désespoir du burin :

pour se convaincre qu'aux champs comme à la ville, elle captive les cœurs. Achèverai-je son portrait afin de mieux développer mon opinion sur son compte ? Non, elle la connaît depuis ce jour où ensemble à la pêche par le plus beau tems du monde, une anguille monstrueuse s'engagea dans nos filets. Zulmine m'ordonna de la saisir ; elle m'échappa ; je voulus la rattraper, elle sauta dans le canal ; un mouvement trop précipité m'y fit tomber aussi, me voilà à

la nage et Zulmine d'être effrayée. Quoi ! vous avez peur ? lui criai-je en fendant les ondes. Soyez tranquille, je vous vois ; et si par hasard mes forces défaillaient, je vous appellerais à mon secours..... Vîte elle vint à moi, en me tendant les bras..... Ah ! Zulmine !!...

I I.

BRUILMOSE, quelle femme ! Elle ne croit à rien, ne se gêne en rien, et, moralement parlant, presque tout est comme rien à ses yeux. Ecoutez la : « Le factice, vous dit-elle, domine ici-bas, il a détrôné le naturel. Vertu, vice, morale, principes, tout cela, loin d'être vrai dans le sens qu'on lui applique communément, n'est qu'un objet de brocantage, dont le privilége exclusif appartient aux plus fins de ce monde. La marchandise est toujours frelatée jusqu'au degré nécessaire à leur intérêt.

« Dans l'homme tout se réduit à des besoins, dont la plupart sont peu de chose encore : besoin d'esprit, d'instruction, de modestie, de louange, de talens, de diver-

sion, d'amusement ; besoin de plaire, d'aimer, de courir, de se montrer ; besoin de considération, de fierté, d'inconstance, de légèreté, etc. etc. etc. Toute cette collection de besoins, produit d'une manière ou d'autre, beaucoup d'égoïsme bien ou mal déguisé, plus ou moins influent, qui nous vaut cette foule de sots, d'intrigans, de flatteurs, de médisans, de calomniateurs, de fripons, de dupes, d'écrivains à la page, de lecteurs ignorans, de comédiens de tout genre, de frivoles spectateurs, enfin tant d'autres folies qu'on ne sait plus où repose la vraie sagesse; car la folie du politique, du philosophe, de l'érudit, du savant, du littérateur, de l'apedeute, du dévot, du fanatique, de l'incrédule, de l'athée, du noble, du bourgeois, du financier, du riche parvenu, du courtisan, du pauvre même ; en tout celle de l'homme sous quelque aspect qu'on l'envisage, n'est autre chose qu'un rien soufflé, remué, façonné, travaillé tantôt à l'atelier de la vérité, tantôt à celui du mensonge ; d'où quantité de mécomptes, d'incertitudes, de malheurs, d'ennuis, de bévues, de pas perdus, de raisons invitant

le sage à conclure que le meilleur systême pour chacun, c'est de ne jamais se laisser surprendre par les discours captieux de certains êtres, prétendus raisonnables, qui se croient seuls instruits, expérimentés, inspirés du ciel. Hélas ! courir comme la plupart d'eux, après la renommée, n'est-ce pas fuir le bonheur ? Et qu'importe d'être borné ou spirituel, beau ou laid, grand ou petit, vivons comme nous sommes faits ; notre enveloppe doit nous suffire. On ne peut se donner un autre corps, un autre esprit, une autre figure. N'est-on pas toujours content de soi, quand le physique remplit bien ses fonctions ? Alors naît ce moment du rire, où l'homme d'esprit rit du sot, et le sot de l'homme d'esprit ; le savant de l'ignorant, et l'ignorant du savant. Tout ainsi compensé, équilibré par la bonté des dieux, nous dirige à ce *bien-être* rarement refusé au mortel qui, s'estimant autant qu'un autre, n'imite jamais une foule de gens assez stupides pour se dépriser eux-mêmes, à leurs yeux, contre-sens ignoré de l'homme franc de la nature, etc. etc. etc.

Quelle rude frondeuse que votre Bruil-

mose! est-elle aimable? — Infiniment. — Jolie? — On ne peut l'être davantage. — Pense-t-elle comme elle parle? — Exactement. — Achevez son portrait. — Il n'est pas commencé. — Commencez-le. — Il est en quelque sorte fini. — Comment? — Avoir peint son caractère, c'est avoir désigné les principaux traits de sa figure, de son maintien, de son esprit, de ses goûts; car on a presque toujours la figure, le maintien, l'esprit et les goûts de son caractère.

III.

HOWEL-MAYSE, est bizarre en tout : elle est faite à peindre, et elle gâte sa taille à force d'art; elle est d'une blancheur éblouissante, et elle se couvre de fard. Son rire est agréable, il dénote quelqu'esprit, et elle en décompose la finesse par un sourire aigre et continuel. Elle serait naturellement aimable, et elle se morfond pour n'étaler qu'un assortiment de lieux communs; elle vante sans cesse sa fidélité en amour, et toutes les semaines elle change d'amant; elle dit qu'elle est pauvre, et elle contrefait la



riche ; elle est presque toujours incommodée, et elle veut qu'on la croye d'une bonne santé. Ses caprices augmentent quand on la loue d'en avoir peu ; ils diminuent, si l'on feint d'aimer ceux qu'elle a nouvellement acquis. Depuis que par elle ou ses amies elle a des loges à tous les spectacles, elle les fuit. Bouvard, son médecin, lui a conseillé de se ménager si elle voulait vivre, et elle se ménage moins depuis ce jour, afin de vivre, dit-elle. La reconnaissez-vous à ce dernier trait ? — Oui. — Hé bien, faites lui voir cette esquisse, et par esprit de contradiction, elle mettra bientôt le peintre en défaut.

I V.

Ne me parlez point de FEUILVISE, elle a été ce qu'elle n'est plus, et cependant elle se croit encore ce qu'elle fut dans son printems. On lui passait alors ses quintes, ses caprices, même ses galanteries ; maintenant on est sans indulgence à son égard. Trop d'imperfections ont fait d'elle leurs catacombes ambulantes ! c'est à qui en médira le plus. Obligée par état à une grande

représentation, elle s'en acquitte avec une roideur impardonnable. Chacun esquive ses attentions glacées, ses coups-d'œil protecteurs, et cherche à ne point aller figurer dans ses vastes salons dorés; car si par fois l'étiquette vous y pousse, l'ennui vous en exile aussitôt. Feuilvise, en vieillissant, est devenue comme la bêtise titrée, qui, par-tout, se croit reine. Ses faveurs déplaisent, son accueil insulte, ses propos fatiguent, son exigence rebute. On ne vaut presque rien à ses yeux, si l'on n'est son parent. Le moindre degré d'affinité avec elle équivaut à une illustration. Elle le fait même quelquefois si mal-habilement sentir, que l'autre jour une de ses parentes, excédée du verbe hautain de sa plate suffisance, lui lança cette apostrophe : « Vos honnêtetés, Madame, sont dégoûtantes et trop insolemment polies, pour vous les pardonner, si comme moi, vous n'êtes qu'une femme fort ordinaire. »

Feuilvise, piquée du sarcasme, voulut y répliquer; mais sa parente, sans lui en donner le tems, ajouta : « Vous n'en pouvez plus de colère, la vérité vous blesse. Ici comme ailleurs, je le vois, les sots sont

amateurs de scènes ; moi je les hais autant que vos formes de cour. Adieu, madame. »

Elle se congédia de la sorte, sans lui laisser la possibilité de récriminer. Quel supplice pour Feuilvise de garder un affront mérité, et de ne pouvoir s'en venger que par des confidences à ses valets !

V.

NYBZORE, la connaissez-vous? elle est courte, ronde ; elle a le regard dur, un teint basané, une marche dialoguée, un grasseyment insupportable, un esprit borné; par-dessus tout cela, elle est sur le retour, et ne s'en croit pas moins un phénomène. Fille d'un homme, dont la fortune pallia les torts, elle en a retenu l'usage de s'entourer d'un cercle nombreux, de donner de grands soupers, des bals, des fêtes, d'accueillir la fastidieuse louange de tous les sots complaisans qui se groupent autour d'elle. C'est là qu'on rencontre des essaims d'amis de quinze jours, des talens moins anciens et du bruit sans plaisir. Tout s'y conforme en apparence, mais non dans le fait, au goût de celle qui les rassemble.

« J'aime la jeunesse, m'en blâme qui voudra, je m'en moque : on ne rit qu'avec la jeunesse, et j'aime à rire, moi. » Tel est son refrain ordinaire. Ainsi broyée entre les vieux qu'elle déteste et les jeunes qu'elle ennuie, Nybzore lime le tems, sans s'apercevoir qu'on ne va à ses soupers que comme à un rendez-vous général, où se débitent des nouvelles de tout genre, où enfin personne ne se gêne, excepté la maîtresse de la maison.

C'est dans une de ces soirées animées, que Nybzore demanda au duc de Choiseul, comment une femme pouvait avoir la faiblesse de se rendre. — Comment.... reprit le rusé duc, ignorez-vous donc qu'un instant suffit à la beauté pour succomber. Tenez, vous ne soupez pas, passons au salon, nous en causerons plus à notre aise.

Tous deux y vont; à peine y sont-ils, qu'elle lui adresse en riant ces mots techniques : « Finissez donc, mon cher duc, finissez je vous prie, vos impertinentes plaisanteries..... » Et pour obéir.... il finit..... « Quoi, dans un instant se trouver si cruellement abusée ! » s'écria Nybzore, feignant d'avoir été surprise. — Oui, dans un ins-

tant..... — « Mais si l'on venait à le savoir. » — On ne le saura point. — « En vérité, je ne m'y serais jamais attendue; vous êtes bien leste, mon cher duc. » — Pas autant que vous êtes bonne.

Hé bien, Nybzore, vous le voyez, Choiseul a parlé; il y aurait donc à vous quelque gaucherie de vouloir passer pour une seconde Lucrèce !

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans le second volume

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

SUPPLÉMENT.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

ERRATA du second volume.

Page 1, *ligne* 19, condiction, *lisez :* contradictions.
60, *ligne* 18, 1762, *lisez :* 1763.
120, *ligne* 5, au tems, *lisez :* jusqu'au tems.
141, *ligne* 10, les soirs, *lisez :* tous les soirs.
149, *ligne* 19, le mort si près, *lisez : le mort placé si près.*
157, *ligne* 13 *et ligne* 20, mademoiselle, *lisez :* mesdemoiselles.
Ib., *ligne* 21, qu'elle, *lisez :* qu'elles.
196, *ligne* 7, Roland, *lisez :* la Rosière.
266, *ligne* 17, les Lettres Helviennes, *lisez :* les Helviennes.
284, *ligne* 1 *de la note,* avait été faite, *lisez :* peut se chanter.
372, *ligne* 1, Villard, *lisez :* Villars.
Ib., *ligne* 2, Puiségur, *lisez :* Puy-Ségur.
397, *ligne* 3, soixante-quatrième, *lisez :* soixante-cinquième.





